National Library of Canada
Canadian Theses Service
Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Services des thèses canadiennes

CANADIAN THESES

THÈSES CANADIENNES

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED

LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE

Canada

NL 339 (r. 86/01)

0-315-24892-0

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Canadian Theses Division
Division des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

PERMISSION TO MICROFILM — AUTORISATION DE MICROFILMER

• Please print or type — Écrire en lettres moulées ou dactylographier

Full Name of Author — Nom complet de l'auteur

DUREAU, CLAIRE EDITH MARIA

Date of Birth — Date de naissance	Country of Birth — Lieu de naissance
03.12.61	FRANCE

Permanent Address — Résidence fixe

6, rue de la mairie, Francheville-le-haut 69340

Title of Thesis — Titre de la thèse

La mort apprivoisée dans La Sagouine d'Antonine Maillet

University — Université

of Alberta

Degree for which thesis was presented — Grade pour lequel cette thèse fut présentée

M.A. (in Romance Languages - French Canadian Literature)

Year this degree conferred — Année d'obtention de ce grade	Name of Supervisor — Nom du directeur de thèse
1984	M. Duciaume

Permission is hereby granted to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

L'autorisation est, par la présente, accordée à la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Date	Signature
4-16-84	Claire Dureau

NL-91 (4/77)

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LA MORT APPRIVOISEE DANS LA SAGOUINE, D'ANTONINE MAILLET, OU UNE CONCEPTION MOYENAGEUSE DE L'EXISTENCE

by

CLAIRE DUREAU

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

IN

FRENCH CANADIAN LITERATURE

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL 1984

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR .Claire.Dureau.....

TITLE OF THESIS .La.mort.apprivoisée.dans.La Sagouine,..
.d'Antonine.Maillet,.ou.une.conception..
.moyenâgeuse.de.l'existence.....

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED ....M.A.....

YEAR THIS DEGREE GRANTED .....1984.....

Permission is hereby granted to THE UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY to reproduce single copies of this thesis and to lend or sell such copies for private, scholarly or scientific research purposes only.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

(Signed) .....

PERMANENT ADDRESS:

..6.....

..Franchenille.....

.....61.46.FRANCE.

DATED .....19..Avril.. 1984

לנעמי חזנוב'ץ
לפמ'מ זברי'ם שלא זראה
שהוסק'ט בנשא הוזר'ם מעוד.

A Josette Hachey-Marchand
qui m'a appris le Canada Français
A ma mère, de l'autre côté de l'océan.

Merci Maryse!

RESUME

La Sagouine, oeuvre d'Antonine Maillet écrite dans le vieux français que l'on retrouve en Acadie, présente aussi des schémas de pensée différents de notre siècle. Nous avons tenté de voir comment selon trois lectures différentes (réaliste, symboliste, et psychanalytique), ce texte reflète une conception moyenâgeuse de la mort et de l'existence. Au temps des guerres, des pestes meurtrières, et des "mercuriales" affligeant le petit peuple, la Mort omniprésente a façonné l'esprit des hommes et leur vision du monde. La mort apprivoisée, qui constituait le schéma de pensée du Moyen Age semble s'être attardé en Acadie (selon l'étude de M. Philippe Ariès, L'Homme devant la mort).

Nous avons suivi les traces de M. Ariès, l'un des pionniers de l'histoire des mentalités pour tenter d'apprécier la qualité de cette survivance. Avant d'entreprendre cette démarche cependant, nous avons comparé l'image de l'Acadie que nous renvoit le texte avec l'analyse historique de la démographie d'Ancien Régime telle qu'étudiée par M. Goubert (Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730). Une conception de la Mort est naturellement issue des conditions matérielles. Nous avons ainsi vérifié si la réalité présentée par le texte s'accorde avec la réalité des temps anciens qui ont engendré cette conception.

Notre troisième partie se préoccupera des schémas intimes de la pensée que suppose la Mort apprivoisée chez l'individu, et nous procéderons à cette étude sous l'égide de M. Lacan, autre pionnier dans l'étude de la pensée humaine.

ABSTRACT

La Sagouine, a work written by Antonine Maillet in the old French language still spoken today in Acadia, reflects the archetype of thought different from those of our century.

We have attempted to perceive through three different readings of the text (realistic, symbolist, and psychoanalytic) how this reflection presents a conception of death and of existence, inherited from the Middle Ages.

In the ancient times, when wars, deathly plagues and scarcity of bread afflicted the poor folk, Omnipresent Death shaped the soul of Man and his vision of the world. "Tamed Death", which constitutes the archetype of thought of the Middle Ages according to Mr Philippe Ariès (L'Homme devant la mort) appears to have remained in Acadia.

Following the study of Mr Ariès, who was a pioneer in the History of the mentalities, we have attempted to appreciate the importance of this survival. Before doing so, however, we compared the Acadian picture conveyed by the text with the historical analysis of the Ancien Régime demography given by Mr Goubert (Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730).

The conception of death is logically born from material conditions. We verified if the reality presented by the text agrees with the reality of ancient times, which generated this concept.

Our third part deals with the intimate pattern of thought implied by the "taming of Death" for the individual as we shall see with the help of Mr Lacan, another pioneer of the study of the human mind.

TABLE DES MATIERES

PAGE

INTRODUCTION..... 1

CHAPITRE

I. LA MORT OMNIPRESENTE..... 10

I. Démographie de type ancien et mortalité de type ancien..... 11

A. La mort "normale"..... 13

a) Ses causes et ses victimes..... 13

b) Le cycle de la mort..... 15

c) Quand la mort frappait-elle?..... 16

B. La "mortalité extraordinaire"..... 17

a) Les victimes..... 18

b) Les causes des grandes mortalités..... 19
A Fame..... 21

II. La présence de la mort dans La Sagouine..... 23

A. La mort ordinaire..... 24

a) Ses causes et ses victimes..... 24

b) Le cycle de la mort..... 26

c) Les causes de la mort ordinaire..... 27
A Fame..... 29

B. La "mortalité extraordinaire"..... 30
A Bello..... 32

C. Une mortalité normale "extraordinaire"..... 35

III. Confrontation des deux images..... 35

CHAPITRE PAGE

II. LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE..... 39

I. L'homme devant la mort- La mort apprivoisée..... 40

A. Les caractéristiques de la mort sociale..... 40

a) Quelques formules..... 40

B. L'individu devant la mort..... 42

C. Aspects matériels- Les traces de cette conception..... 45

D. Quelques remarques préliminaires..... 47

II. La Sagouine et la mort..... 48

A. Les morts habituelles- familiales et familières- La mort omniprésente..... 50

a) De Mortuis..... 50

b) De Morte..... 53

B. Les morts-vivants..... 61

C. Vie éternelle et résurrection..... 65

III. Confrontations..... 71

A. Les paramètres et le texte..... 71

a) Paramètre 1..... 71

b) Paramètre 2..... 73

c) Paramètre 3..... 74

d) Paramètre 4..... 76

B. Les images et le texte..... 77

C. Les traces de réalité..... 79

CHAPITRE PAGE

III. LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE..... 84

I. Lacan. Langue, discours et mort..... 86

A. Le stade du miroir..... 86

B. Discours, parole et mort..... 89

C. La structuration imaginaire et symbolique comme espace vital..... 93

II. L'invasion du texte par la mort ou la dérive du texte hors de la mort?.. 98

A. Un texte de mémoire..... 99

a) Le texte-mémoire..... 99

b) La mémoire texte..... 100

c) Mémoire de vie ou mémoire de mort..... 101

B. Invasion du texte par la mort..... 102

C. Dérive hors de la mort..... 108

III. Destructuration ou Restructuration..... 113

A. Les forces contraires..... 113

B. Un renversement original..... 123

CONCLUSION..... 132

BIBLIOGRAPHIE..... 136

ANNEXES..... 137

INTRODUCTION

AVERTISSEMENT

Dans l'étude qui va suivre quelques ouvrages nous ont été d'un recours constant. Pour éviter donc des répétitions fastidieuses nous donnons ci-dessous leurs références.

MAILLET (Antonine), La Sagouine, Montréal, Leméac, 1971.

GOUBERT (Pierre), Beauvais et le beauvaisis de 1600 à 1730, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.

ARIES (Philippe), L'Homme devant la mort, Paris, Editions du Seuil, 1977.

BENVENISTE (Emile), Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, 1966.

LACAN (Jacques), Ecrits, Paris, Editions du Seuil, 1966.

La numérotation que l'on rencontrera au sein du texte renverra, elle, aux notes qui suivent chaque chapitre.

"A Peste, A Fame, et A Bello
Libera nos, Domine..."

(Liteniae Sanctorum,
in Rituale Romanum)

Au temps des guerres, des pestes meurtrières, et des "mercuriales" affligeant le petit peuple, la Mort omniprésente a façonné l'esprit des hommes et leur vision du monde.

Ce qui constituait ainsi le schéma de pensée du Moyen Age selon l'étude de M. Philippe Ariès, L'Homme devant la Mort, semble s'être attardé en Acadie, comme les "Belles Morts"[1] du XIXe se sont, elles attardées en Espagne. Cette survivance acadienne, que l'étude historique de M. Ariès n'a pas soulignée, se serait-elle figée avec la langue? Serait-elle, plus que toute autre raison historique, la cause fondamentale de l'isolement de la société francophone d'Acadie face à la société ultra-moderne nord-américaine dont les schémas mentaux se trouvent, selon cette perspective, à l'extrême opposé?

Il ne s'agit pas ici de voir dans l'image de cette conception moyenâgeuse de la mort un jugement de valeur présentant l'Acadie comme en retard de plusieurs siècles dans ses modes de pensée. Outre le fait que la datation de cette mentalité est large et permet de comprendre sa survie et son exportation au XVIe siècle, M. Ariès lui préfère vite les termes de "mort apprivoisée" décrivant cette attitude d'esprit selon laquelle la mort, intégrée dans la vie, n'évoquait pas la vision d'horreur qu'elle suscite chez l'homme moderne.

Au-delà des mots, anciens, voire ancestraux, c'est cet antique mode de pensée qui a attiré notre attention sur La Sagouine. Pourquoi, dès lors, ne pas étudier Les

Cordes de Bois[2], Dom L'Orignal[3] ou Pélagie-La-Charette[4] ? La première réponse vient du travail même de démonstration que nous nous sommes imposé: comment cette Mort omniprésente se trouve-t-elle présente selon trois lectures majeures possibles du livre: réaliste-symboliste-lacanienne. Il importait moins de se disperser dans d'autres ouvrages d'une écrivaine dont la source n'est pas tarie que de concentrer notre étude sur une recherche précise. Une autre réponse nous vient de l'oeuvre elle-même. La Sagouine appartient au passé, à son passé. Mais elle a un pied dans le monde moderne dont elle nous livre une image renouvelée. Dans quel personnage d'Antonine Maillet pourrait-on trouver une place et un discours aussi privilégiés? La Sagouine dit sa vie, et son discours nous laisse entendre sa mort. Quel meilleur texte pouvait espérer une étude lacanienne d'une vision de la vie où fait irruption la mort, que ce texte à statut ambigu, entre la pièce, le conte, le recueil de nouvelles et le roman, entre l'écrit et l'oral en définitive.

Il nous faudra donc étudier la qualité de cette survivance, car si les grands maux demeurent identiques et liés à une mort intrinsèque à la vie quotidienne, la société environnante a évolué et les misères humaines avec leurs remèdes de fortune aussi: l'échelle des malheurs a quelque peu changé!

Plusieurs lectures, plusieurs approches s'offrent à nous pour cette étude, et que nous aborderons tour à tour. Un approche sociologique voire "historique", qui se préoc-

cuperait de rassembler les descriptions nettement définies de la mort pour les comparer ensuite au modèle proposé par notre premier historien, M. Goubert, certes spécialisé dans l'étude du Beauvaisis, mais surtout spécialiste de la démographie d'Ancien Régime à laquelle semble appartenir le monde de la Sagouine. Cette approche réunissant des descriptions du texte comme des "faits", sera volontairement naïve et crédule dans le regard qu'elle portera sur la "réalité" livrée par le texte.

Il importe de procéder ainsi afin d'entrer progressivement dans les cadres d'une mentalité en saisissant les conditions quotidiennes de sa genèse. Ces conditions, précisons-le tout de suite, ne sont plus celles de l'Acadie des années 1980, mais de trois générations plus tôt. La différence entre ces deux réalités a un sens, parce qu'elle esquisse déjà le changement en marche dans une Acadie qui s'ouvre lentement aux influences américaines..., et peut-être bientôt à tous ses archétypes mentaux! L'approche symboliste sera notre deuxième lecture.

Tout en nous permettant de progresser plus avant dans l'intimité de cette pensée, elle nous permettra de changer de regard sur le texte, en voyant comment l'imaginaire entourant la mort dans La Sagouine correspond bien lui aussi aux archétypes de la mort apprivoisée. M. Ariès sera notre guide dans cette étude des mentalités dont il a ouvert le champ sur l'importance de la conception de la mort dans la conscience humaine.

Au sein d'une des parties de notre étude, il con-

viendra de laisser placer une interrogation sur la réalité ou la possibilité de la saisie de la mort par le discours. Nous distinguerons à cet effet plusieurs termes, selon les définitions apportées par M. Benveniste: "le discours est le langage mis en action, et nécessairement entre partenaires..."[5]

"Dans la pratique quotidienne, le va-et-vient de la parole suggère un échange, donc une 'chose' que nous échangerions, elle semble donc assumer une fonction instrumentale ou véhiculaire que nous sommes prompts à hypostasier en un 'objet'. Mais encore une fois, ce rôle revient à la parole."[6]

Selon M. Benvéniste, le "langage" est une faculté exercée par un groupe humain, et que chaque individu peut reprendre en son nom en un "discours". L'échange instrumental revient à la "parole". Nous distinguerons donc à notre tour la "langue" de la mort, (les mots qui disent cet indicible) du "discours" sur la mort, (la langue en tant que mise en fonction et organisée par une subjectivité). Le discours sur la mort est-il isolé dans certaines parties structurées de La Sagouine, ou bien, à l'image de ce schéma mental où la vie et la mort se mêlent, la "langue" de la mort envahit-elle les autres discours et la totalité de l'oeuvre? Quel rôle attribuer dans l'exposition de ce schéma mental et dans ces mots au caractère oral du texte, à cette parole, qui se veut instrument d'échange plus directe que l'écriture?

Dernière approche, dernière lecture, notre quête

trouvera sa fin au seuil de l'inconscient à peine entrevu par l'analyse psychanalytique. Elle nous permettra de comprendre certains archétypes, grâce aux associations et à la logique interne qui les dirigent. Pourquoi avoir choisi Lacan pour nous guider dans cette analyse? La révolution lacanienne est double: dans le domaine linguistique, la sémiologie lacanienne a inversé l'ordre du signifiant et du signifié saussurien (soit sé/sa devenu sa/sé), pour insister sur la primauté du signifiant.

Dans le domaine psychanalytique, elle affirme que les manifestations de l'inconscient sont un langage dans le langage qu'elles structurent.

Tout en explicitant et en approfondissant la recherche freudienne, Lacan nous a donc muni d'un outil d'analyse significatif. En étudiant la mort apprivoisée dans la langue de la Sagouine selon une interprétation lacanienne, nous nous proposons à la fois de voir si cette mort est saisie en un langage (si elle est "structurable") et si ce langage en structure un autre à son tour, celui de la vie:la mort dans le langage est-elle aussi apprivoisée?

NOTES A L'INTRODUCTION

[1] "Les Belles Morts": La mort selon la mentalité romantique est belle, glorieuse, sublime. L'enterrement est un déploiement de faste surchargé, le cimetière un lieu d'exposition grandiloquente d'exaltation mystique. On trouvera encore des traces de cette conception dans l'Espagne du XXe siècle dont les deuils s'éternisent par exemple.

[2] MAILLET, ANTONINE, Les Cordes de Bois, Ottawa: Editions Lemeac Inc., 1977.

[3] MAILLET, ANTONINE, Dom l'Orignal, Ottawa: Editions Lemeac Inc., 1972.

[4] MAILLET, ANTONINE, Pélagie-la-Charette, Ottawa: Editions Lemeac Inc., 1979.

[5] BENVENISTE, p. 258

[6] Ibidem, p. 259

CHAPITRE I

LA MORT OMNIPRESENTE

Etudier la présence universelle de la mort dans La Sagouine ne peut se faire sans référence historique. La référence à l'histoire peut paraître caduque dans la mesure où l'on compare une image du réel, des faits, des chiffres issus de calculs savants sur les registres paroissiaux, avec une oeuvre qui sera toujours une création appartenant en partie à la fiction, puisque ce conte, même retraçant une vie réelle, est né sous la plume d'un auteur. L'histoire est cependant essentielle pour comprendre ce qui, dans les deux cas - dans la réalité comme dans la réalité devenue fiction - a pu façonner une conception semblable de la mort: on ne "s'habitue" pas à la mort si elle est rare, douce, aseptisée, comme le monde moderne. On n'a pas d'autre choix quand elle fauche quotidiennement des vies humaines parfois très proches et quand ces corps sont exposés à la vue de tous. Nous allons donc nous pencher sur l'histoire, par l'intermédiaire de l'étude de M. Goubert, Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730, avant de reconsidérer La Sagouine, et comparer ces deux images.

I. - DEMOGRAPHIE DE TYPE ANCIEN ET MORTALITE DE TYPE ANCIEN

M. Goubert, dans sa recherche, constate dans la démographie "d'Ancien Régime" que la population se trouve dans une forme d'équilibre biologique. Plusieurs conditions déterminent cet équilibre dont le retardement de

l'âge du mariage, beaucoup plus tardif que l'image d'Epinal habituellement léguée, et une mortalité très élevée. Deux types de mortalité apparaissent: une mortalité "normale" suit le cycle des saisons et contribue à enchaîner l'homme à la Nature dont il dépend; une mortalité "extraordinaire" s'abat en surcharge par crises lors des "pestes", des "mercuriales" (c'est le terme de l'époque pour la cherté des aliments) et des guerres.

Il nous faudra donc revenir un instant au temps des pestes, des guerres et des mercuriales pour comprendre comment ces trois phénomènes ont pu être aussi sauvages jusqu'au XVe siècle, et ne commencer à décroître, ainsi que la mortalité "normale" qu'au XVIIe.

Notons, en avant-propos de cette étude une première différence entre ce schéma historique et le monde de La Sagouine, qui ne fait que mieux illustrer leur identité profonde: l'âge au mariage. Dans l'univers de la Sagouine, on se marie jeune et on a beaucoup d'enfants, même si tous ne survivent pas, et on a pu faire un moment la "guerre des berceaux". Loin de contredire l'étude historique du Beauvaisis, cette constatation semble donner raison à l'hypothèse selon laquelle l'âge au mariage serait une "soupape de sécurité" de la société en tant que gigantesque organisme. Qu'une crise survienne un peu plus grave que les autres, ou qu'une possibilité économique nouvelle apparaisse (comme de nouveaux terrains à défricher, comme un continent à conquérir) et l'on constate

la baisse de l'âge au mariage, permettant un développement démographique beaucoup plus rapide de la population.

A. LA MORT "NORMALE"

a) Ses causes et ses victimes. - Les premières victimes de la mort "normale", habituelle, sont les mères et les nouveaux-nés:

> "Une catégorie de décès échappe à toute classification saisonnière: ceux des jeunes mères et de leurs nouveaux-nés. Leur fréquence traduit, non pas l'ignorance des accoucheurs, mais l'absence de tout accoucheur qualifié dans les campagnes, au moins jusqu'aux dernières années de l'Ancien Régime..."[1]

On voit donc bien ici, comment dans l'état même des faits, la naissance - la vie - se trouvait indissociables de la mort. Donner naissance, c'était risquer sa propre vie et risquer de donner la mort en même temps que la vie.

Les premières victimes de la mort "normale", après les mères et les nouveaux-nés, sont les enfants. La mortalité infantile a beaucoup frappé les historiens de cette époque, mais on ne comprend son amplitude qu'en comparant le nombre des survivants à 20 ans avec le nombre de naissances originelles.

> "Mortalité infantile (0-1 an): 32,6%
> Mortalité infantile (1-4 ans): 22,4%
> Survivants à un an : 67,4%
> Mortalité infantile (5-9 ans): 5,1%
> Mortalité infantile (10-19 ans): 3,3%
> (taux minimum)
> Survivants à 20 ans: 36,6%
> (taux maximum)"[2]

LA MORT OMNIPRESENTE

> "S'ils précisent l'épouvantable situation démographique déjà connue, de la Sologne, ces taux extraordinaires font ressortir par contraste, une fois encore, la situation favorisée d'Auneuil. Et cependant plus du quart des nouveaux-nés d'Auneuil mouraient avant leur première année, et un peu plus de la moitié n'atteignaient pas leur vingtième anniversaire..."[3]

> "L'on retiendra surtout (et sur ce... d'avance) que le taux des survivants à 20 ans ne dépassait pas 50% et qu'il était souvent inférieur à ce chiffre."[4]

Dans ces conditions, on comprend très bien l'attachement modéré des parents de cette époque vis-à-vis de leurs enfants dans les premières années de leur vie. L'enfant n'est découvert qu'au XVIIe, parce que jusque-là on craint trop sa disparition pour oser s'y attacher avant un âge avancé de son adolescence. Comme le dit à plusieurs reprises M. Goubert, le "problème véritable n'était pas de mettre beaucoup d'enfants au monde, c'était de les conserver, de les amener à maturité..."[5] On comprend aussi la résignation vis-à-vis des morts nombreuses de nouveaux-nés. Ce calcul d'historien, selon lequel il fallait deux enfants pour produire un adulte, devait être présent à l'esprit des parents, sinon par un calcul, du moins de façon empirique. En imaginant un instant leur réaction, la conception moyenâgeuse de la mort s'impose à nous comme une nécessité. La mort de nouveaux-nés est dénuée de sens, et il fallait bien une représentation rassurante de la mort comme un sommeil pour en atténuer le désespoir.

LA MORT OMNIPRESENTE

Si nous avons aperçu les principales victimes les plus nombreuses de la mort normale, il reste une catégorie que nous allons étudier dans le cadre du cycle de la mort normale: les vieillards. Leur mort ne nous surprend pas puisque seuls les progrès de la science auxquels le XIX et le XXe siècle ont assisté ont réellement amélioré leurs conditions.

b) Le cycle de la mort. - Nous avons choisi de parler de "cycle" de la mort en raison de son étroite liaison avec le cycle naturel des saisons. Cette notion est très importante pour comprendre comment a pu s'instituer une représentation de la mort de l'homme comme un événement maillon dans une chaîne symbolique dépassant l'individu. Elle est nécessaire aussi à la saisie de la représentation comme un "jardin fleuri" et "frais" (Refrigerium)[6]. Inconsciemment - et c'est là une hypothèse que nous nous permettons - devait surgir l'image de ces mois froids meurtriers et cruels auxquels il est tout naturel, si la mort devient une "vie éternelle", d'opposer les mois agréables du printemps que la chaleur de l'été n'a pas encore spolié d'épidémies. Rappelons ici une phrase citée plus haut: "Une catégorie de décès échappe à toute classification saisonnière: ceux des jeunes mères et de leurs nouveaux-nés..."[7]

Si les historiens ont remarqué l'existence d'un certain cycle des conceptions, il n'en demeure pas moins que l'homme est le seul animal de la création à engendrer

indifféremment à un quelconque moment de l'année. Le cycle de la mort des mères et des nouveaux-nés pourrait donc varier selon les saisons, mais ce sont les difficultés de l'accouchement qui répartissent ces décès à peu près également tous les mois de l'année.

> "Ces cas mis à part, c'était partout en fin d'été que les jeunes enfants mouraient (graphique no. 51). On ne peut s'empêcher d'évoquer les habitudes alimentaires primitives, aggravées par l'ignorance des mères allaitant et par la malpropreté trop connue de la province et du siècle. Risquera-t-on la suggestion de nombreuses entérocolites infantiles?... C'était en revanche au début et à la fin de l'hiver que disparaissaient habituellement adultes et vieillards..."[8]

c) Quand la mort frappait-elle? - En fin d'été pour les enfants, au début et à la fin de l'hiver pour les adultes et les vieillards, soit à des moments précis où l'eau est corrompue, où le froid arrive, où la nourriture commence à manquer en attendant la "soudure" avec la moisson prochaine. La mort ne frappe pas au hasard mais selon les cycles des saisons.

Ni été ni hiver, ni automne non plus pour les éventuelles épidémies, l'image du Paradis ne pouvait plus se réfugier qu'au printemps, période épargnée par la mort habituelle comme par la mort extraordinaire. Nous venons de parler de la mort habituelle et telle sera notre conclusion avant d'aborder la "mortalité extraordinaire". Si la mort frappe régulièrement, si la mort n'épargne qu'une petite frange de la population (les chances de survie sont plus fortes pour l'individu mâle de plus de

vingt ans qui peut se considérer sauf pour les dix ans à venir), la mort devient une "habitude" puisqu'on s'attend à sa présence, et une "norme" parce que cette habitude a institué un seuil de tolérance, au-delà duquel la mort devient "mortalité", et la mort "normale" un phénomène extraordinaire. Ce que signifient ces termes comme cette habitude, c'est une certaine assimilation de la mort à la vie quotidienne reflétée par la conception de la mort, que ce soit dans la vision de la vie ou dans celle de la mort-vie éternelle.

B. LA "MORTALITE EXTRAORDINAIRE"

Il est certain que si la première mort était assez bien intégrée au quotidien, la mort épidémique ou de masse en général frappait beaucoup plus l'imagination de l'époque comme une catastrophe. Parlant de la mort "normale", M. Goubert constate:

> "En réalité la documentation que nous avons vue ne s'occupe guère de tout cela, qui représente le quotidien, l'ordinaire, l'évident.. En revanche, elle est intarissable, bien que souvent décevante, sur les "mortalités extraordinaires" qu'elle attribue indifféremment, ou pêle-mêle, aux "pestes et disettes"".9

Envahissant les documents, s'imposant dans les prières du vieux canon romain, cette mort-là est bien différente de la première: elle ne touche plus des âges distincts, précis, elle n'attaque pas régulièrement et ne peut devenir un mal habituel, attendu avec le retour des saisons, et ses causes demeurent tout aussi incompréhensibles à

l'individu de l'époque.

a) Les victimes. - Elles ne sont pas déterminées comme dans le cas précédent. On sait que les enfants et les vieillards mouraient en premier, mais ils n'étaient souvent que les prédécesseurs de crises qui pouvaient détruire des familles entières.

> "Elle (la mort) frappe avec une rapidité terrifiante, et accumule les victimes, parmi lesquelles les enfants semblent fort nombreux, - presque trop. Elle quintuple, décuple parfois le nombre habituel des sépultures,..."[10]

Le nombre des victimes est imprévisible:

> "L'on a toujours obtenu, jusque vers 1745, des "courbes paroissiales" agitées, fiévreuses, fréquemment coupées par des éruptions soudaines de mortalité...Tout Beauvaisin (presque certainement: tout Français) parvenu à l'âge d'homme avait été le témoin de plusieurs "mortalités" (c'est le mot de l'époque) qu'il avait vu décimer autour de lui ses parents, ses amis, ses voisins. Ces grandes vagues où la mort paraissait tenir le premier rôle ont lourdement pesé sur l'histoire de notre ancien régime, sur son histoire économique, sociale ou morale. La terreur à l'approche de la saison des morts, la joie bruyante d'avoir survécu, le silence concerté des "notables" sur la "mortalité" passée: traits de mentalité qu'on doit tenir pour essentiels."[11]

S'il y a en effet une nuance à apporter quant à la prévisibilité de l'identité des victimes, c'est une nuance sociale: la mort frappe tout le monde, mais dans les limites de l'univers du pauvre. Les riches sont naturellement protégés des famines par leur argent, et plus vigoureux parce que mieux nourris, ils résistent mieux

aux épidémies. Leur puissance financière leur permet aussi de fuir en cas de grave danger, alors que le pauvre dépend plus de son environnement (et des lois comme celle de la quarantaine quand elle se mettra en place). Scrutant les documents, M. Goubert constate en citant Jean Le Caron, agent des affaires de l'Evêché de Beauvais:

> "Des riches, il est question pour la première fois en mai 1694: sans s'étonner, Le Caron précise qu'ils "ne meurent ni de faim ni de disette", mais des maladies contagieuses venues des pauvres: "en juin", ajoute-t-il, "la misère universelle s'est encore augmentée de beaucoup de maladies dangereuses et mortifères dont est arrivé une mortalité considérable de pauvres mourant dans les rues...et même de personnes riches". Ce "même" paraît révélateur; l'examen des chiffres tirés des registres paroissiaux l'est plus encore..."[12]

b) Les causes des grandes mortalités. - "A Peste, A Fame, et A Bello, Libera nos, Domine...".- Le vieux canon romain présente simultanément les trois causes principales de mortalité extraordinaire. Et de fait c'est simultanément qu'il conviendrait de les étudier: toutes sont liées.

A Peste:

Qu'est-ce que la peste? Quand sévit-elle? Vient-elle en solitaire, où trouve-t-elle d'autres phénomènes pour la préparer? Plutôt que désignant une maladie précise, la peste est un mot utilisé pour toutes les grandes maladies contagieuses: "Certains vont jusqu'à nommer "peste" toute épidémie..."[13] "... Même après 1668, on appelait encore "pestes" beaucoup d'épidémies; mais on

leur donnait aussi le nom de fièvres miliaires, rougeoles, scarlatines, varioles, typhoïdes?..."[14] C'est en ce sens que nous nous rapprochons ici aussi du monde de La Sagouine: si la "peste" n'existe plus, l'épidémie, la "fièvre" sévit encore. Pourquoi cette utilisation du mot "peste" est-elle intéressante? Certains médecins avaient en effet décrit les deux pestes, dont la peste à bubons, mais le mot garde longtemps un caractère générique proche de celui que doit avoir le mot "cancer" au XXe siècle. Cette polysémie souligne de fait la peur. La peste fait peur, et par conséquent, toute épidémie effrayante sera nommée du même nom. Plus qu'une maladie, le mot désigne une frayeur inhabituelle. Comment comprendre la contradiction qui se dessine peu à peu entre deux morts, entre deux visions de la mort?

Si cette esquisse historique doit nous aider à comprendre l'étude des mentalités, anticipons un instant sur la suite de notre étude pour résoudre cette contradiction. La mort ne fait peur que par sa soudaineté, et parallèlement la mort effrayante, la mort punition, sera décrite comme celle qui ne prévient pas. La mort normale "laisse le temps de l'avertissement". Nous comprenons mieux à présent, la dichotomie constatée: il fallait stigmatiser la mort extraordinaire, inacceptable dans un monde structuré par la fatalité ordinaire, pour accepter et assimiler l'autre mort, quotidienne et au moins aussi importante en nombre et dans les faits de la vie habituelle.

LA MORT OMNIPRESENTE

Quand la peste sévit-elle?

> "En premier lieu, il semble que, dans notre région, la peste ait été une maladie qui frappe surtout l'été, et dont les premiers froids anéantissent pratiquement les effets: les observations médicales du XVIIe siècle notent d'ailleurs ce caractère saisonnier; engourdie l'hiver, la maladie peut se réveiller et frapper encore l'été suivant..."[15]

Les épidémies proprement dites, sévissaient, nous l'avons vu, en août et en septembre. Certes l'arrivée de la "peste" est indéterminable, mais elle reste, ainsi que les épidémies, liée au rythme naturel des saisons. C'est peut-être cette contradiction apparente qui en faisait pour l'homme du Moyen Age un phénomène incompréhensible, une fatalité suprahumaine déguisée en punition.

Si les causes de ces brusques propagations contagieuses étaient inconnues alors, elles restent difficiles à déterminer aujourd'hui. On peut simplement constater que la peste, l'épidémie, ne vient pas seule, qu'elle est souvent proche d'une guerre: l'armée est un flot gigantesque, facteur important dans le transport des maladies. La famine, en affaiblissant l'homme, va aussi favoriser ces épidémies.

A Fame:

> "Les très grandes crises démographiques[16], celles qui ont été précédemment analysées, se produisirent vers 1630, entre 1648 et 1653, en 1661-1662, en 1693-1694, en 1709-1710, en 1741-1742. Ces dates sont exactement celles des grandes crises économiques, déclenchées par une considérable hausse cyclique des prix du blé."[17]

Il n'y a donc pas un manque de nourriture tel qu'en con-

naissent aujourd'hui les pays du Tiers Monde lors des famines qui les ravagent. Il s'agit bien d'un autre phénomène, la "mercuriale" ou cherté des prix, qui entraîne une malnutrition presque constante et une sous-nutrition périodique quand cette cherté atteint les produits de base; le blé, le froment, le sarrazin, sont tous nécessaires pour l'aliment principal de l'époque: le pain. Cette malnutrition, allant jusqu'à des périodes de jeûne, puis de famine, nous la retrouvons dans La Sagouine, même si les aliments de base diffèrent, même si nous ne sommes plus au Moyen Age, même si la peste (la vraie) ne sévit plus. Retenons donc le rôle que ce phénomène joue dans les épidémies, et vraisemblablement aussi, de façon indirecte, dans l'alimentation et la mort des tout petits enfants. Peste, faim et guerre sont trois fléaux, mais bien souvent liés. Avant de voir le deuxième volet de cette étude - la confrontation de cette image historique avec celle de la mort dans La Sagouine - arrêtons-nous un instant sur une peinture familière de la mort au Moyen Age: la danse macabre.

La danse macabre se trouve à la charnière de deux morts ainsi qu'à la frontière du rêve et de la réalité. D'une part elle évoque la mort bien réelle, tragique, de l'épidémie: le vivant est touché par un mort, c'est-à-dire un être contagieux dont le contact transmet le terrible fléau. La part de fiction réside alors dans cette population mixte, de riches et de pauvres, qui

compose la danse, alors que nous l'avons vu, les riches étaient peu touchés par les épidémies ou du moins pouvaient mieux s'en préserver. La danse de cette mort extraordinaire semble bien évoquer la peur, la surprise du vivant que la mort entraîne de force. L'autre interprétation possible révèle l'ambiguïté de la danse, comme de la mort au Moyen Age.

On peut comprendre la présence des rites au milieu des pauvres comme imageant la mort ordinaire, "normale". Les riches sont présents comme les frappe la mort toute l'année, même si leur nombre n'atteint pas celui des pauvres. La mort les entraîne comme les autres, comme par un phénomène normal et universel, et tous dansent en alternant un vivant et un mort, en comprenant les morts dans leur société de vivants.

Cette ambiguïté de la danse macabre, ce visage "bifrons"[18] de la mort, nous les retrouvons dans La Sagouine, où l'on sait bien que les riches sont rarement malades mais où on les imagine morts, où la mort effraye peu et se présente comme une fatalité acceptée, mais où la maladie - "la peste" - fait peur.

II. - LA PRESENCE DE LA MORT DANS LA SAGOUINE

Pour confronter cette étude d'une mortalité ancienne à l'image de la mort dans La Sagouine, nous devrons sonder ce texte avec les mêmes questions: quelle est la mort ordinaire, et quelle est la mort extraordinaire? Et au

sein de ces parties, quelles sont les principales victimes, pour quelle raison, et en quelle saison?

A. LA MORT ORDINAIRE

a) Ses causes et ses victimes. - Les premières victimes de la mort ordinaire sont les enfants. Des douze enfants de la Sagouine, trois seulement ont survécu:

> "...Ouais, douze enfants. Et j'en ai réchappé trois. Y en a neuf de morts dans les langes. Vous compornez, dans le temps que j'élevais, y avait même pas de terrasse aux maisons, et rien que du bois vert et des petites hâriottes pour chauffer. Et pour mal faire, les neuf ont venu au monde entre la Toussaint et la fonte des neiges. Les trois qui sont nés au temps des framboises ont réchappé."[19]

Remarquons au passage que ces petits morts sont liés au cycle des saisons, comme c'était le cas dans le Beauvaisis décrit par M. Goubert. Si le cycle des saisons du Canada est différent, il n'en reste pas moins vrai que les nouveaux-nés survivants sont nés au redoux, au Reverdi canadien, alors que les autres sont nés à la saison froide.

La mort ne guette plus autant la parturiente, et le réalisme du texte nous en donne même l'explication, soit une meilleure hygiène:

> "C'est votre mére, asseurment, qu'est venue délivrer. Une sainte femme, votre mére, une ben boune femme, ouais, et qu'est sûrement au paradis à l'heure qu'il est. A' fornissait toute, votre mére: les couches, les couvartes, l'emmaillotage et jusqu'à l'eau chaude.[20]

Mais la naissance reste liée à la mort, et au cycle de la

Nature. Neuf morts pour trois survivants: il s'agit bien là d'une mortalité élevée, et même si elle touche essentiellement les nouveaux-nés et non pas les enfants entre 2 et 19 ans, son taux doit approcher de celui de l'Ancien Régime démographique français où il fallait deux enfants pour produire un adulte.

Pourquoi étudier le"réalisme" du texte quand on sait si bien à présent à quoi est sujet une telle réalité, et quand notre étude se préoccupe ensuite d'aspects plus psychologiques, voire sémiologiques. Cette comparaison avec l'histoire a pour effet de nous montrer la cohérence de cette représentation, à quelque niveau que ce soit. Neuf morts pour trois survivants: semblables aux parents des familles décimées que nous décrit M. Goubert, la Sagouine fait preuve d'une résignation en sachant ses enfants dans un "patchet au cimetchère", résignation indissociable de cette dure réalité de la mortalité infantile.

Les vieillards et les adultes sont les secondes victimes de cette mort "normale", mais il est difficile de trouver la représentation de cette mortalité dans La Sagouine, tant elle est implicite, évidente. Les références sont donc évoquées par des détails ou a contrario:

> "...Une ben boune ânnée. Point de roulis de neige, point de morts subites, point d'esclopés, point de poumons-au-vif, point d'eau dans la cave...rien qu'un petit brin

LA MORT OMNIPRESENTE

> ...queques pieds...d'abôrd moi, ça me bodrait pas, j'ai pas de cave...et pis point de neuvaine de nuits sous zéro à grelotter derrière le poêle."[21]

La mort se glisse dans le texte avec les maladies, sans différenciation avec les difficultés quotidiennes évoquées comme de menus tracas.

Ecoutons encore la Sagouine nous rapporter une de ses conversations avec "la Rosie":

> "J'ai dit: Y a-t-i' des houmes la-dedans? Je suis flambant seule, qu'elle a dit. C'est ben, que j'y ai répondu, je m'en va aller ouère. Heh!...si ça du bon sens asteur une vie de même à son âge, avec la mort écrit dans la face."[22]

"la mort écrit dans la face", c'est bien l'annonce considérée comme évidente et normale d'un phénomène inévitable. Phénomène si bien assimilé à la vie qu'on ne retracera même pas son origine dans aucun de nos deux exemples. De même que M. Goubert constatait un manque de documents sur la mort "normale", de même on constate ici un certain silence du texte sur ce qui n'attire même plus l'attention parce que trop habituel, et parfaitement intégré au quotidien.

b) Le cycle de la mort. - Nous avons déjà constaté que les morts des nouveaux-nés suivaient le cycle des saisons. Ce cycle est aussi sous-entendu dans "Le Printemps",avec une évocation de cette saison comme la saison où l'homme peut à nouveau trouver sa nourriture dans la nature, et où le froid meurtrier disparaît:

> "Le printemps, c'est fait pour ceuses-là

> qu'avont eu de la misère à travorser l'hiver. Ça fait que moi je dis que c'est la saison des vieux ou ben des pauvres.
>
> J'ai pour mon dire qu'une parsoune a sa saison, coume elle est a sa destinée ou ben son heure. Quand c'est que ton heure est venue, faut que tu te résignes; tu peux rechigner, ou ben te rebiffer, ou ben renâcler: tu y passeras pareil. Et pis tu dois vivre ta destinée; ça c'est de quoi d'écrit qui s'efface pas. Ben c'est coume ça avec les saisons et les mois de l'ânnée. C'est pus fort que toi. C'est par rapport à l'eau, pis au soleil, pis la senteur du bois qui te rentront sous la peau. C'est pas rien qu'un' affaire de se trouver de quoi à manger."[23]

De la venue du printemps et de sa chaleur va dépendre une survivance plus ou moins bonne:

> "Ben l'ânnée d'ensuite, le printemps a venu pus tard et j'avons dû endoyer un nouveau-né."[24]

Le cycle saisonnier de cette mort reprend donc bien l'image formée par l'analyse de M. Goubert. Il en est de même pour l'identité des victimes, on pourrait penser dans une perspective sociologique qu'elles sont majoritairement des pauvres vu le silence approprié du texte en ce qui concerne les morts des riches. Les causes de cette mort ordinaire sont-elles cependant les mêmes?

c) Les causes de la mort ordinaire. - Nous avons vu que le froid tuait les nouveaux-nés. La maladie (longue par opposition à l'épidémie, les"fièvres") est une deuxième cause de décès, mais elle est clairement liée à un autre fléau, la malnutrition (nous étudierons la famine dans le cadre de la mort extraordinaire.)

LA MORT OMNIPRESENTE

> "C'est pour dire, hein? Je sons tout du monde pareil, à c't'âge-là. C'est plus tard que... Vous êtes mieux de bouère votre thé tant qu'il est chaud. Ça vous lave l'estoumac pis les rognons. Moi, c'est là que je suis le pus faible. La nuit, je sens du mal, c'est sans bon sens. Icitte, en bas de l'échine. Pareil coume si j'avais les pigrouines tordues et que ça se mettait à détordre, ça, coume un ressort, toutes les nuits que le Bon Djeu amène."[25]

Dans ce mode de pensée où la mort est une fatalité et où la maladie est inévitable (et pour les pauvres incurables faute d'argent), être malade devient vite synonyme d'être puni:

> "...C'est peut-être pas lui pantoute qu'amène les nuits, pis le mal... Quand c'est que Gapi parle de même, je le fais taire. Faut pas dire ça, que j'y dis. Le Bon Djeu counaît son affaire. ...Gapi, lui, il prétend que c'est pas juste. Il dit que si le Bon Djeu était si bon que ça, qu'il laisserait pas souffri' le pauvre monde sans raison. Mais je le fais taire. J'allons pas nous mettre à blasphémer, sacordjé; Et pis, si j'endurons du mal, c'est que j'en avons fait. C'est juste... Gapi, lui, il trouve que le mal que le monde fait, c'est pas du vrai mal, mais rien que des petits tours au Bon Djeu pour s'amuser; et que le Bon Djeu arait pas besoin de tant s'énarver et nous traiter coume si j'étions du mauvais monde qui cherchions à mal faire pour mal faire."[26]

Cet obscurantisme apparent prend en fait une fonction vitale dans le monde où il permet à l'homme d'accepter ce qu'il ne peut changer et qui l'atteint dans sa réalité. Accepter l'inacceptable lui permet alors de vivre. Dans cette optique, mieux vaut supporter le mal, l'ignorer même: peut-être disparaîtra-t-il tout seul avec un peu de repen-

tir, comme une conscience douloureuse avec un acte de contrition. Mieux vaut alors ne pas savoir son nom et l'énonciation du mal crée autant le mal que son existence véritable. Le médecin devient l'image de la destinée annoncée aux personnages raciniens par l'évocation d'un mot. La maladie, la souffrance, apparaissent comme des images effrayant beaucoup plus que la mort:

> ... Ça me prend la nuit, droite là dans le ventre pis en bas de l'échine. J'ai été à la ville deux fois pour ouère le docteur, mais...j'ai pas pu me décider. Laurette à Johnny dit à tout le monde que je vas pas ouère le docteur parce qu'une fois rendue en ville, j'ai d'autre chouse à faire là qu'à courir les hôpitals (...) J'ai pas encore pu me décider. Une fois que le docteur s'est prénoncé, il s'est prénoncé, et vous êtes pris avec le mal qu'il a noumé. C'est pas tant que j'ai peur du mal,..je crains le mal qui se garit pas."[27]

A Fame:

La malnutrition semble bien être responsable de morts "normales", non pas par une action directe, mais parce qu'elle favorise les épidémies, les maladies, comme le texte lui-même en rend compte de façon implicite: "Pus d'hivers frettes, pus de fayots, pus de douleurs dans les boyaux, que ça saye fini."[28] La succession des termes introduits un rapport logique inconscient dans la lecture: manger mal, manger des "fayots", c'est avoir mal aux "boyaux " (et le lien causal est certainement aussi renforcé par cette rime intérieure) pour se retrouver au paradis, puisque c'est bien ici de son évocation qu'il s'agit.

LA MORT OMNIPRESENTE

De fait, la mortalité "normale" apparaît bien comme une mortalité "ordinaire". Ordinaire et proche de l'habitude quand il sagit de la mortalité infantile où il semble même être fait reproche à ces nouveaux-nés du choix de leur naissance. Habitude par sa répétition, et par son acceptation: on parle de façon assez libre; il n'est jamais question de la passer sous silence. C'est un phénomène comme un autre, comme tout autre événement de la vie. Ordinaire, si ordinaire, cette mort disparaît presque du texte en raison de sa platitude et de sa banalité quand elle concerne les adultes. La mort dont on va beaucoup parler, reste la "mort extraordinaire". Mais cette mort n'est pas "extraordinaire" par son nombre, comme l'étude de M. Goubert l'entendait. Ici, la mort "extraordinaire" intéresse par son mode plutôt que par son amplitude.

B. LA "MORTALITE EXTRAORDINAIRE"

Si l'on reprend l'étude de la "mortalité extraordinaire" au sens de mortalité inhabituellement élevée, on constate deux mentions faites de grandes périodes de mortalité dans le texte de la Sagouine.

La première se trouve dans le monologue "La Guerre" avec une allusion à une crise qui vient de prendre fin grâce aux subsides des pensions de guerre:

> "Ouais...une ben boune guerre, que je vous dis. Avant qu'a s'amenir, la guerre, je crois ben que le Bon Djeu en parsoune arait été dans l'embarras si je l'avions questionné sus les genses d'en bas. Je

> crois ben qu'il arait point été capable de toute nous noumer. Y a pus parsoune qu'avait l'air de saouère que dans notre boute, y avait encore du monde en vie. Parce que les dernières années, tout ce qui sortait d'en bas, c'était des sarcueils d'enfants. Ceuses-là qu'arrivionț pas à mouri' restiont terrés coume des marmottes dans leu trou jusqu'à ce que le printemps ressoude. Ben notre printemps, ça été la guerre."[29]

On le voit clairement, les premières victimes de la crise sont les enfants et c'est leur nombre qui frappe l'observateur. La cause est aussi explicitement nommée et c'est la famine, seul type de "mortalité extraordinaire" qui ne soit pas présenté dans La Sagouine comme une mortalité normale. Partout ailleurs, la même résignation empreint le texte et même la maladie, la guerre, s'intègreront dans un cycle naturel.

A Peste:

La deuxième mention d'une période de "mortalité extraordinaire se trouve en effet dans le chapitre "L'Enterrement",lors de la description de l'enterrement d'Antoine, le père de Jos:

> "C'était au temps de la grippe espagnole et la fièvre avait pogné Antoine coume les autres. Et avant même qu'il s'aparcevit de rien, le v'là mort et paré pour le cimetchére. Et coume fallit faire vite, en ce temps-là, par rapport que ça se dounait, la maladie, ils avont pas pris le temps de trop ben l'ensevellir ni d'y repasser un suaire propre."[30]

L'analyse de ce chapitre nous présente l'épidémie comme peu importante. Antoine est touché "comme les autres".

LA MORT OMNIPRESENTE

La précipitation de l'enterrement outre l'épidémie évoque aussi une technique routinière. Et on ne va pas s'attarder sur l'épidémie en tant que telle, habituelle et peu digne d'intérêt. C'est la mort individuelle et unique du père de Jos qui intéresse, hors du commun puisqu'Antoine meurt à deux reprises.

A Bello:

La guerre, troisième fléau traditionnel du Moyen Age, ravageant les récoltes, bouleversant la vie des campagnes pour des dizaines d'années en causant de nombreuses morts, directes (des soldats) ou indirectes (du peuple affamé), va non seulement être niée en tant que fléau, mais voir son évocation se rapproche de celle de la Providence, en permettant la survie du petit monde de la Sagouine.

La guerre tue, certes, mais pas plus qu'une épidémie! En outre, elle permet, en attirant l'attention du monde extérieur et d'un lointain gouvernement et avec la mane des pensions de guerre, une aide inattendue aux difficultés quotidiennes et perpétuelles de la faim (on se reportera pour le constater à l'extrait cité plus haut dans le paragraphe "A Fame").

C'est ainsi qu'après l'énonciation de tous les désastres qui ont vu la mise en place de cette aide extérieure (la dépression, le naufrage de la dune), la guerre paraît le désastre le plus profitable dans la mesure où elle cause une mortalité extraordinaire pour le reste du pays

mais ordinaire pour le pays de la Sagouine, alors que l'apport financier des pensions, misérable pour le reste du pays devient extraordinaire pour le petit village:

> "Pis y a eu la guerre. Je crois ben que ç'a été pour nous autres la meilleure affaire. La meilleure affaire avec le naufrage et la dépression. Parce qu'ils avont pas arrêté de nous envoyer nos chèques tout le temps que nos houmes avont été de l'autre bord. Et les femmes des soldats qui sont pas revenus avont continué de receouère leux chèques de veuves."[31]

La raison de ce changement si irrationnel d'une guerre-catastrophe en une guerre-providence, trouve un de ses fondements dans l'exportation de la guerre.

La guerre ravageait un pays non seulement par les pestes directes, immédiates, des soldats envoyés sur le champs de bataille, mais comme nous l'avons dit, par les destructions de récoltes amenant les famines, et par les épidémies transportées par les armées. Exporter la guerre, c'est anéantir du même coup toutes les pestes indirectes, permettre un revenu stable à une région qui dans le texte nous intéresse, dépend des aléas de la pêche.

Mieux encore, cette mortalité cyclique cause de survie cyclique prend figure de Providence, revenant à intervalles réguliers, permettant d'espérer indéfiniment cette survie miraculeuse:

> "Ils disont que c'était pas la premiére, qu'y en avait eu ben d'autres avant celle-là. J'ose le crouère, mais je les ai point connues. J'en ai connu deusses: ça suffit pour qu'on s'en faise une idée. Sa petite idée... Je prendrai une autre

> petite graine de thé, si ça vous fait rien."[32]

La guerre devient une période faste, un fléau anti-famine, qui rétablit en outre un certain équilibre social:

> "Par chance qu'y eu la guerre! Quoi c'est que j'arions fait, nous autres, sans ça? Ah! les temps étiont rendus point aisés. Entre la dépression et la guerre, y à eu un temps mort où c'est qu'i' se passait pus rien entoute. Pus rien qu'i' se passait, en ce temps-là, et j'arions été capable de corver coume des bêtes abandounées, droite là dans nos trous. Ben y a eu la guerre. A' s'en a venu par icitte juste à temps, c't'elle-là. Juste au bon temps pour nous sauver de la misère. Parce que si j'avions corvé en chemin, pas parsoune s'en arait aperçu. Parce que ce temps-là, apparence que même les riches en arrachiont pour attraper les deux boutes."[33]

Il est assez caractéristique à ce propos de constater que les riches, seuls absents de toutes les difficultés quotidiennes des pauvres, apparaissent alors comme les seuls en difficulté! Les pauvres habitués au malheur trouvent dans les subsides de guerre une aide inhabituelle. La guerre est peut-être cause de mortalité extraordinaire, mais elle est plutôt reçue comme génératrice de vie, et sa mortalité n'est extraordinaire qu'au sens commun du terme, et du point de vue de ces conséquences. La mortalité qui est ressentie comme extraordinaire reste une mortalité minoritaire, où le mode de la mort a surpris, attristé, ou effrayé.

LA MORT OMNIPRESENTE

C. UNE MORTALITE

NORMALE "EXTRAORDINAIRE"

Seront perçus comme "extraordinaires" les décès qui briseront l'image quotidienne de la mort, et ceci non par leur nombre, mais par leur mode. C'est ainsi que la mort du père de Jos n'est extraordinaire que précisément parce qu'elle n'est qu'une demi-mort ou une négation de la mort.

> "C'est parce qu'il se souvenait de son défunt pére, Jos, pis de sa premiére mort. Ben oui, ils avont tout le temps dit, par icitte, que le pére à Jos, le défunt Antoine à Calixte, avait mouri deux fois. Coument mort qu'il était lors de sa premiére mort, ça... Pour le sûr qu'il en avait ben l'air, en tout cas."[34]

Ce mort trop vite emporté et qui se réveille au cimetière représente un cas extraordinaire, et c'est de cette mort-là que l'on va parler, comme d'une bizarrerie de la nature.

Autre spécimen intéressant à conter, la mort de Jos est une mort extraordinaire non pas en soi mais pour sa cause (Jos meurt pour avoir voulu un bel enterrement), et aussi son mode. Jos meurt isolé, dans sa barque, en pêchant des coquilles, et non pas en groupe, de faim, de froid ou d'épidémie, et non pas en haute mer comme un pêcheur qui se respecte.

III. - CONFRONTATION DES DEUX IMAGES

Les deux mortalités, "normales" et "extraordinaires", sont bien présentes dans La Sagouine. Ce qui change, par

contre, c'est leur représentation imaginaire. La faim devient le mal essentiel, issue d'une mercuriale perpétuelle semble-t-il, pour ces pauvres pêcheurs infortunés. Le froid tue plus les nouveaux-nés mais l'équilibre s'établit avec un été qui semble causer moins de ravages chez les jeunes enfants. La maladie est endurée comme une punition, mais avec la même résignation à défaut de la même sérénité, que la mort. La mortalité ordinaire n'est donc effrayante que sous cette dernière forme, la maladie, redoutée pour les longues souffrances qu'elle apporte, plus que la mort elle-même. La mortalité "extraordinaire" au sens de M. Goubert, n'existe pas dans la mentalité, même si elle existe dans la réalité. Les épidémies, les famines et les guerres tuent, mais ne marquent pas plus les esprits que les autres malheurs ordinaires. Au contraire la guerre paraît un don du ciel, en suscitant des revenus "extraordinaires" permettant une meilleure survie. On le voit, les maux sont demeurés les mêmes. Seule la sensibilité n'évalue plus les maux selon la même échelle. Faut-il en conclure que la situation s'est améliorée? Il semblerait plus juste, du point de vue de l'histoire des mentalités, de parler d'un effet mithridatisant du malheur continuel. La mort est devenue malheur courant, au point que seul son mode peut encore attirer l'attention.

Nous allons voir à présent si la mentalité de l'homme devant la mort dans La Sagouine, reflète, après la réalité, la situation du Moyen Age, ou si au contraire elle la récuse.

NOTES AU PREMIER CHAPITRE

[1]GOUBERT, p. 69

[2]Ibidem, p. 38

[3]Ibidem, p. 40

[4]Ibidem, p. 41

[5]Ibidem, p. 38

[6]ARIES, p. 32: "Si les morts dormaient c'était plutôt dans un jardin fleuri."

[7]GOUBERT, p. 69

[8]Ibidem, p. 69

[9]Ibidem, p. 70

[10]Ibidem, p. 71

[11]Ibidem, p. 45

[12]Ibidem, p. 77

[13]Ibidem, p. 70

[14]Ibidem, p. 73

[15]Ibidem, p.71

[16]"On propose de parler de "crise démographique" à partir du moment où le nombre annuel des décès double et où, en même temps, le nombre des conceptions s'abaisse de manière indiscutable, au moins du tiers. Ces suggestions qui résultent seulement d'une expérience bien réduite, ne prétendent pas être systématiques; elles permettent seulement d'éviter de qualifier de "crise" ces boursouflures de mortalité simplement dues à des poussées saisonnières de grippe automnale ou d'entérocolite estivale, qui font parfois suffisamment de victimes pour gonfler de moitié le

nombre habituel de décès annuels". GOUBERT, ibidem, p. 51

[17]GOUBERT, p. 75

[18]"Bifrons" est utilisé ici par référence au dieu latin Janus dont la tête unique portait deux visages.

[19]MAILLET, La Sagouine, p. 94. "La Mort."

[20]Ibidem , p. 94

[21]Ibidem, p. 27. "La Boune Année."

[22]Ibidem, p. 95

[23]Ibidem, p. 78. "Le Printemps"

[24]Ibidem, p. 77

[25]Ibidem, p. 92. "La Mort."

[26]Ibidem, p. 92

[27]Ibidem, p. 93. "La Mort."

[28]Ibidem, p. 95. "La Mort."

[29]Ibidem, p. 53. "La Guerre."

[30]Ibidem, p. 59. "L'Enterrement."

[31]Ibidem, p. 57

[32]Ibidem, p. 92. "La Mort."

[33]Ibidem, p. 53

[34]Ibidem, p. 59. "L'Enterrement."

CHAPITRE II

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

I. - L'HOMME DEVANT LA MORT - LA MORT APPRIVOISEE

Notre approche cherchera à pénétrer progressivement dans cette mentalité en considérant tout d'abord le code social de cet imaginaire avant de faire face à l'individu.

A. LES CARACTERISTIQUES DE LA MORT SOCIALE

Alors que dans cet ouvrage de M. Ariès, la partie consacrée à la mort apprivoisée considère avant tout l'individu, la conclusion et les paramètres énoncés par l'auteur insistent beaucoup plus sur le sens de la mort pour le groupe et sur son intégration par le jeu social. Nous commencerons donc par rappeler quelques formules importantes des paramètres de l'auteur, avant d'étudier la conception de la mort selon l'individu. Quelques phrases de M. Ariès nous aideront à évoquer pour un instant le fantôme de cette époque. (On trouvera les paramètres eux-mêmes en annexe de cette étude).

a) Quelques formules.

paramètre 1: "Pas plus que la vie, la mort n'est un acte seulement individuel... ... la conviction qu'une vie d'homme n'est pas une destinée individuelle, mais un chaînon du phylum fondamental et ininterrompu, continuité biologique d'une famille ou d'une lignée... Une première solidarité soumettait ainsi l'individu au passé et au futur de l'espèce"[1]

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

paramètre 2: La mort est "une brèche dans le système de protection élevé contre la nature et sa sauvagerie... ... la ritualisation de la mort est un cas particulier de la stratégie globale de l'homme contre la nature, faite d'interdits et de concessions."[2] La mort a été "emprisonnée dans des cérémonies, transformée en spectacle."[3]

paramètre 3: "Le fait que la vie ait une fin n'est pas exclu mais celle-ci ne coïncide jamais avec la mort physique, et dépend des conditions mal connues de l'au-delà, de la densité de la survie, de la persistance des souvenirs, de l'usure des renommées, de l'intervention des êtres surnaturels... Les morts appartiennent au flux de la nature à la fois refoulé et canalisé: le christianisme latin du premier Moyen Age a affaibli le risque ancien de leur retour en les installant au milieu des vivants, au centre de la vie publique."[4]

paramètre 4: (La mort) "...reste toujours un mal-heur... ... brèche dans le système de protection contre la nature ..."[5], la mort physique, bien que "mal-heur" ravissant un individu à un groupe qu'elle affaiblit, n'est cependant pas une fin: la mort ne cesse donc pas d'être crainte par le groupe mais c'est en évitant la dénégation, en acceptant l'événement comme tel qu'il peut ensuite procéder à sa "récupération" dans l'imaginaire social.

Selon cet imaginaire social, l'homme du Moyen Age

apparaît à la fois résigné et apeuré, tranquille face à son destin, et luttant de toutes ses forces pour le rendre supportable. Ce que la conclusion de M. Ariès a voulu souligner, avec la familiarité de l'homme avec la mort, reste le fait que l'homme, malgré tout et malgré tout son imaginaire, ne peut supprimer cette crainte viscérale de sa propre disparition. Il peut tout au plus tenter de l'accepter, car tenter de rendre "supportable", c'est aussi tenter de rendre "acceptable", soit une familiarité avec la mort teintée de douleur et de résignation. Tout se tient dans le mot que nous reprenons après M. Philippe Ariès: mal-heur, qui résonne dans son sens le plus ancien comme l'événement mauvais et triste, comme ce qui crée une rupture mais qui "arrive" quand même. Ce n'est pas un ton enjoué que devra nous renvoyer La Sagouine, mais bien plutôt la même résignation triste.

B. L'INDIVIDU DEVANT LA MORT

Les phrases que nous allons citer à présent, ne doivent pas être comprises comme des vérités universelles dans le temps et l'espace: elles doivent certes être retenues comme des formes de vérités universelles pour l'individu du Moyen Age qui cherchait à s'imaginer son heure dernière. D'où l'utilisation d'un présent par M. Philippe Ariès, qui, s'il se veut anaphorique, doit aussi être historique.

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

La mort n'est pas effrayante, parce qu'elle prévient toujours.

> "La mort commune, normale, ne prend pas en traître même si elle est accidentelle à la suite d'une blessure. Son caractère essentiel est qu'elle laisse le temps de l'avertissement."[6]

La mort effrayante se définit donc par antithèse: la mort rapide qui ne suit pas la règle commune doit être une mort causée par le surnaturel:

> "Pour que la mort fût ainsi annoncée, il fallait qu'elle ne fût pas subite, repentina. Quand elle ne prévenait pas, elle cessait d'apparaître comme une nécessité redoutable, mais attendue et acceptée, bon gré, mal gré. Elle déchirait alors l'ordre du monde auquel chacun croyait, instrument absurde d'un hasard parfois déguisé en colère de Dieu. C'est pourquoi la mors repentina était considérée comme infamente et honteuse."[7]

Puisque l'ordre imaginaire établi, entrant dans l'ordre de la croyance institue une norme, un "habituel", il est logique que l'inhabituel soit nié ou simplement relégué au monstrueux. Mais on le voit, ce détournement permet la survie de cette organisation logique puisqu'elle entre toujours dans des cadres moraux: même le monstrueux est structuré. La seule cause de frayeur pourrait se réfugier dans l'image du jugement dernier. Or il y a disjonction entre la mort physique et la mort "finale" du jugement qui est plutôt présenté comme un "Avènement" en gloire. Cette dichotomie laisse à la mort physique un simple rôle de passage à un sommeil étrange en attente

du jour bienheureux du jugement. Car même cette échéance lointaine n'effraye pas encore: "Les morts dorment... Aussi bien la distance entre la mort et la vie n'était-elle pas sentie, selon le mot de Jankélévitch , comme une "métabole radicale..."[8] La mort est un tré-pas, un interitus. "Si les morts dormaient, c'était plutôt dans un jardin fleuri." "Que Dieu reçoive toutes nos âmes dans les saintes fleurs", demande Tupin à Dieu devant les corps des barons."[9] Cette résignation n'est possible que grâce à la conception de la Vie éternelle.

> "Dans le Crédo ou le vieux canon romain, l'Enfer désigne le séjour traditionnel des morts, lieu d'attente plutôt que de supplice. Les justes ou les rachetés de l'Ancien Testament y ont attendu que le Christ après sa mort vint les délivrer ou les réveiller. C'est plus tard, quand l'idée du jugement l'emporte, que les enfers deviennent pour toute une culture ce qu'ils étaient seulement dans les cas isolés, le royaume de Satan et le séjour éternel des damnés."[10]

En résumé, on retiendra les caractéristiques suivantes:

* La mort prévient (elle n'est catastrophique que dans le cas contraire).

* Elle est vécue par l'individu avec une résignation "active": il accepte son rôle d'acteur au centre du dernier acte social.

* Il y a dissociation entre la mort-passage et la mort définitive. On pourrait même distinguer Mort passage/Mort du corps/Mort impossible de l'âme.

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

* Le jugement dernier n'a pas encore remplacé l'Avènement en gloire.

C. ASPECTS MATERIELS

- LES TRACES DE CETTE CONCEPTION

En marge d'une étude purement "littéraire", cette étude des cimetières par M. Ariès nous donne cependant quelques images concrètes de cette réalité lointaine:

> (Ad Sanctos; apud ecclesiam)
> "A cette attitude devant la mort, à ce de morte, correspond une attitude symétrique devant les morts, un de mortuis qui exprime la même familiarité indifférente à l'égard des sépultures et des choses funéraires. Cette attitude devant les morts est spécifique d'une période historique bien délimitée: elle apparaît nettement vers le Ve siècle ap. J.C., très différente de celles qui l'avaient précédée, et elle disparaît à la fin du XVIIIe siècle sans laisser de trace dans nos usages contemporains"[11]

Cette "familiarité indifférente à l'égard des sépultures" se traduit dans la réalité par une topographie des tombes et des cimetières, ainsi que par une attitude quotidienne des vivants vis-à-vis des tombes. Les cimetières se situent à deux endroits possibles: "dans l'église" ou autour de l'église. Le cas échéant une chapelle construite au sein du cimetière remplace le bâtiment sacré usuel. Le cimetière apparaît soit comme un regroupement serré de tombes autour de l'église, soit comme un vaste champ entouré d'un mur bas (mais toujours autour de l'église). Le cimetière lui-même se compose de plusieurs

parties différentes:

- Les tombes (pour les riches)
- La fosse commune (pour les épidémies puis, couramment, pour les pauvres)
- L'aître (ou "charnier")
- L'ossuaire
- Les tombes installées dans les murs de l'église même qui ne subissent pas le même remaniement incessant que supposent ces deux dernières installations de "pourissement".

Cette topographie est importante parce qu'elle insiste d'elle-même sur l'évidence de la mort avec les cadavres affleurant à la surface des fosses communes, la puanteur des charniers, et la "décoration" de l'ossuaire: on ne peut pas ne pas voir la mort. M. Ariès fait ainsi remarquer que le geste de Hamlet ramassant un crâne est à prendre au sens strict , et devait être geste banal à l'époque. En effet l'attitude des vivants est loin d'être celle de la peur. Le cimetière, lieu sacré de refuge, devient vite lieu de rencontre puis lieu d'échange, de marché, pour s'identifier rapidement à l'équivalent du forum romain. Les morts sont au milieu des vivants (dans les villes), mais les vivants vont aussi leur rendre visite. La mort omniprésente, n'est pas, dans la réalité, une image. Le monde des morts est indissociable de celui des vivants et de leurs activités.

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

D. QUELQUES REMARQUES PRELIMINAIRES

Une première difficulté s'élève dans cette étude avec la nécessité de dater ces faits. M. Ariès reste assez vague dans son étude, et les dates des différentes expressions de cette mentalité (textes et sépultures par exemple) semblent se contredire. Pour comprendre cette contradiction, il faut en saisir la nature: nous ne sommes pas dans un domaine historique aussi facilement datable que l'histoire des gouvernements. Un changement, si important soit-il, ne s'effectue que lentement dans l'histoire des mentalités, et varie un moment selon le domaine littéraire, ou matériel, de ses expressions. On notera que l'attitude correspondante vis-à-vis des morts et des sépultures commence selon M. Ariès au Ve siècle et dure jusqu'au XVIIIe siècle. La conception de la mort par la société, plus difficile à dater, commence à peu près vers la fin de l'Empire romain pour durer jusqu'au XV-XVIe siècle environ avec l'avènement de l'ère Baroque de la conception de la mort. Mais sa disparition n'est ni soudaine, ni totale, puisque M. Ariès trouve quelques traces de cette mentalité, de façon isolée, dans des documents du XVIII et XIXe siècle et dans un texte du XXe siècle. Quant à la conception du jugement, et donc de "l'après-vie" sur laquelle se fonde une grande partie de l'idée de la mort, elle connaît un très grand changement au XIIe siècle avec l'imagerie du "grand drame

eschatologique"[12].

Les termes de Moyen Age sont donc à prendre au sens large ici, et M. Philippe Ariès leur préfère ceux de la "mort apprivoisée", ne signifiant pas, nous dit-il, "qu'elle était autrefois sauvage et qu'elle a été ensuite domestiquée. Nous voulons dire au contraire qu'elle est aujourd'hui sauvage alors qu'elle ne l'était pas auparavant."[13] Nous entrevoyons ici la subsistance de cette mentalité sinon en Acadie (ce qui reste possible mais demanderait une étude sociale beaucoup plus vaste) mais du moins dans l'oeuvre acadienne de La Sagouine. Il ne s'agit pas de voir là un esprit retardataire de plusieurs siècles mais l'évocation d'un temps où l'homme ne cherchait pas encore à se cacher son destin, mais à mieux l'accepter.

II - LA SAGOUINE ET LA MORT

Si nous avons mieux défini pour cette deuxième partie le but de notre recherche, il reste à préciser notre point de vue sur le texte, soit véritablement l'axe de notre regard critique plus qu'une "méthodologie". Ce point de vue n'est plus en effet celui du regard franc mais aussi crédule du lecteur cherchant des traces de réalité dans une pièce pour les comparer à une image historique. En avançant dans le domaine de la pensée humaine s'impose la nécessité d'un regard neuf et d'un autre outil pour mettre à jour un autre monde. A notre tour, nous opérons cette métamorphose critique opérée par

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

Lacan, et nous ne saurions mieux faire que de l'écouter justifier la vision nouvelle qu'il vient de mettre au monde en réfléchissant à l'étude de la folie, de l'homme, et de son langage:

> "Aucun linguiste ni aucun philosophe ne saurait soutenir en effet une théorie du langage comme d'un système de signes qui doublerait celui des réalités, définies par le commun accord des esprits sains dans des corps sains; je ne vois guère que M. Blondel pour sembler le croire dans cet ouvrage sur la Conscience morbide qui est bien l'élucubration la plus bornée qu'on ait produite tant sur la folie que sur le langage, - et pour buter sur le problème de l'ineffable, comme si le langage ne le posait sans la folie... Le mot n'est pas signe, mais noeud de signification."[14]

De toutes ces significations, nous allons choisir celle de la métaphore que signifient les images-clés du texte, créées par ces mots. Une étude sémiologique considérant le sens des mots et leur symbolique sera notre dernier pas vers le coeur de cette mentalité au sein de notre troisième chapitre.

Quelles sont ces images-clés? Quelles éventuelles traces matérielles de cette mentalité (cimetières, tombes...) trouve-t-on décrites dans le texte? Telles seront donc nos questions avant de nous demander s'il y a adéquation de l'image de cette conception avec celle de l'individu du Moyen Age, adéquation que nous vérifierons grâce aux paramètres définis par M. Philippe Ariès.

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

A. LES MORTS HABITUELLES:

FAMILIALES ET FAMILIERES- LA MORT OMNIPRESENTE

a) De Mortuis: - Comment est évoqué la mort "normale" dans La Sagouine? Ou plutôt quelle définition nous est donnée de la "normalité" dans ce domaine? Ecoutons à nouveau la Sagouine nous parler de la mort des autres dans le monologue consacré à la mort:

> "... Ouais, douze enfants. Et j'en ai réchappé trois. Y en a neuf de morts dans les langes. Vous compornez, dans le temps que j'élevais, y avait même pas de terrasse aux maisons, et rien que du bois vert et des petites hâriottes pour chauffer. Et pour mal faire, les neuf ont venu au monde entre la Toussaint et la fonte des neiges. Les trois qui sont nés au temps des framboises ont réchappé. C'est votre mére, asseurment, qu'est venue délivrer. Une sainte femme,votre mére, une ben boune femme, ouais, et qu'est sûrement au paradis à l'heure qu'il est. A' fornissait toute, votre mére: les couches, les couvartes, l'emmaillotage et jusqu'à l'eau chaude. Une ben boune femme. Si y en avait eu plusse coume ça, j'arais peut-être ben pu sauver les neuf-z-autres. Ah! ben, coume je disais à Gapi, ceuses-là au moins, j'en suis point intchette: ils sont là toute ensemble, dans un patchet au cimetiére. Je suis point intchette. Ceuses-là, je sais qu'ils sont ben, ils ont toujou' ben pas eu le temps de faire le mal. Et moi j'ai eu le temps de toute les ondoyer."[15]

La première remarque qui s'impose à nous est que l'image la plus immédiatement présente à l'esprit de la Sagouine pour parler de la mort est une image non seulement familière parce que répititive, mais familiale. La mort n'est pas une entité abstraite qui n'arrive qu'aux autres, elle

lui ravit ses enfants au point que la Sagouine compte surtout les survivants ("et j'en ai réchappé trois") avant de compter (et conter!) les décédés. Cette attitude d'esprit, qui consiste à se tourner d'abord vers les épargnés insiste non seulement sur une mortalité infantile élevée que nous avons pu étudier ailleurs, mais aussi sur une vision de la mort a contrario de la mort moderne, d'une mort qui est assez bonne pour épargner quelques vivants plutôt que criminelle d'emporter un bien-aimé: cette mort-là est une mort habituelle, presque saisonnière.

La mort s'articule en effet sur le rythme de la vie humaine, alors proche du rythme des saisons. "Et pour mal faire, les neuf ont venu au monde entre la Toussaint et la fonte des neiges..."[16] Notons que l'expression "mal faire" n'est pas loin d'accuser les nouveaux-nés de leur droit honteux, choisissant de venir à la froide saison, à la saison morte, plutôt que de naître un peu plus tard, avec le réveil de la nature et de la vie: "Les trois qui sont nés au temps des framboises ont réchappé".[17] Familiale et trop familière hélas, saisonnière et comprise dans le cycle de la nature, la mort s'articule sur la naissance, mais sans s'opposer directement à elle. Notons qu'un même verbe lie les deux instants pour les petits décédés: "...les neuf ont venu au monde entre la Toussaint et la fonte des neiges..."[18]

Ces enfants sont venus au monde mais n'en sont pas

"sortis". Ils n'ont simplement pas "réchappé" à la mort comme ceux qui sont "nés". Il faut aussi remarquer que l'acte social de naissance, "l'ondoiement" ancestral, en articulant naissance et mort en un même acte religieux (puisqu'il visait à baptiser les nouveaux-nés dont on craignait la mort ou qui étaient morts-nés) signifie par ce seul terme à la fois la vie et la mort. Il signifie la vie parce que l'eau représente traditionnellement la vie. Il signifie la mort parce que "l'ondoiement", le passage dans l'onde, évoque étrangement le mode commun des décès de l'Acadie et de ses marins: la perte en mer ou la noyade.

Quant à la vision finale de ce passage, ce "de mortuis" assez bref, il est clair qu'il ne reflète pas l'effroi, mais plutôt la sérénité d'esprit une fois le "mal-heur" passé:

> "Ah ben, coume je disais à Gapi, ceuses-là au moins, j'en suis point intchette: ils sont là toute ensemble, dans un patchet au cimetiére. Je suis point intchette. Ceuses-là, je sais qu'ils sont ben; ils ont toujou' ben pas eu le temps de faire le mal. Et moi j'ai eu le temps de toute les endoyer."[19]

Une fois l'ondoiement fait, le sort de l'âme assuré, le "patchet au cimetiére" ne craint rien, même si ces corps morts, ensemble, ne sont déjà plus des corps. La sérénité de la mère évoque leur calme et un mot qui n'est pas prononcé comme il le sera plus tard parce qu'allant de soi: le sommeil.

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

b) De Morte: - Le monologue "La Mort" mêle en effet indistinctement tout ce qui constitue la conception de la mort, avec la mort des autres et le comportement vis-à-vis de ces morts, la mort de soi et la conception de "l'après-vie". Ce mélange est doué de signification propre: il illustre bien la totalité indissociable de ces éléments dans l'archétype de pensée du Moyen Age et que M. Ariès avait aussi étudié dans les relations réciproques si complexes mais si riches à la fois. Comment se présente la mort de soi dans le discours sur la mort tenu par la Sagouine?

Sa présentation débute avec une articulation sur la naissance: "Je reste en bas, mais c'est pas là que je suis née. Ben pus haut, avant la guerre. L'autre guerre, la premiére."[20] Après une brève digression sur la guerre et la référence extralinguistique (le thé) libellant le discours comme une conversation (parce que la mort, précisément fait parler comme nous le verrons avec Lacan), nous revenons à ce rapprochement apparemment illogique avec la naissance:

> "Ils m'appelont la Sagouine, ouais. Et je pense, ma grand foi, que si ma défunte mére vivait, a'pourrait pus se souvenir de mon nom de baptême, yelle non plus. Pourtant j'en ai un. Ils m'avont portée sus les fonds, moi itou, coume je suis là. J'avais même porteuse, t'as qu'à ouère, une marraine pis un parrain. Toutes des genses de par chus nous. Même de la parenté, que mon pére contait. Ondoyée, baptisée, emmaillotée, j'ai passé par tout la sarémonie avant d'aouère les yeux rouverts,"[21]

Ce rapprochement s'opère aisément parce que dans ce monde et sa logique, la naissance, nous l'avons vu, s'accompagne plus souvent de mort que de vie. Ici aussi la naissance s'exprimera en termes de mort: le nom de baptême n'est pas prononcé, il est oublié et ce jusque dans la représentation mentale de ce passé. Or le nom désigne l'être humain, l'être vivant, même si l'imaginaire social s'efforce d'affirmer le contraire en persistant à désigner un corps mort par un nom.

L'enfant qui est évoqué, le "moi" de la Sagouine, vu et présenté comme un double qui lui serait étranger, est "aveugle". Or la vision caractérise aussi le vivant. "Avant d'aouère les yeux rouverts", c'est avoir les yeux fermés, comme ceux d'un mort. Que signifie encore cette articulation de la mort sur la naissance? Elle exprime l'assimilation par analogie et par la contamination due à ce jeu d'images, de la mort à une seconde naissance. Cette dénégation imaginaire qui passe par la vision moyenâgeuse traditionnelle du sommeil est la structuration de la mort par l'imaginaire social: il va être possible d'en parler.

Après l'image de la naissance, un autre phénomène important a lieu dans le texte lors de l'établissement d'une dichotomie entre la mort-passage et la mort-état:

> "Quand on est mort, c'est pour une boune escousse. Y en a qui avont peur de la mort. Moi point. Un petit brin de douleur, que je me figure, pis c'est fini.

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

> J'ai assez souffri dans ma vie pour endurer encore. C'est point la mort qui m'intchette, c'est ce qui vient après... C'est-i' ben vrai tout ce qu'ils racontont dans le gros catéchîme en image? Le pigatoire, les limbes, l'enfer,... Gapi, lui, il a pour son dire que si le Bon Djeu est bon ... Mais je le fais taire, Gapi... Il dit qu'il peut pas y aouère d'enfer pour le pauvre monde, parce qu'il l'avont eu sus la terre, leur enfer."[22]

Il y a dissociation entre "deux morts" et l'énonciation d'une attente: "C'est point la mort qui m'intchette, c'est ce qui vient après..." Après trois points d'hésitation comme de suspension apparaît la première remise en question du schéma mental traditionnel, contradictoire cependant avec le chapitre sur la résurrection. Cette remise en question - cette hésitation entre deux schémas mentaux devrait-on plutôt dire - s'opère de deux façons. Tout d'abord par la prise de conscience d'un "enseignement sur la mort"("C'est-i' ben vrai tout ce qu'ils racontont dans le gros catéchîme en image"), qui en présentant ces dogmes comme des contes les dénonce comme croyances et par là-même fissure le texte par le doute. Ensuite par la présence dans le texte des trois royaumes de la vie éternelle ("Le pigatoire, les limbes, l'enfer..."), imagerie apparue au XVe et XVIe siècle, bien après l'image du jugement dernier comme drame eschatologique que supposent ces trois royaumes. Il y a apparemment coexistence ici dans le texte de deux époques de pensée. Remarquons cependant deux aspects de ce texte qui peuvent peut-être

résoudre cette contradiction. La dénégation de Gapi, même si elle est interrompue par la Sagouine, vise à détruire cette image et celle de l'Enfer surtout, pour revenir à l'image d'une résurrection bienheureuse, d'un "Avènement" tel que le concevait le Moyen Age. La Sagouine elle-même ne présente cette eschatologie que sous la forme d'un doute. Son rapport même partiel des paroles de Gapi, admet ici la dénégation de cette imagerie. Un autre passage du texte suggère aussi un même doute, la tentation de l'imagerie plus tardive de l'Eglise, mais qui est rejetée avec la même foi dans la bonté et bon sens du Très Haut. De plus il s'agit presque alors d'obéir à des "convenances" plutôt qu'à la crainte du jugement: on ne saurait l'attendre ailleurs qu'en terre bénite. Ludger à Nézime s'est suicidé de chagrin et le prêtre a refusé de l'enterrer:

> "Ben oui. Le prêtre a point voulu l'enterrer en terre sainte, par rapport qu'il savait nayé lui-même. Apparence que c'est défendu. Gapi, lui, il dit que défendu ou pas défendu... une fois qu'un houme est mort... Mais faut pas écouter Gapi. Quand c'est qu'un houme est mort, ça lui fait point de tort d'aller se faire bénir en avant de l'église entre les six chandelles, pis d'aouère son trou éternel dans la terre sainte coume tout le monde qui se respecte. ... S'il avait su qu'en plusse, ils le laisseront pas receouère sa part d'eau bénite et de terre sainte pour aller finir son éternité... peut-être ben qu'il arait essayé d'endurer encore un petit boute et finit par mourir de sa belle mort, sus son matelas. Peut-être ben qu'alors le Bon Djeu en arait eu pitché... peut-être ben ... une parsoune peut pas saouére..."[23]

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

On le voit, si Gapi reste la voix constante d'un certain athéisme, la Sagouine, elle, hésite tout à tour entre une conception ancienne de l'éternité et une conception plus tardive du jugement.

Il faut donc plutôt interpréter la présence de cette conception plus tardive au sein du texte comme l'opposition croissante - ou du moins le fossé de plus en plus béant entre la société acadienne conservatrice de ces modes de pensée, et la société extérieure qui a évolué, ici représentée par la science ecclésiastique mise au diapason épiscopal.

La représentation que tente de se faire la Sagouine d'une après-vie de son existence malheureuse,ne parvient qu'à une copie de la vie quotidienne, engendrant un effet comique, mais que nous analyserons encore une fois comme significative de l'alliance mentale profonde entre le monde des vivants et celui des morts:

> ... Si seulement je pouvions saouère. Saouère avant d'arriver de l'autre bôrd. Parce qu'une fois là, il sera trop tard. Ce que j'arons fait, je l'arons fait. Si y a rien de l'autre côté, je nous tracasserions pas pour un rien. Je pourrions vivre le temps qui nous est alloué. Ça serait pas encore un gros lotte, mais je le viverions sans que les boyaux nous le reprocheriont. Et si y a de quoi, quoi c'est que c'est à votre dire? Ça serait-i' Djeu possible que je devions encore coumencer à souffri' là? J'en avons-t-i' pas eu assez? Va-t-i' fallouère encore, durant toute l'étarnité que le Bon Djeu amène, geler les pieds du coumencement des Avants à la fin du Carême, manger des

> fayots réchauffés d'un dimanche à l'autre; vendre tes palourdes, tes coques pis tes mouques de cléon en cléon; porter les hardes de la femme du docteur qui te les doune par charité; pis enterrer tes enfants avant qu'ils ayont les yeux rouverts?... Ça serait-i' Djeu possible?[24]

Quand le doute gagne cette représentation, c'est la logique d'une certaine conception de la mort, d'un schéma mental précis, qui la rétablissent.

> "C'est sûr que le Bon Djeu est infinitivement bon et infinitivement aimable et que le péché y déplait... Et c'est sûr et sartain que je sons des pauvres pécheurs qu'ons un extrême regret de vous aouére offensé...
>
> Ben, je pouvons-t'i' avec ça mouri' en paix? C'est'i' assez ça pour assurer l'étarnelle étarnité d'un houme? Ils disont qu'avec ton escapulaire, ta médale et pis ton extrême onction, t'as pas à t'intcheter de rien et que tu l'aras, ta place en paradis. Ah! c'est pas garanti que tu seras assis sus les genoux à Saint-Joseph ou bien aux pieds de l'Enfant-Jésus-de-Prague. T'aras peut-être pas la premiére place, ben t'en aras une et c'est tout ce qui compte. Parce que, ouas-tu, si c'est vrai qu'une fois au ciel, t'as tout ce que tu peux voulouère, ben là premiére ou la derniére place... ça fait pus grand' diffarence, il me r'semble.
>
> C'est coume l'enfer. Si t'es pour y aller, ben je me figure qu'un petit brin plusse ou un petit brin moins de braise dans les ous... Si tu brûles: il me r'semble que tu peux pas brûler plusse. C'est pour ça qu'une fois que t'es parti pour y aller... ben je ouas pas que tu te retchendrais. Pis surtout que ça dure étarnellement. Ben une étarnité qui dure tout le temps, pis qu'arrête pas, ça peut pas durer plusse ou moins: ça dure. Ça fait que là itou, je ouas pas qu'il y ait grand'diffarence entre la premiére pis la derniére place. Brûler à grous feu ou ben à p'tit feu...

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

> ... Ah! je sais bien que le Bon Djeu est infinitivement bon et infinitivement aimable et qu'il est juste. Faut ben, il serait pas un Bon Djeu sans ça."[25]

L'ironie du passage naît du renversement de la propagande religieuse: loin de réunir ses ouailles dans un regain d'attention, la question du jugement les rend enclins à abandonner tout effort quand ils se sentent perdus. Mais simultanément se produit un échec de cette vision dramatique très évidemment ramenée à échelle humaine (niée dans ses effets). S'il n'y a pas de différence entre "brûler à grous feu" ou bien "à p'tit feu", entre mijoter dans un petit plat ou dans le fourneau infernal de Satan, alors même le jugement perd de l'importance.

Le doute et le bon sens libérateurs réussissent plus d'une fois à retourner la logique de cette conception tardive de l'Eglise, comme dans cet autre passage:

> La chouse que je comprends le moins, c'est que d'un côté le Bon Djeu a dit qu'il était malaisé pour un riche d'entrer au ciel; et de l'autre côté, il me r'semble à moi que c'est malaisé pour un riche de pas y aller. Un houme à l'aise peut respecter tous les coumandements de Djeu et de l'Eglise sans que ça y coutit ben gros de trouble: i' peut payer sa dîme, faire sogner son pére pis sa mére sus leux vieux jours, s'acheter du poisson frais tous les vendordis, se rendre à la messe du dimanche et aouère son banc pour s'assir dedans, pis faire sa vie dans l'honneur et le respect sans aouére besoin de voler ou de battre son ouasin pour attraper les deux bouttes... ... et asseyez de me faire comprendre coument c'est qu'i' fait, cet

houme-là, pour point aller au ciel en mourant..."[26]

C'est la conception moyenâgeuse qui prévaut donc dans tous les cas, sinon de façon explicite, du moins dans sa logique, et c'est la représentation anthropomorphique de l'après-vie qui connaît le plus d'expansion et de force dans le texte. C'est sur cette vision que se clôt d'ailleurs la pièce, avec un dernier grincement de la conception ecclésiastique tardive, avec un dernier doute et une dernière tentation du monde moderne avec sa science de la mort:

> "Ben sûr si y a de quoi de plusse, je ferons pas les difficiles. J'avons pas été accoutumés aux fantaisies. Je demandons pas des châteaux, ni des Californies, ni des fleurs en plastique. Mais si les anges pouviont nous sarvir du fricot au petit-noir et de la tarte au coconut faite au magasin, et si Djeu-le-Pére en parsoune pouvait s'en venir câler la danse le samedi souère, ça serait point de refus. Pour un paradis coume ça, je rechignerions pas devant la mort... j'arions pus peur... je crèverions contens, ma grand foi Djeu oui!...
>
> ... Dès demain, j'irai ouère le docteur."[27]

Aller voir le docteur c'est tenter de résoudre cette hésitation, de choisir entre un monde ou l'autre et tenter de se guérir d'un doute douloureux: la vision moderne du jugement dernier dramatique. Et pourtant, même cette décision est minée de l'intérieur par sa répétition, au sein du chapitre, et qui laisse entendre que souvent prise, elle n'a jamais été suivie. C'est

sous-entendre qu'on ne guérit pas de ce doute sinon par la croyance ou l'habitude, suggérée par la répétition de cette phrase.

Voyons à présent un autre mode d'expression de l'union de la vie et de la mort dans La Sagouine. Soit la perméabilité de ces deux mondes.

B. LES MORTS-VIVANTS

Les morts ne se laissent pas enterrer facilement dans La Sagouine. L'ensemble de ce chapitre "L'enterrement" va nous présenter et développer à loisir les difficultés rencontrées par tout le village pour enterrer un marin-pêcheur, Jos, qui s'est lui-même tué à la tâche pour avoir voulu un bel enterrement. "Je l'avons enterré,le pauvre Jos, enterré dans son pauvre trou. Ben tant qu'à ça, ça s'est pas fait tout seul. Ca point été si aisé que j'avions d'abôrd cru. Pas aisé pantoute."[28] Jos ou "comment s'en débarrasser", serait-on tenté de dire en parodiant Ionesco? La question n'est vraiment pas là et il s'agit surtout de bien enterrer Jos pour qu'il ne revienne pas. Cette croyance avait déjà cours au Moyen Age, où il était primordial de procéder à de décentes cérémonies funèbres pour éviter le retour d'un mort. Ainsi le laps de temps entre la mort physique et la mort définitive laissait une place aux fantômes:

> "Tant que cet intervalle a existé, le mort n'était pas complètement mort, le bilan de sa vie n'était pas clos, il se survivait à

> moitié dans son ombre. Mi-vivant, mi-mort, il avait toujours la ressource de "revenir" réclamer aux hommes de la terre l'assistance, les sacrifices ou les prières qui lui manquaient..."[29]

L'Acadie que nous présente Antonine Maillet comporte souvent de ces âmes en peine et autres apparitions surnaturelles plus ou moins proches du diable.[30] Monde des revenants, cette Acadie est aussi le monde des morts-vivants. Et si la frontière entre la vie et la mort peut s'effondrer sans trop de résistance du côté des vivants, l'apparition du surnaturel n'est redouté que dans la mesure où il peut se rapprocher insensiblement du Malin... Les morts-vivants pourraient être peu à peu confondus avec des revenants, mais le risque serait de ne plus les différencier des âmes damnées! Or si Jos veut un bel enterrement, et on ne sait trop comment l'enterrer (en obéissant à ses dernières volontés), le texte attire notre attention sur le fait que cette difficulté trouve son origine dans le passé, et que le père de Jos n'avait pas voulu, lui non plus, se laisser enterrer:

> "C'est parce qu'il se souvenait de son défunt pére, Jos, pis de sa premiére mort. Ben oui, ils avont tout le temps dit, par icitte, que le pére à Jos, le défunt Antoine à Calixte, avait mouri deux fois. Coument mort qu'il était lors de sa premiére mort, ça... Pour le sûr qu'il en avait ben l'air, en tout cas. C'était au temps de la grippe espagnole et la fièvre avait pogné Antoine coume les autres. Et avant même qu'il s'aparcevit de rien, le v'là mort et paré pour le cimetchére."[31]

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

Mort dépouillé, comme Jos, et qui ne parvient pas à se faire enterrer "comme il faut", vivant que l'on croit mort comme son père, et qui ne compte pas se laisser enterrer si facilement, cette structure en miroir porte une première confusion entre les délimitations ordinairement claires du monde des vivants et du monde des morts. La répétition semble insister sur cette faille qui ne se referme pas et permet une libre communication. On peut aussi remarquer que faire la généalogie de cette brèche, remonter dans le passé en une quête des origines aboutit à mêler l'origine et la fin tout en prenant une signification historique intéressante. Ce geste confond origine et fin car le fait de parler des deux morts du père de Jos fait de ce dernier le fils d'un mort ou du moins d'un mort-vivant. Cette recherche prend un sens métalinguistique parce qu'on y entrevoit la quête de la source d'une croyance concernant la mort et la mise en valeur du rôle de la mémoire dans un peuple qui n'existe que grâce à elle, quête concernant directement notre étude.

Il est difficile d'enterrer Jos ou son père parce qu'on oublie peu la mort ou les morts (et nous comprenons à présent un besoin historique de ce mode de pensée), et qu'on ne cherche pas, qu'on n'a jamais vraiment cherché à les cacher. En considérant le discours lui-même, constatons tout d'abord l'effet de surprise première du lecteur, face à un chapitre entièrement consacré aux difficultés

macabres d'un enterrement. Ce chapitre, loin de dissimuler, montre, expose, décrit, l'indicible du monde moderne. Quant à ces morts eux-mêmes, que l'on tente toujours d'enterrer (dans la mesure très limitée ici où un enterrement peut donc signifier la dissimulation), ils ressurgissent pour se rappeler au monde et à la mémoire des vivants, comme le père de Jos bondissant hors de son cercueil:

> "... Hé ben, ils l'avont amené. en tout cas, et c'est pendant qu'ils lui chantiont son liberatché que la motché du corps lui a ressoudu de sa tombe et qu'il a huché: "Jésus-Christ! quoi c'est qui se passe icitte?" Sus le coup, tout le monde a cru que c'était le bedeau qui s'en venait barrer son église - par rapport qu'à cause de la maladie, ils les enterriont après le soleil couché - et toutes les têtes s'avont retornées raide en airiére. Et c'est là qu'ils avont aparçu le défunt Toine assis dans son coffre et qu'asseyait de se désentortiller les doigts de son chapelet."[32]

Le retour inopiné fera date dans la vie de cet homme comme dans celle de son fils. Il y aura ainsi "l'avant la première mort du père de Jos", et "l'après la première mort du père de Jos". Cette datation - nous le verrons - n'est pas sans évoquer une nouvelle ressemblance entre le père de Jos et le Christ, entre le monde naturel et le surnaturel. Sémiologiquement, elle paraît presque plus importante (au moins pour la place qui lui est accordée dans le texte) que la seconde mort, bien réelle, du père de Jos. Or elle a fait de lui un vivant-mort,

puisqu'elle définit cet homme par une mort à venir mais aussi par une mort advenue, après l'avoir présenté comme un mort-vivant. Indescriptible en termes seulement humains, cette situation explique peut-être l'utilisation de la métaphore du Christ, qui ne simplifie pas vraiment la représentation puisqu'elle mêle le merveilleux au monde réel, mais qui a le mérite d'exprimer cette naïveté surprise caractérisant cette attitude d'esprit face à l'incompréhensible: le père de Jos ressurgit de sa tombe et le Christ "ressurgit" (ou fait "ressurgir" les bienheureux) du royaume des morts.

C. VIE ETERNELLE ET RESURRECTION

Comme ce mort ressurgissant du royaume d'Adès, la "rusurrection" du Christ, en plus de poser un problème logique à Gapi("une parsoune qui est aussi assurée de son salut qu'il pouvit l'être, le Bon Djeu, je peux pas ouère quoi que c'est au juste qui le gardait par icitte");[33] contribue à effacer un peu plus les séparations nettes entre vivants et morts, entre homme et divinité:

> "Gapi, il veut pas crouère ça, lui, que le Bon Djeu a russuscité au matin de Pâques. Il dit que ça peut pas se faire. Quand c'est qu'un houme est mort, qu'i' dit, il est mort. Un houme, peut-être ben, que j'y dis; ben le Bon Djeu, c'est point un houme. C'est point un houme? qu'il dit; ben si c'est point un houme, pourquoi c'est faire qu'il est mort? Ca fait que là, j'y dis d'arrêter de blasphêmer." [34]

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

On remarquera que l'hésitation entre deux conceptions religieuses, comme ailleurs entre deux modes de pensée, s'exprime toujours par l'intervention inopinée et au discours semi-indirect de Gapi, aussitôt contredit. Mais s'agit-il du colmatage hâtif d'une brèche - comme semblerait l'indiquer aussi cette absence mitigée de Gapi de l'avant-scène du discours - ou de la réaffirmation d'autant plus forte des croyances traditionnelles pour laquelle oeuvre la conclusion du discours, toujours apportée par la Sagouine. Nous reconsidérerons cette question de façon plus approfondie au cours de notre étude des mots et du discours de la mort. Retenons pour l'instant que l'objection de la Sagouine ici résiste peu à l'intervention de Gapi, mais encore moins à la mise en brèche de ces croyances par la rupture des limites imaginaires des mondes des vivants et des morts. Contribuant encore à ce flou des limites, important dans le cadre de l'étude de la représentation de l'après-vie, la "Russurection" apparaît comme un "no man's land" où la vie est indissociable de la mort. Le premier aspect de ce mélange se traduit en effet par une représentation anthropomorphique et surtout cosmomorphique du jugement. Fidèle en cela à la conception moyenâgeuse représentant les morts semblables aux vivants (habillés, debouts), mêlés aux vivants dans les danses macabres, s'opère ici une identification entre la vie éternelle et la vie... devenue

éternelle; alors qu'il serait possible de concevoir sinon d'imaginer une vie nouvelle, sans lien aucun avec la vie passée du monde humain, éventuellement opposée à ce siècle souillé. On aboutit ainsi à une représentation de la mort identique à la peinture sociale de la vie de tout le reste du livre:

> "... Les pauvres, y ara pas grand doumage: ils pourront pas être pire après qu'avant; ils pourront point les russusciter pus pauvres qu'ils étiont. Ben les riches... pour ceuses-là, c'est moins garanti que la rusurrection sera une boune affaire. D'un coup que Dominique à Pierre sort de sa tombe tout nu avec pus même de poche de fesse où c'est mettre son portefeuille? Quoi c'est qu'i' resterait, au Dominique, sans son portefeuille? Et si y a pus de jugements, après le Jugement Darnier, quoi c'est qu'ils feront avec tous les juges et les avocats? Et quoi c'est qu'i' feront des docteurs, si y a pus de malades? Tant qu'à ça, je sais pas quoi c'est qu'i' feront de moi, non plus, parce que jamais je croirai qu'ils aront encore besoin de faire forbir leux places en haut-là!... Hé ben, je reposerai mes vieux ous."[35]

Il ne s'agit pas ici d'un "manque d'imagination", ni d'une obéissance aveugle aux dogmes de l'Eglise qui, nous l'avons vu, appartiennent à un autre mode de pensée, et comme à une autre époque. Une interprétation du texte de la Sagouine comme celle qui suit montre le contresens que peut entraîner l'appréciation d'une vision moderne à une conception ancienne dissociée de son contexte:

> "... Quant à son avenir, il est dominé tout entier par la perspective d'une mort probablement plus très éloignée et par des spéculations métaphysiques simplistes - mais non dépourvues de toute poésie - sur

la vie de l'au-delà: "Le bon Djeu est bon" (p. 64-60), "La rusurrection" (p. 80-86), "La mort" (p. 92-97).

> "'J'avons pas été accoutumée aux fantaisies. Je demandons pas des châteaux, ni des Californies, ni des fleurs en plastique. Mais si les anges pouvions nous sarvir du fricot au petit-noir et de la tarte au coconut faite au magasin, et si Djeu-le-Père en parsoune pouvait s'en venir câler la danse le samedi souère, ça serait point de refus. Pour un paradis coume ça, je rechignerions pas devant la mort... j'arions pus peur... (p. 97).'

Cette anticipation de l'avenir nous renseigne en fait sur les plaisirs passés et présents de la Sagouine, ordonnés selon un rite de type hebdomadaire. La structuration même de son imaginaire, qui procède à des mélanges d'humbles joies réellement connues et de festivités mythiques difficiles à se représenter, dénote l'emprise indiscutée de l'Eglise catholique sur une communauté crédule. Le caractère rigoureusement cyclique et dépourvu de variations des félicités escomptées en bannit la possibilité de points de repère autres que périodiques ("le samedi souère"). Cela projette comme il se doit le Paradis hors du temps, mais correspond du même coup à un troncage brutal par la récitante de toute l'architecture temporelle de son univers à sa mort entrevue. L'absence de toute préoccupation relative à ce qui arrivera sur la terre après sa mort, au sort de ses trois enfants survivants par exemple, font d'elle quelque chose de plus que la simple détentrice de la fonction habituellement dévolue aux personnes âgées: être les témoins d'un mode de vie en voie de disparition. Par le silence absolu qu'elle garde sur l'avenir de la communauté, la Sagouine suggère que cet avenir n'existe pas. Cela l'érige plus ou moins, à tort ou à raison, en symbole de fin de race, en dernier jalon marquant la limite d'une sorte de ghetto temporel au-delà duquel la durée s'arrête."[36]

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

Cette représentation de la Sagouine reprend surtout le modèle ancien de la mort apprivoisée et ne "projette (pas) le Paradis hors du temps", du possible, non plus "qu'elle dénote(rait) l'emprise indiscutée de l'Eglise catholique sur la communauté crédule". Bien au contraire c'est là la réaffirmation de pensées que celle-ci considérerait comme proches du paganisme, issues des premiers temps de la chrétienté et établissant une continuité imaginaire entre les deux mondes, pour parvenir à l'image moyenâgeuse du jugement comme Avènement, réveil des morts sommeillant dans les cimetières. Ce jugement n'a de jugement que le nom, même si l'image hésite un instant avec le dogme épiscopal, car tous seront présents, et bientôt tous seront au paradis, i. e. en gloire. La résurrection ne se limite pas à un seul individu, le Christ en majesté, mais atteint toute la société, réveillée de son sommeil léthal qui, comme au Moyen Age, garde une durée indéterminée parce qu'indéterminable mais non moins réelle:

> "Ah! ben, ils allont pourtant le russusciter coume les autres, ils pouvont point laisser Gapi tout seul dans les cimetchéres après le Jugement Darnier. C'te jour-là, faudra que tout le monde y passe: par le Jugement pis par la rusurrection. Les petits coume les grands, les riches coume les pauvres."[37]

Un certain comique naît même un instant de l'impossibilité de "trier" cette représentation. En effet soit on admet que tout le monde ressuscite, y compris les

importuns, soit on admet un jugement sélectif et avec lui l'angoisse eschatologique. La générosité apparente de la Sagouine vis-à-vis des futurs réssuscités dont elle semble elle-même faire le tri est comique, parce qu'elle signifie avant tout sa propre incertitude du paradis. En optant pour un paradis reconstitutif, bon gré mal gré, de la société humaine, elle fait le choix du bon sens, ce choix qui selon M. Ariès, nous défend contre l'agression de la nature et nous permet d'admettre la mort au lieu de la transformer en objet d'horreur.

> ... Avec Joséphine, pis Séraphine, pis Pierre à Tom, pis Elie; pis Maxime avec son vialon; pis Pierre Fou, c'est aussi ben. Je crois ben que Laurette à Johnny y sera, et le défunt Johnny lui-même, tant qu'à ça. Ah! ben avec Laurette j'ai eu tout le temps parvenu à aouère mon mot. Ben pas la Sainte! Avec yelle, ça voudra dire une étarnité de vêpres, pis de suppliques, pis de bénédiction du Saint-Sacrement. Si a' se fourre pas dans la tête de coumencer ses neuvaines de chemins de croix de l'autre bôrd. Si elle a liché le Bon Djeu toute sa vie, elle a pas fini de l'autre côté. Non, pas la Sainte. J'ai encore sus le coeur tout le chaudron de fricot qua' m'a volé, sus mon propre devant de porte. C'tit-là, elle l'emportera point en paradis. Si elle y tient, faudra qu'elle l'emporte... Oh!... je crois ben que c'est point chanceux de souhaiter à son prochain d'aller sus le djable pour une potte de fricot."[38]

La vie éternelle devient donc une vie semblable à celle-ci, mais éternellement semblable. Les morts endormis ne sont donc que des vivants potentiels, comme les vivants des morts potentiels. Si la résurrection

représente le but de la mort, et se trouve représentée à l'image de la vie, en miroir parfait de celle-ci, la mort elle-même reste ambiguë, floue parce qu'indissociable de tous les événements (au sens premier du terme entre autres) de la vie.

III - CONFRONTATION

A. LES PARAMETRES ET LE TEXTE

Nous allons à présent reprendre les paramètres énoncés par M. Ariès dans la conclusion de son livre, pour les confronter aux exemples vus dans La Sagouine.

a) paramètre 1:

> "Pas plus que la vie, la mort n'est un acte seulement individuel(...)(...) la conviction qu'une vie d'homme n'est pas une destinée individuelle, mais un chaînon du phylum fondamental et ininterrompu, continuité biologique d'une famille ou d'une lignée(..) Une première solidarité soumettait ainsi l'individu au passé et au futur de l'espèce."[39]

La première impression se dégageant de la lecture de La Sagouine paraît une opposition violente avec ce premier paramètre: n'est-ce pas en effet au destin d'un individu, d'une pauvre femme que s'intéressent l'auteur et sa plume? N'est-ce pas de sa vie et de sa mort (future) qu'il s'agit? Mais il convient de bien saisir le sens de ce premier paramètre de M. Ariès en rappelant son contexte: la "mort n'est (pas) un acte seulement individuel" et les cérémonies qui l'accompagnent, avec la

réunion traditionnelle dans la chambre du mourant, marquent la solidarité du groupe avec celui-ci.

Or en plus de l'articulation de la mort avec la naissance que nous avons remarquée, et qui peut aussi signifier une mise en abîme d'une mort individuelle avec son passé et son futur, par la suite mise en valeur d'une succession symbolique, on trouve dans La Sagouine l'expression d'une solidarité du groupe dans la mort comme autour du mort. Si l'on reprend dans cette optique le monologue de "L'Enterrement," on constate par exemple que le père de Jos n'est pas mort seul lors de sa première mort (il y a là une sorte de solidarité dans la mort):

> "C'était au temps de la grippe espagnole, et la fièvre avait pogné Antoine coume les autres. Et avant qu'il s'apercevit de rien, le v'là mort et paré pour le cimetchère..."[40]

Certes, la forme de la troisième personne de la dernière phrase, effaçant jusqu'au nom, insiste sur la méprise se saisissant de ce mort vivant, (la troisième personne selon Benvéniste est celle de la mort, de l'absence)[41] mais elle est aussi employée ici par opposition à la troisième personne du pluriel(car le père de Jos est encore acteur de ce drame et non pas totalement passif), et fait disparaître le groupe, la communauté entourant le défunt. L'anonymat qui le touche atteint alors cette assemblée. Ce phénomène est plus vigoureusement souligné lors de l'enterrement lui-même:

LA CONCEPTION D'UNE MORT OMNIPRESENTE

> "Hé ben, ils l'avont amené, en tout cas, et c'est pendant qu'ils lui chantiont son libératché que la moitié du corps lui a ressoudu de sa tombe... Sus le coups, tout le monde a cru... et toutes les têtes s'avont retornées en airière. Et c'est là qu'ils avont aparçu le défunt Toine..."[42]

Cette utilisation d'un "ils" indéfini, puisque les personnes qu'il remplace nous restent inconnues, alliée à la répétition de "tous", "toutes", contribue à donner une impression de nombre. Ce défunt est entouré par un groupe sinon complet ("tous", "toutes"), du moins important. On pourrait montrer de la même façon l'entrée en scène du groupe pour l'enterrement difficile de Jos. La solidarité des vivants et des morts est donc flagrante dans cette union stylistique qui les confond

b) paramètre 2:

> (La mort est) "une brèche dans le système de protection élevé contre la nature et sa sauvagerie(...)... la ritualisation de la mort est un cas particulier de la stratégie globale de l'homme contre la nature, faite d'interdits et de concessions(...) (la mort a été) emprisonnée dans des cérémonies, transformée en spectacle(..)"[43]

Sans aller jusqu'à parler de spectacle, on voit cependant l'importance des cérémonies dans La Sagouine par toutes les difficultés rencontrées par la communauté pour enterrer Jos dont il s'agit d'accomplir les dernières volontés. La cérémonie en tant qu'objet de ces dernières volontés acquiert une importance particulière. L'esquisse de l'enterrement du père de Jos, que nous donne l'auteur,

même s'il s'agit d'un enterrement précipité par l'épidémie, nous montre l'aspect cérémoniel de cette mort avec les chants, la procession, et le cercueil ouvert - détail important puisqu'il reproduit un aspect typique du Moyen Age avec l'exposition des corps. Le deuxième paramètre paraît donc bien être lui aussi respecté par cette représentation de la mort.

c) paramètre 3:

> "Le fait que la vie ait une fin n'est pas exclu mais celle-ci ne coïncide jamais avec la mort physique, et dépend des conditions mal connues de l'au-delà, de la densité de la survie, de la persistance des souvenirs, de l'usure des renommées, de l'intervention des êtres surnaturels(...) Les morts appartiennent au flux de la nature à la fois refoulé et canalisé: le christianisme latin du premier Moyen Age a affaibli le risque ancien de leur retour en les installant au milieu des vivants, au centre de la vie publique."[44]

Nous avons déjà constaté, dans l'étude de "La Rusurrection", la dichotomie établie dans le texte entre la mort physique et la mort réelle. Sans s'attarder donc trop longtemps sur ce paramètre, constatons à nouveau le flou temporel qui régnait dans ce chapitre quant à la durée de cette attente et qui laisse place, lui aussi, à un éventuel "retour" que les rites doivent empêcher:

> "...Ca va peut-être être long pour se reposer, une étarnité. Apparence qu'y a rien au monde d'assez long pour en approcher. A la Mission, y a un prêtre venu de loin qui nous contait que si un oiseau frôlait un rocher avec son aile une fois tous les cent ans, ben que par le temps que le rocher serait usé, l'étarnité vien-

> drait tout juste de coumencer... Mais ça pouvait pas être un oiseau de par icitte, parce que ceuses-lè que je counais seriont morts avant d'aouère usé le rocher..."[45]

Hormis "ces conditions mal connues de l'au-delà", la "densité de la survie" par la "persistance des souvenirs" est bien présente dans La Sagouine puisque ce texte repose sur la mémoire et que ces morts, comme la mort, sont donc par l'écriture même d'une mémoire orale, marqués par le souvenir. Ce rôle de la mémoire s'inscrit bien sûr dans toute une tradition acadienne d'Histoire et d'histoire mémorisée qui ont permis à l'individu de se situer par rapport à son passé et à sa culture. Faire la mémoire de la mort, c'est alors écrire cette mort au sein de cette culture comme écrire la culture en la fondant sur le passé et la mort. Les deux phénomènes se soutiennent l'un l'autre et s'inscrivent dans cette mentalité ancienne. Mais lequel est la cause et lequel conséquence? "... Pour moi, m'initier à l'écriture, c'est d'abord apprendre à déterrer mes racines.", nous dira Antonine Maillet. "Déterrer ses racines" c'est bien alors en ce sens faire oeuvre de mémoire, même si le travail du conteur n'est pas un travail de pure mémorisation. "Je m'insurge tout de suite contre la définition du conteur oral qui aurait pour seule fonction de répéter, transmettre fidèlement un récit reçu en droite ligne de l'homme de la caverne"[46]. Il n'en demeure pas moins vrai non plus

que La Sagouine est un texte racontant une mémoire (même s'il l'invente). "La Sagouine est la mémoire parlée d'une vieille "Acadjenne" née "quasiment les pieds dans l'eau", fille de pêcheur, fille à matelots, qui s'adresse à "son eau trouble", à son seau de crasseuse-décrasseuse."[47] Les deux phénomènes de mémoire et de mort, vis-à-vis de la culture, se soutiennent, mais qui saura dire quelle est la cause et quelle est la conséquence dans ce mécanisme? Il y a donc bien adéquation ici, (jusque dans la génération du texte) avec le paramètre historique de M. Ariès.

Enfin "les morts appartiennent au flux de la nature", comme nous le montrent les décès successifs des enfants de la Sagouine. Venir au temps du "bois vert et des petites hâriotes pour chauffer", venir en hiver, ce n'est pas naître, mais mourir. Naître, c'est naître "au temps des framboises" avec la renaissance générale du Reverdi de la nature que nous avons déjà évoquée.

d) Que la mort reste toujours un "mal-heur" comme le veut le quatrième paramètre, demande peu d'exemples, et le ton de la Sagouine parlant de ses neuf petits décédés "dans un patchet au cimetchère", ou du "pauvre Jos", même s'il évoque la résignation, reste le ton triste et fataliste des événements malheureux contre lesquels l'homme ne peut rien, sinon tenter de s'en consoler.

Les quatre paramètres du mode de pensée de la mort apprivoisée sont donc, à part quelques objections de Gapi,

respectés.

Qu'en est-il des images-clés de ce monde de la mort?

B. LES IMAGES ET LE TEXTE

"La mort commune, normale, ne prend pas en traître, même si elle est accidentelle, à la suite d'une blessure. Son caractère essentiel est qu'elle laisse le temps de l'avertissement."[48] Il est assez remarquable de constater que dans "L'Enterrement" Jos est averti à plusieurs reprises de sa mort. Mais comme il risque sa vie pour préparer sa mort - sa plus grande peur étant de ne pas avoir d'avertissement, comme la première mort qui avait saisi son père - le cercle vicieux s'enchaîne sur lui-même. Plus il sera averti, plus Jos négligera l'avertissement. Le premier avertissement est constitué par les récits "d'outre-tombe" que divulgue son père après sa première mort, et ce sont précisément ces récits qui vont causer le trouble, et la mort, de Jos:

> "... Le défunt Antoine à Calixte, c'était un houme qui parlait ben, et qui savait vous faire trembler de peur ou fendre la rate à force de rire. Ben Jos, il riait pas. La mort, ça lui dounait la chair de poule.
>
> Apparence qu'il arait coumencé ce temps-là à y jongler jour et nuit. Et plusse que ça allait, et plusse qu'il se dounait du trouble pour pas qu'a' s'en venit y timber dessus dans le dos, sans qu'il s'en apercevit"[48]

Le deuxième avertissement lui est donné par la photographie prise pour sa future tombe chez l'employé des Pompes

Funèbres. La technique photographique prise à la lettre donne une ironie grinçante à ce passage où Jos, que l'on sait déjà mort et enterré, commence à ressembler à un mort:

> "Par rapport que Jos il voulait pas que ça seye dit qu'il se ferait poser en overhall. Ca fait qu'il avait mis sa chemise blanche pis son capot noir pardessus ses caneçons et leur avait dit de pas poser pus bas. Ben c'était malaisé et apparence que chaque portrait montrait un petit boute de caneçons en bas du capot. Ben ils avont coupé le portrait juste icitte et le pauvre Jos ressemblait un vrai mort. Je crois ben, ils l'aviont coupé en deux.
> ... Ouais... un vrai mort. ..."[50]

Le troisième et le dernier avertissement lui vient des autres pêcheurs, mais le cercle vicieux s'est déjà mis en place, et Jos ne veut rien entendre, tant et si bien que ce dernier avertissement s'accompagne déjà de son arrêt de mort avec l'opposition des autres pêcheurs et l'isolement de Jos face au groupe:

> "... Il s'avait mis à faire double temps, le Jos. Il pêchait jour et nuit. Chacun y disait: "Jos, tu vas te bailler ta mort." Ben ça, putôt que de le slaquer, ça le fouettait. Plusse qu'il voyait sa mort approcher et plusse qu'il pêchait, le pauvre Jos. Les autres avont compris qu'à lui tout seul, il allait râcler toute la baie. Et ils s'avont mis après lui. Le pauvre Jos a été obligé de s'éloigner dans le fond de l'anse, pis en haut de la rivière."[51]

La phrase qui vient ensuite, annonçant sa mort, n'est donc plus une surprise: "Ben le pauvre Jos, ils l'avont trouvé la tête en bas de sa doré, un bon matin, les mains

entortillés sus son râteau."[52] Elle n'est que l'aboutissement logique de cette série d'avertissements qui font bien partie, jusque dans leur nombre (trois), du symbolique de cette représentation. La mort ne cesse d'avertir, elle n'est pas effrayante, mais simplement malheureuse, comme il est malheureux que l'homme ne suive pas ses conseils. "Ca va peut-être être long pour se reposer une étarnité..."[53] Cette phrase, que nous avons déjà citée, résume à elle seule l'absence de "métabole radicale" que notait Jankélévitch[54] dans la conception moyenâgeuse de la mort, tout en proposant à nouveau la métaphore du sommeil à la durée indéterminée, pour l'attente d'un Jugement-Résurrection universelle.

L'image de l'enfer, contraire à la mort apprivoisée, n'a donc pas beaucoup de prise dans un texte où la mort effraie peu mais endort ses victimes, dans une attente paisible à défaut d'être très occupé.

Nous sommes donc bien dans le domaine des images de "la mort apprivoisée", même si "le jardin fleuri" n'est pas évoqué ici, au pays de la mer, où les morts dorment, comme Jos, dans des cercueils faits de vieilles planches de bateau.

C. LES TRACES DE REALITE

Les traces de réalité seraient comme des liens attachant le texte à une Acadie réelle, identifiant l'imaginaire du texte, l'affirmant comme celui de l'Acadie au-

delà d'un individu unique, la Sagouine. Il s'agit cependant de l'Acadie d'une certaine époque, et il conviendrait de nuancer une peinture similaire pour l'Acadie d'aujourd'hui. Il n'y a pas,malheureusement, dans La Sagouine, de description à proprement parler de cette réalité des cimetières et des tombes. Seuls des détails esquissent pour nous quelques silhouettes. Dans "L'enterrement" c'est l'un d'entre eux qui nous permet de supposer que le cimetière est effectivement autour de l'église, et donc au sein de la ville et des vivants comme le concevait le Moyen Age. La procession a entonné le Libera, et le père de Jos se redresse en criant:

> ""Jésus-Christ! Quoi c'est qui se passe icitte?" Sus le coup tout le monde a cru que c'était le bedeau qui s'en venait barrer son église - par rapport qu'à cause de la maladie, ils les enterreront après le soleil couché - et toutes les têtes s'avont retornées raide en arrière..."[55]

Ce même passage semble nous indiquer que le corps était exposé, comme au Moyen Age où le défunt, d'abord sans cercueil, puis dans un cercueil ouvert, était "montré ".

La réalité matérielle des rites de la mort, telle qu'évoquée dans le texte n'est donc pas très abondante, mais ses éléments confirment celle de la "mort apprivoisée".

NOTES AU DEUXIEME CHAPITRE

[1]ARIES, p. 597

[2]Ibidem, p. 597-598

[3]Ibidem, p. 598

[4]Ibidem, p. 598-599

[5]Ibidem, p. 599

[6]Ibidem, p. 13

[7]Ibidem, p. 18

[8]Ibidem, p. 30

[9]Ibidem, p. 32

[10]Ibidem, p. 32

[11]Ibidem, p. 37

[12]Ibidem, p. 173. Au XIIe siècle, le Jugement dernier se confond peu à peu avec la mort. On lira à ce propos la description des messes rituelles lors de l'agonie destinée à sauver l'âme du mourant.

[13]ARIES, p. 36

[14]LACAN, p. 166-167

[15]MAILLET, La Sagouine, p. 94

[16]Ibidem, p. 94

[17]Ibidem, p. 94

[18]Ibidem, p. 94

[19]Ibidem, p. 94

[20]Ibidem, p. 92

[21]Ibidem, p. 92

[22]Ibidem, p. 93

[23]Ibidem, p. 31

[24]Ibidem. p. 96

[25]Ibidem, p. 64-65

[26]Ibidem, p. 66-67

[27]Ibidem, p. 97

[28]Ibidem, p. 58

[29]ARIES, p. 109-110

[30]MAILLET, ANTONINE, Par derrière chez mon père, Montréal, Editions Lemeac Inc., 4e trimestre, 1972, p. 77

[31]MAILLET, La Sagouine, p. 59

[32]Ibidem, p. 52

[33]Ibidem, p. 80

[34]Ibidem, p. 80

[35]Ibidem, "La Rusurrection", p. 83

[36]CHESNEAU, GERMAINE, "Les Modalités de socialisation du je de la récitante dans La Sagouine, d'Antonine Maillet, in Le Théâtre Canadien Français, Fidès, 1976. p. 702.

[37]MAILLET, La Sagouine, p. 83

[38]Ibidem, p. 85

[39]ARIES, p. 597

[40]MAILLET, La Sagouine, p. 59

[41]BENVENISTE, On se référera ici à l'étude de M. Benveniste sur les pronoms dans le chapitre "L'Homme dans la langue". p. 225-277
p. 255 M. Benveniste nous dit au sujet de la troisième personne: "La "troisième personne" représente en fait le membre non marqué de la corrélation de personne (...) Ainsi dans la classe formelle des pronoms, ceux dits de "troisième personne" sont entièrement différents de je et tu, par leur fonction et par leur nature (...) La troisième personne est bien une non-personne."
p. 265 "Il faut garder à l'esprit que la "3e personne" est la forme du paradigme verbal (ou pronominal) qui ne renvoit pas à une personne, parce qu'elle se réfère à un objet placé hors de l'allocution."

[42]MAILLET, La Sagouine, p. 59

[43]ARIES, p. 598

[44]Ibidem, p. 598

[45]MAILLET, La Sagouine, p. 83

[46]MAILLET, ANTONINE, "Expériences d'écriture, mon pays c'est un conte" in Etudes Françaises, 12, 1-2, p. 79-83

[47]MAILHOT, LAURENT, "Des Missionnaires aux sauvages ou du sacré au sacrant," in Etudes Françaises, 8-4, p. 423

[48]ARIES, p. 13

[49]MAILLET, La Sagouine, p. 60

[50]Ibidem, p. 61

[51]Ibidem, p. 61

[52]Ibidem, p. 62

[53]Ibidem, p. 83

[54]ARIES, p. 30. "Aussi bien la distance entre la mort et la vie n'était-elle pas sentie, selon le mot de Jankélévitch, comme une "métabole radicale"."

CHAPITRE III

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

Avec des conditions semblables à la démographie d'Ancien Régime, s'est conservé (ou recrée?) une image de la mort identique à la conception moyenâgeuse ou traditionnelle de la "mort apprivoisée". Si celle-ci permet à l'homme d'être, en lui laissant un vaste espace de liberté pour vivre, comment l'homme, l'être au monde est-il structuré par cette conception? La mort omniprésente n'envahit-elle pas la parole après avoir envahi la vie? Le discours peut-il contenir ce flux, ou se trouve-il sapé de l'intérieur par cette pulsion? En bref peut-on apprivoiser la mort dans le discours, ou la mort, qui fait parler, parle-t-elle dans un déchaînement qui ne laisse plus de place à l'écriture de la vie?

Pour comprendre la spécifité de la présence de la mort dans La Sagouine, nous allons nous pencher un instant sur le texte des études de Lacan. Si la conscience de la mort naît avec la conscience de soi, dans quelle mesure la mort structurée, apprivoisée du Moyen Age diffère-t-elle, dans son discours, de la mort moderne? C'est ainsi que le stade de miroir, modelant tout être humain, sera commun à toutes les conceptions de la mort, structurées ou non. Que la mort parle avec l'inconscient dans "les trous du discours" reste aussi vrai quelle que soit la conception adoptée. Mais cette part de parole refoulée et ressurgissante variera certainement avec la place de la mort dans le discours conscient, de l'acceptation: c'est le

discours imaginaire social qui modèlera des variations par ses codes de structuration de la mort et de la vie. La mentalité apportera son contrepoint dans la présentation de ces codes. Nous utiliserons dans cette partie les termes de "parole" et de "discours" au sens lacanien des termes et non selon l'emploi de M. Benvéniste. Leur sens seront définis au cours de l'étude.

I. - LACAN. LANGUE, DISCOURS ET MORT

A. LE STADE DU MIROIR

Le stade du miroir, que Lacan développa dans une publication puis dans une conférence[1], mais auquel il fit référence tout au cours de ses écrits, intéresse notre étude dans la mesure où avec la conscience de soi naît aussi la conscience de mort, cette mort qui fera parler l'individu, mais qui parlera aussi dans son discours et malgré lui. Le stade du miroir pose de plus l'instauration du symbolique et de l'imaginaire, structurations dont l'importance variera selon les tabous, les siècles et les individus et dont la croissance dans les cas de la mort apprivoisée retiendra bien sûr notre attention:

> "Le stade du miroir donne la règle de partage entre l'imaginaire et le symbolique à ce moment de capture par une inertie historique dont tout ce qui s'autorise d'être psychologie porte la charge, fût-ce par des voies à prétendre s'en dégager...
>
> Bien plutôt revenant sans cesse à rappeler dans la pratique un moment qui n'est pas d'histoire mais d'<u>insight</u> configurant, par quoi nous le désignons comme

stade, émergeât-il en une phase."[2]

Moment insaisissable, où l'étincelle de la conscience crée l'homme, le stade du miroir implique l'imagination en liant l'être au monde par l'image:

> "La fonction du stade du miroir s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de l'imago, qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité - ou, comme on dit, de l'Innenwelt à l'Umwelt." 3

Mais elle la suppose aussi dans la reconstitution de cette image avec les morceaux incomplets d'image accumulés par les perceptions que le corps a alors de lui-même.

> "Ce développement est vécu comme une dialectique temporelle qui décisivement projette en histoire la formation de l'individu: le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation - et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, - et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental. Ainsi la rupture du cercle de l'Innenwelt à l'Unwelt engendre-t-elle la quadrature inépuisable des récolements du moi."[4]

Cette imagination permet à l'homme de se concevoir par le biais d'une métaphore liant son être à une image, et de désirer grâce à une métonymie, liant son corps à l'image désirée de la mère, ou projetant ce désir pour la mère sur d'autres objets semblables de désir:

> "C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage,

> et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une métonymie. Car le symptôme est une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir est une métonymie, même si l'homme s'en gausse.
>
> Aussi bien pour que je vous invite à vous indigner qu'après tant de siècles d'hypocrisie religieuse et d'esbrouffe philosophique, rien n'ait été encore valablement articulé de ce qui lie la métaphore à la question de l'être et la métonymie à son manque, - faudrait-il que, de l'objet de cette indignation en tant que fauteur et que victime, quelque chose soit encore là pour y répondre: à savoir l'homme de l'humanisme et la créance, irrémédiablement protestée, qu'il a tirée sur ses intentions."[5]

Or la métonymie du désir s'instaure lors du stade du miroir avec la rupture de l'unité imaginaire avec la mère. Imaginaire parce que du domaine de l'image reflétée par le miroir, cette unité devient imaginaire dans la conscience, désir créateur de métonymie mais aussi de vie et de pensée.[5']

Aux trois termes du stade du miroir apparaît donc l'importance de l'imagination de l'homme, liant l'image à un corps, le corps à un nom, ainsi que l'individu à un autre individu, la mère. Mais avec ce lien s'énonce aussi l'inadéquation, le manque, et donc le désir de combler ce vide. Si l'imaginaire a permis la conscience de vie, le symbolique et la vision de ce corps "en morceaux" va permettre la conscience de mort:

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

> "C'est en effet par la béance qu'ouvre cette prématuration dans l'imaginaire et où foisonnent les effets du stade du miroir, que l'animal humain est capable de s'imaginer mortel, non qu'on puisse dire qu'il le pourrait sans sa symbiose avec le symbolique, mais plutôt que sans cette béance qui l'aliène à sa propre image, cette symbiose avec le symbolique n'aurait pu se produire, où il se constitue comme sujet à la mort." [6]

Schéma à trois termes ne pouvant résoudre son asymétrie, le stade du miroir instaure la parole, au sens saussurien du terme, (de prise de possession de la langue par un individu pour constituer un discours), expression de ce désir de "complétude". La parole exprimera donc par son acte l'imaginaire pour l'unité qui est au centre de son désir, mais aussi le symbolique de ce morcellement, dichotomie que le discours social tentera de résoudre. Mais c'est aussi dans les "trous du discours" que la parole au sens lacanien du terme (parole de l'inconscient) va exprimer - malgré l'individu - cette conscience de mort.

B. DISCOURS, PAROLE, ET MORT

Comment la mort fait-elle parler? Comment la mort parle-t-elle malgré l'être? Comment le discours social tente-t-il de parler d'elle? La mort fait parler comme tout refoulement dans un indicible tabou fait parler. La mort, dont le sujet a pris conscience lors du stade du miroir, se présente comme un obstacle à la stabilité et à la formation d'une image idéalisée, liant le nom et le corps lui-même au sein de la réflection du miroir. La

parole se fait expression de ce désir de plénitude mais par là-même trahit aussi un manque, une mortalité, une conscience de la fragilité de cette image idéale.

> "Et masquer le vif d'une fonction de manque avec la question de la place qu'elle peut prendre dans une chaîne causale. Or loin que nous songions à l'en éliminer, une telle fonction nous semble maintenant l'origine même de la noèse causaliste, et jusqu'à la confondre avec son passage au réel."[7]

Redondance de cet effet de parole, le discours conscient et social sur la mort se pose comme une tentative de structuration, de saisie de l'insaisissable, de l'indicible. Parole et discours sont alors deux niveaux de signification de cette mort - qui-fait - parler, deux voies (ou deux voix?!) que nous tentons de découvrir dans notre étude de La Sagouine. Nous avons jusqu'ici étudié ce texte selon le discours social structurant la conception de la mort ou selon le discours de la mort considéré sémiologiquement. Mais la mort parle, nous dit Lacan, malgré l'être, et c'est vers cet aspect que se tourne à présent notre étude sémiologique:

> "Sans doute avons-nous à tendre l'oreille au non-dit qui gîte dans les trous du discours, mais ceci n'est pas à entendre comme de coups qu'on frapperait derrière le mur."[8]

Ce qui caractérise cette énonciation reste précisément dépendance extrême de la première parole, d'une mort génératrice de parole, faisant parler: toutes les définitions de cette mort qui parle ne peuvent en effet l'envisager

que dans son inter-relation avec la parole:

> "Que l'inconscient du sujet soit le discours de l'autre, c'est ce qui apparaît plus clairement encore que partout dans les études que Freud a consacrées à ce qu'il appelle la télépathie, en tant qu'elle se manifeste dans le contexte d'une expérience analytique. Coïncidence des propos du sujet avec des faits dont il ne peut être informé, mais qui se meuvent toujours dans les liaisons d'une autre expérience où le psychanaliste est interlocuteur, - coïncidence aussi bien le plus souvent constituée par une convergence toute verbale, voire homonymique, ou qui, si elle inclut un acte, c'est d'un acting out d'un patient de l'analyste ou d'un enfant en analyse de l'analysé qu'il s'agit. Cas de résonance dans des réseaux communicants de discours, dont une étude exhaustive éclairerait les faits analogues que présente la vie courante." 9

Comment écouter cet indicible qui se dit lui-même? Précisément dans la parole en tant que trouvant son origine en lui, et dans le discours tentant de le dominer. L'échec de structuration, la butée de la parole sur cette autre parole sont autant d'ouvertures, de "points de capiton" dira Lacan, sur ce qui ne peut jamais être totalement connu:

> Aussi c'est dans la position d'un troisième terme que la découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple en ces termes:
> L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient." 10

Le texte et sa relation à la vie vont donc être le centre de notre recherche sémiologique. Le texte cherche-

t-il désespérément à dire la vie pour glisser dans la mort par un lapsus révélateur "trouant" le discours? Ou représente-t-il une tentative de dire la mort, en tant que parole dont la génèse serait cet indicible? Quelle structuration sémiologique le discours imaginaire social propose-t-il dans ce texte et cette structuration présente-t-elle des failles écrivant la mort incontrôlable? Telles sont les questions qui vont se poser à nous dans la deuxième et troisième partie de cette approche lacanienne de La Sagouine. Il nous reste à définir notre écoute du texte et l'attitude concrète sera son guide.

> "Ici tout est substance, tout est perle. L'esprit qui vit en exilé dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royauté cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Eros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, guidant de son service discret l'avidité du goujat, et soudain le bafouant d'une réplique illuminante en son non-sens: "Celui qui laisse ainsi s'échapper la vérité, commente Freud, est en réalité heureux de jeter le masque.""[11]

Laissons encore une fois Lacan répondre pour nous à ce problème de méthode, en l'écoutant nous définir les "indices" de ce dire dans la parole:

> "L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge: c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir:

> - dans les monuments: et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite;
> - dans les documents d'archives aussi: et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance;
> - dans l'évolution sémantique: et ceci répond au stock et aux acceptations du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère;
> - dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire;
> - dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessités par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens."[12]

Nous ne reviendrons pas ici sur la théorie linguistique de Lacan et sur sa révolution du signifiant et du signifié. Retenons simplement ce double objectif comme un double point de vue: saisir la parole comme le texte de la mort mais aussi garder notre attention alerte à tous ces signes, ces trouées de la mort destructurant la structure imaginaire sociale.

En quoi cette structuration imaginaire et symbolique est-elle un espace de vie et de liberté? C'est ce que nous allons tenter de montrer à présent.

C. LA STRUCTURATION IMAGINAIRE ET SYMBOLIQUE COMME ESPACE VITAL

C'est le désir, né du manque et de la conscience de mort lors du stade du miroir qui, en ne trouvant qu'une

satisfaction momentanée dans l'ordre de l'imaginaire, va permettre avec lui la création d'un espace vital (pour vivre, c'est-à-dire pour supporter l'idée de la mort).

> "Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire."[13]

L'ordre symbolique lui, est né avec la parole et avec la conscience du sujet et sa conscience de mort. Lui aussi propose un espace vital en proposant la vie de la conscience. Lui aussi, comme la parole, permet à l'homme d'exister:

> "Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer "par l'os et par la chair", qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne, - sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort."[14]

Le symbole est aussi créateur d'espace vital en permettant le "meurtre de la chose". Il rend possible cette acceptation de l'absence, de la disparition, comme nous le montrait Freud dans l'étude de l'enfant laissé par sa mère.[15] De plus, en perpetuant le désir, il perpétue cette impulsion vitale:

> "Que l'enfant s'adresse maintenant à

> un partenaire imaginaire ou réel, il le verra obéir également à la négativité de son discours, et son appel ayant pour effet de le faire se dérober, il cherchera dans une intimation bannissante la provocation du retour qui le ramène à son désir.
>
> Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.
>
> Le premier symbole où nous reconnaissions l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.
>
> Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende cette vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisque aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part en effet ces mutations hypothétiques du phylum que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, - rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du cheval, rien sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort..."[16]

Les symboles qui créent un espace pour vivre, sont donc aussi à l'origine de la vie parce que l'homme est cet animal doué de raison. Sans ce symbole, sans imaginaire, l'homme entre dans cette nuit de la conscience qui le fait apparaître comme un mort-vivant, comme un être sans reflet dans le monde parce qu'incapable de refléter le monde, soit cet indissociable de vie et de mort qu'il lui faut accepter pour vivre et exister:

> "A la rencontre du corps et de l'esprit, l'âme apparaît ce qu'elle est pour la tradition, c'est-à-dire comme la limite de la

monade.

> Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien." [17]

(C'est à ce niveau que la mort apprivoisée, devra, si elle est apprivoisée jusque dans cette intimité de la pensée, aider à cette acceptation).

En définitive et pour imager notre discours, on pourrait rapprocher ce problème de celui de la cure du malade dont parle Lacan:

> "Le sujet d'autre part entre dans le jeu en tant que mort, mais c'est comme vivant qu'il va le jouer, c'est dans sa vie qu'il lui faut prendre la couleur qu'il y annonce à l'occasion. Il le fera en se servant d'un set de figures imaginaires, sélectionnées parmi les formes innombrables des relations animiques, et dont le choix comporte un certain arbitraire, puisque pour recouvrir homologiquement le ternaire symbolique, il doit être numériquement réduit." [18]

L'imaginaire et le symbolique, s'ils ne sont pas à prendre pour le Réel comme un nouveau mythe de la Caverne qui nous garderait de nous identifier trop à des reflets impalpables, sont cependant bien nécéssaires à la vie et à la vie de la conscience, l'existence. La structuration symbolique de la représentation de la mort et la représentation imaginaire de celle-ci dans La Sagouine font donc partie de ce processus vital. Même si le texte nous apparaît centré sur la mort, abordant parfois la vie, cette entreprise de la parole vise avant tout la conservation

du vivant. Nous touchons là, avec l'aspect linguistique de cette écriture au travail de structuration de cette mort apprivoisée chez l'auteur lui-même: écrire sur la mort devient une entreprise tournée vers les forces vitales de l'équilibre du monde.

Lacan, analysant le phénomène de remémoration comme entreprise du vivant,nous dévoile enfin le texte-mémoire de La Sagouine comme étant bien celui de la vie de la conscience reflétant le monde avec sa mort comme avec sa vie, pour continuer d'exister:

> "C'est à savoir que la mémoration dont il s'agit dans l'inconscient- freudien s'entend - n'est pas du registre qu'on suppose à la mémoire, en tant qu'elle serait la propriété du vivant.
>
> Pour mettre au point ce que comporte cette référence négative, nous disons que ce qui est imaginé pour rendre compte de cet effet de la matière vivante, n'est pas rendu pour nous plus recevable par la résignation qu'il suggère.
>
> Alors qu'il saute aux yeux qu'à se passer de cet assujettissement, nous pouvons, dans les chaînes ordonnées d'un langage formel, trouver toute l'apparence d'une mémoration: très spécialement de celle qu'exige la découverte de Freud.
>
> Nous irons donc jusqu'à dire que s'il y a quelque part preuve à faire, c'est de ce qu'il ne suffit pas de cet ordre constituant du symbolique pour y faire face à tout."[19]

A présent, laissons notre étude se tourner à nouveau vers La Sagouine selon une interprétation sémiologique lacanienne pour tenter de cerner la présence de la mort dans le texte, dans son discours et dans sa parole. Peut-on parler de la mort, c'est-à-dire faire entrer cet

indicible, "ce qui n'a de nom dans aucune langue", dans des mots, dans une structure? Peut-on éviter d'en parler, et la Parole de l'Inconscient n'est-elle pas toujours présente? Quelle conception retrouve-t-on en définitive après ces multiples points de vue? S'agit-il toujours d'une mort apprivoisée, intégrée au discours et dont la Parole elle-même peut évoluer librement? S'agit-il au contraire d'une mort qui s'insère mal dans les cadres culturels qu'elle fait éclater? Il nous faudra voir aussi dans cette étude les oppositions établies entre les divers "forces" sociales d'opposition et de changement, et comment leur propre vision de la vie et de la mort sont présentées dans le texte comme un contrepoint en faire-valoir du monde mental de la Sagouine.

II. - L'INVASION DU TEXTE PAR LA MORT OU LA DERIVE DU TEXTE HORS DE LA MORT?

Deux oppositions sont en effet possibles: le texte peut tenter "d'évacuer" la mort en la cantonnant dans certaines parties bien délimitées d'où il n'est pas question qu'elle s'échappe. Les trouées de ce sujet dans le reste de l'oeuvre représentent alors une forme de lapsus, qui, généralisé, présente un envahissement d'un texte sur la vie par son opposé, la mort. Mais est-ce bien d'un texte sur la vie/versus/mort qu'il s'agit La mémoire-texte que représente La Sagouine, n'implique-t-elle pas le passé, et avec lui... la mort, le passage du temps?

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

A. UN TEXTE DE MEMOIRE

a) Le texte-mémoire: - La Sagouine se propose, de l'aveu même de l'auteur, de recréer pour un instant à nos yeux et nos oreilles un personnage qui a vécu, et qui est bien réel.

> "C'est une histoire vraie que je vous raconte. L'histoire de la Sagouine, femme de la mer, qui est née avec le siècle, quasiment les pieds dans l'eau...
> Je vous la livre, comme elle est, sans retouches à ses rides, ses gerçures, ou sa langue...
> Elle a soixante-douze ans. Elle fourbit. Elle est seule. Elle n'a pour tout décor que son seau, son balai et ses torchons. Son public est en face d'elle, autour d'elle, mais surtout, à ses pieds, dans son seau. C'est à son eau trouble qu'elle parle. Et c'est de là que je l'ai entendue."[20]

Le texte prend donc la fonction de mémoire écrite puisqu'il cherche à conserver par l'écrit l'énoncé d'un vivant, c'est-à-dire sa parole passagère et fuyante. Le texte conserve (ou veut conserver) du temps. C'est ainsi que l'on peut interpréter la présence simultanée du présent-sorte de présent éternisé de la locutrice, - du passé simple - temps utilisé par cette locutrice pour narrer un passé selon la tradition des conteurs, de l'imparfait - se référant à un passé duratif de cette locutrice, - et du passé simple- mêlant héros et locutrice en un passé du langage commun. De mémoire retranscrite, puisqu'il s'agit de discours que l'on veut pris sur le vif, on voit bien comment le texte devient mémoire lui-

même en fixant la locutrice en même temps que son discours par un même temps de ce discours.

> "J'ai peut-être ben la face nouére pis la peau craquée, ben j'ai les mains blanches, Monsieur! J'ai les mains blanches parce que j'ai eu les mains dans l'eau toute ma vie. J'ai passé ma vie à forbir..."[21]

Dans ces premières lignes du texte le glissement naturel s'opère entre le présent et le passé composé. L'utilisation du présent analogique pour démontrer l'éternité d'une certaine situation a aussi pour effet de ramener le conte au présent de la locutrice en la confondant un peu plus avec ses personnages: "Les riches, ils avont leu trouble dans le coeur et dans la caboche." [22] Et de fait, le conteur devient l'objet de son propre conte, de sa mémoire: "Ca finit que tu l'apportes, ta moppe pis ton siau, parce que tu finis dans la place de la stâtion." [23] Or le texte devenu mémoire se confond aussi avec la mémoire devenue texte, avec cette oralité du discours, le conte, que retranscrit un livre, et qui cherche à figer une mémoire, celle de toute une époque.

b) La mémoire texte: - Que raconte la Sagouine? Ses souvenirs. Que signifient avant tout les souvenirs? Le passé.

L'une des premières phrases du texte, "J'ai passé ma vie à forbir...", insiste sur cet écoulement du temps puisque voilà une vie passée, presque finie, qui va être un instant évoquée. S'il s'agit de narrer une vie, l'idée

de la mort qui se rapproche reste donc elle aussi présente. Mais simultanément la narration de cette vie est liée de façon intrinsèque à la mort des autres. Raconter c'est affirmer sa survivance dans ce monde où la vie est si brève; mais affirmer sa survivance c'est en même temps montrer le siècle comme celui de la vita brevis.

Parler de la bonne année par exemple, dans cette logique, revient à parler de l'absence de malheurs:

> "... Une ben boune ânnée. Point de roulis de neige, point de morts subites, point d'esclopés, point de poumons-au-vif, point d'eau dans la cave...rien qu'un petit brin ... queques pieds..d'abôrd moi,ça me bodrait pas, j'ai pas de cave..."[24]

L'expression même d'un mal bénin se fait a contrario, avec la mort en contrepoint. En parlant des poux et des enfants riches la Sagouine nous dira: "Ils devont croire que ça peut vous dévorer un houme en vie"[25]

c) Mémoire de vie ou mémoire de mort?: - La notion même d'événement (evenire) insiste sur ce qui crée une rupture dans le phylum continu de tous les jours, l'événement est bien ce qui crée un vide dans ce qui apparaissait auparavant comme un plein, un tout organisé pour reprendre une vision lacanienne. Or ce qui va frapper la mémoire du conteur - c'est-à-dire, ce qui va demeurer au niveau de sa conscience - ne peut qu'être du domaine de l'événement. Le reste, comme pure répétition du connu, ne présente pas d'intérêt (ou n'est pas présenté comme tel). C'est bien la mort qui fait parler et dont il

faut parler.

B. INVASION DU TEXTE PAR LA MORT

Et de fait, le texte semble bientôt envahi par l'événement, par la mort, pour ne faire que quelques variations momentanées autour de la mort sur ce qui ne la concerne pas immédiatement - la vie signifiant quand même le vieillissement.

L'étude qui va suivre est basée sur les multiples significations du mot. "Le mot est noeud de signification". Il peut ainsi évoquer la mort par référence ordinaire et consciente à tout ce qui lui est directement ou indirectement lié, comme les maladies, les fièvres, le vieillissement. Il peut, par un vocabulaire de la destruction, voire de la voration, utiliser la mort comme image. Mais un mot peut aussi renvoyer le reflet de la mort par des images plus indirectes. Il s'inscrit alors dans un discours social imaginaire et symbolique qui cherche à structurer et ainsi à contrôler la mort. Cette structuration prend la forme d'un codage de la mort (dans les cimetières, dans les cérémonies qui la concernent).[26] Mais ce codage de la mort envahit peu à peu les attitudes de la vie pour leur conférer une signification.

Ainsi, par ce codage, la mort endort les décédés et les transforme en "gisants" dans des "cimetières". Désormais le vivant sera debout, en marche. Ce même discours social qui ne supporte pas le regard vide des

cadavres, leur ferme les yeux pour les endormir un peu plus dans son imaginaire. Dès lors le vivant sera celui qui voit, et l'aveuglement se rapprochera de la mort. Le silence du sommeil imaginaire des morts s'opposera à la parole du vivant, même si cette parole passe son temps à tenter d'obturer toute intrusion de la mort. Le cadavre est un corps qui perd son unité, sa totalité, pour devenir l'image d'une déliquescence incontrôlée, d'un éclatement rappelant douloureusement celui du stade du miroir au niveau de la conscience. Le vivant devient alors un individu distinct du monde,"fermé" parce qu'il ne se "répand" pas dans le monde et qui s'affirme protégé de l'agression du réel. Après la putréfaction du corps la dessiccation impose l'image des cendres comme dernière évocation du cadavre. Le vivant sera propre, chaîr et non pas cendre, humide et non pas sec.

Ce même discours social enfin a créé sa palette: le noir sied au deuil; et le blanc vient le mettre en valeur. Les assistants d'un enterrement porteront ces couleurs. Articuler ainsi le noir sur le blanc tente de poser artificiellement une dichotomie assurante entre la mort (liée au noir selon les codes de notre civilisation occidentale) et le blanc, par opposition évoquant la vie. C'est essayer de poser une barrière entre les vivants et les morts pour s'affirmer comme vivants que la mort ne peut pas toucher. Or l'homme porte sa mort en lui et apprivoiser la mort revient à l'admettre. Nous avons jusque là

parlé du discours social imaginaire habituel - et actuel - pour mettre à jour quelques-uns de ses codes. Quelle sera l'expression de la mort apprivoisée selon ce discours imaginaire? Une telle rupture entre le monde des vivants et des morts s'estompe, et les vivants apprivoisant la mort se trouvent peu à peu dépeints par des images de vie et de mort. C'est ainsi que l'on peut comprendre le discours de la Sagouine mêlant indistinctement le blanc et le noir en parlant des vivants, ou décrivant imaginairement ses enfants comme sourds, aveugles, ou muets.

Considérons le seul premier chapitre, important parce qu'il donne le ton du roman qui le suit, mais dont le sujet, a priori,("la Sagouine"), est général, et aussi centré sur la vie (de la locutrice) que sur des contes macabres. Ce chapitre a une longueur de quatre pages. Si l'on fait un tableau des références à la mort en comptant les références ordinaires et conscientes, les références prenant pour image la mort, et la mort imagée,[27] on obtient le tableau suivant reflétant cette invasion du texte par la mort:

Références ordinaires et conscientes	La mort-image	La mort en images
(12) Eh! ben, les fièvres, c'est coume toutes les maladies: y en a jamais pour tout le monde et c'est tout le temps les mêmes que ça pogne.	(12)/poux Ils devont croire que ça peut vous dévorer un houme en vie.	(11) J'ai peut-être la face nouére pis la peau craquée, ben j'ai les mains blanches, Monsieur! J'ai les mains blanches parce que j'ai eu les mains dans l'eau toute ma vie.
(14) Y en a qu'avont		

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

Références ordinaires et conscientes	La mort-image	La mort en images
des maladies, de ce monde-là, même ceuse-là qu'avont la peau ben blanche et ben cirée.		J'ai passé ma vie à forbir. Je suis pas moins guénillouse pour ça... j'ai forbi sus les autres. Je pouvons ben passer pour crasseuse: je passons notre vie à décrasser les autres. (structuration par noir et blanc).
(14) Je sais ben qui faisont des oparations asteur où c'est qui ouayont toute. Le ventre rouvert, le coeur rouvert, la caboche rouvarte...		(12) Ils voulont pas s'assire à côté de nos enfants et les envoyant derrière la classe d'où c'est qui ouayont et compornont rien. (perte de l'ouïe et de la vue du vivant).
		(12)... C'est point aisé non plus d'apprendre à parler en grandeur et à se comporter coume du monde parmi le monde quand c'est que t'as pas le droit de leur adresser la parole sans passer pour un effaré... A'se pincera le nez coume si ton salut sentait point à bon. (perte de la parole du vivant).
		(13) V'la la place la plus crasseuse que j'ai jamais forbie... Jusqu'à des tchas d'encens sus du beau prélart de même, si ça du bon sens asteur! Chaque affaire à sa

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

Références ordinaires et conscientes	La mort-image	La mort en images
(15) Les riches, ils avont leu trouble dans le coeur et dans la caboche. Ben nous autres, j'avons notre trouble dans les ous. Ouais... il vient un temps où c'est qu'une parsoune a pus rien que ses ous. Et ce jour-là, c'est dans les ous qu'a logera ses troubles. Et les docteurs appelont ça des rhumatisses, des artrisses, ou l'équipolent. Faut ben qu'ils lui donniont des noms, s'ils sont docteurs.		place, que je vous dis, et une place pour chaque affaire. Ben icitte, y a pas de spitoune...
		(14) Ben propre que ça paraît du dehors. Mais d'en dedans? Une parsoune peut pas saouére tout ce qui grouille en dedans à moins de s'en aouère été ouére. Je sais ben qui faisont des oparations asteur où c'est qui ouayont toute. Le ventre rouvert, le coeur rouvert, la caboche rouvarte...
(15) ...Quand c'est que toute ta vie t'as frotté, pleyée en deux sus un prélart, t'as beau te frotter les ous avec du liniment, t'achèveront tes jours pleyée en quatre. C'est pas si aisé de te redresser quand c'est que t'es pauvre.		...Ils ouéront pas la Sagouine couchée sous une salle d'oparation à se faire rouvrir le corps pour saouére ce qu'elle a dans la caboche... Et pis ce qu'elle a dans la caboche, elle l'a jamais caché à parsoune.
	(a contrario) (16) ... J'étais jeune et ben tournée. J'avais toutes mes dents et tous mes cheveux.	(14) ... C'est quand c'est qu'il est refarmé, avec sa peau bien serrée autour du cou pis de l'estoumac, qu'un corps de riche...
		(15) Faut ben qu'ils lui donniont des noms, s'ils sont docteurs.

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

Références ordinaires et conscientes	La mort-image	La mort en images
(17) (a contrario:) La mer, c'est ce qui nous a sauvés, nous autres.		(17) ... Une fille d'en bas qu'est encore belle et grasse, et ben consarvée, ça s'adoune qu'a peut faire son choix, si elle a sa tête sus ses épaules. (On ne vit pas, on se conserve.)
(18) Gapi, lui, il dit que jongler c'est rien que bon pour te bailler des ulcères d'estoumac.	(18)(a contrario:) Parce que t'es pas tout seule à gagner ta vie.	(19) Quand c'est qu'y a pus d'ouvrage sus la main, tu t'en vas forbir la place de la stâtion. Pis celle de l'Assomption. Pis celle de C.B. A.F. (nettoyage de la ville).
	(21)C'est tout le temps malaisé quand c'est qu'une parsoune est obligée de gagner sa vie ... Faut ben que tout le monde gâgne sa vie.	

On obtient donc, sur un total de quatre pages, près de vingt références à la mort, soit sous une forme directe, symbolique ou imagée. Le texte narrant un passé, une jeunesse passée, semble donc bien rongé par cette vision: même la vie ne peut être décrite sans ce contrepoint.

Mais si les références à la mort sont si nombreuses, peut-être faudrait-il prendre le point de vue inverse pour notre étude, et nous demander quelles sont les références qui ne concernent pas la mort? Où apparaissent-elles? Mais aussi et surtout ce texte de mémoire, axé sur le passé, n'est-il pas à envisager comme un texte sur la mort émaillé de digressions sur la vie plutôt que

comme un texte sur la vie dérivant sur la mort. C'est un point de vue habituel qui nous a fait perdre un instant une mentalité différente: dans le monde de la Sagouine on ne compte pas les morts, mais les survivants.

C. DERIVE HORS DE LA MORT

Si l'on renverse notre point de vue, par ce jeu de perspective, l'image reflétée du texte est très significative. Le texte, écrit du passé, de la mémoire, et de la mémoire d'une survivante comptant ses mots passés, n'est plus un texte de vie comme le serait un roman banal, envahi par la mort selon une obsession malsaine, mais un texte de mort, dérivant sans cesse par des digressions, dans la vie, d'espoir au-delà de la mort. Il ne "fuit" pas un tel sujet - sinon ce retour périodique resterait peu compréhensible. Il le délaisse momentanément pour se tourner vers une réalité de tout temps, un présent anaphorique dépassant ce passé et la Sagouine elle-même, pour la vie qui continue malgré tout.

On peut évidemment, pour éviter toute interprétation, se borner à constater le mélange des deux domaines.

Un problème du texte apparaît avec les déformations de mots que ne justifie pas l'accent acadien et les incohérences d'accent, qui mettent en valeur un certain nombre de mots que nous allons étudier à présent. Ces mots correspondent aux deux dernières colonnes que nous avons reproduites ici dans une étude de la langue sur le

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

chapitre assez général parce qu'introducteur de "La Sagouine".

Travail sur la langue du 1er chapitre: La Sagouine

Transcription phonique d'un accent local	Mots et expressions dialectes	Déformations de mots que n'implique pas l'accent	Incohérences
cenderier/ sãdərje/ nouère/ nwer/ forbir/ forbir/ chus nous/ ʃy nu/ pus envie/ pyzãvi/ coumencement/kumãsamã/ tchas (d'encens)/ tʃa/ tchurieux/ tʃyriə/ louté/ lute/ darniers sarvis/ dernie sarvi/ plusse peur/ plys pœr/ un houme/ œ̃ num/ leu propre tignasse/ la prɔprtiñas/ un pou grous / œ̃ pu gru / coume un oeu'de/ kum œ̃ nadə/ hareng/ arã/ tu ouas pas/ ty wa pa/ t'endends pas/ tãdãpa/ tu te farmeras la goule/tyta farmərə la gul / asteur/ astœr/ ait pas grand alément/ epa grãtalemã/ neu/ nə / icitte/ isit/ c'te misère/ stamizer / t'envales/ tãval/ ton siau/ tõ sio / tu forniras/ty fornirə / des grand' travées/ de grãd trave / le souère/ lə swer / narffes/ narf / paye/ pei / l'estoumac/ lestumə /	guénillouse sus les autres je pouvons encens qu'étiont aouère cobir boqouite je sons sus la semaine c'est point aisé ta "moppe" emprunt à l'anglais	la dentifreeze (contamination de l'anglais) le ventre rouvert, le coeur rouvert, la caboche rouvarte... froncles les docteurs appelont ça des rhumatisses, des artrisses, ou l'équipolent une allumelle	+Incohérence de "rouvert" avec l'expression "le corps ouvert de leu monde" plus tard dans le texte. ... et "Moi je me figure qu'un corps ouvert ça doit ressembler à tous les autres corps ouverts" +Incohérence de genre avec: les riches, ils avont leu trouble dans le coeur et dans la caboche" ...

On constate alors un phénomène linguistique singulier, dont l'interprétation ne peut être que prudente, mais qui ne manque pas de signification cependant.

Si l'on considère les deux dernières colonnes de ce tableau, on constate que les déformations de mots que ne concerne pas l'accent local touchent essentiellement des mots du domaine médical ou du corps considéré comme objet médical (objet d'hygiène ou de soin). Echappe à cette classification "allumelle". On peut comprendre ce phénomène de plusieurs façons. L'interprétation la plus simple serait de dire que le jargon médical est trop éloigné de la langue commune pour être assimilé ou compréhensible, et qu'il subit ainsi les contrecoups de la déformation, par l'étymologie populaire ("artrisses"- "rhumatisses" semblent bien former leur propre préfixe) ou coupure erronée (ventre ouvert devenant "ventre rouvert"... etc). La science de la maladie et de la mort vient de l'extérieur et ne peut être assimilée sans déformation. Le choc de deux conceptions s'énonce à nouveau ici: celle d'une mort objet d'études, de connaissances (en un mot que l'on tente de contrôler) et celle d'une mort inconnue et que l'on cherche peu à connaître, à assimiler.

Cette deuxième interprétation est renforcée par l'étude de la dernière colonne de ce tableau où nous avons tenté de mettre en évidence les incohérences linguistiques de ces déformations. On pourrait évidemment

réduire ces incohérences à une maladresse de l'auteur ne parvenant à retranscrire un sociolecte acadien de façon cohérente. Cette interprétation apparemment simple nous paraît surtout simpliste dans la mesure où il ne s'agit pas là d'une lettrée retranscrivant des accents qui lui sont étrangers comme ce sera le cas par exemple pour Emily Brontë écoutant parler les paysans du Yorkshire. C'est une Acadienne qui nous parle ici d'une autre Acadienne. Il semble plus vraisemblable d'interpréter ces incohérences linguistiques d'un point de vue lacanien. Il n'y a pas cohérence de la déformation linguistique des mots empruntés parce qu'il n'y a pas assimilation d'une structure. Retranscrire et reprendre parfaitement ce jargon médical aurait été l'acte de la prise de possession par le locuteur d'une structure, par le biais de la langue. Déformer systématiquement cette structure aurait paradoxalement revenu à établir une nouvelle structure. Déformer, mais de façon illogique, inattendue et non prévisible cette structure, reste la marque d'un rejet de cette structure ou du moins d'une incapacité à l'assimiler comme telle.

En quoi ces déformations concernent-elles une "dérive" du texte hors de la mort?

Elles nous montrent précisément, dans les mots mêmes du texte un va-et-vient entre le discours sur la mort et l'évasion de ce discours hors de la mort. Parler

en utilisant les mots du docteur, c'est apparemment parler sur la mort. Mais déformer ces mots d'une façon presque ludique, c'est échapper au discours total et presque totalitaire sur la mort qui deviendrait un discours scientifique au sens premier, de savoir, sur la mort. En écorchant les thèmes qui prétendent la connaître, le texte rebondit vers une mort inconnue, mais aussi vers la vie: c'est aussi une des conséquences de la vulgarisation de la médecine que d'intégrer les plus grands maux à la vie quotidienne.

A l'image de ces mots, le texte se pose comme une tentative pour évoquer le passé, les fantômes et les morts... pour se résoudre à admettre l'inconnu et surtout l'absence de savoir de la mort ou de recherche véritable de savoir de ce monde de la mort apprivoisée. Si l'on tente de parler de la mort, on en vient alors à parler de la vie, et parler du passé revient toujours au présent. Et l'on se référera à l'introduction de la Sagouine sur la scène du livre, glissant entre deux temps comme entre deux époques.

> "J'ai peut-être ben la face nouére pis la peau craquée, ben j'ai les mains blanches, Monsieur! J'ai les mains blanches parce que j'ai eu les mains dans l'eau toute ma vie. J'ai passé ma vie à forbir. Je ne suis pas moins guénillouse pour ça...j'ai forbi sus les autres. Je pouvons ben passer pour crasseux: je passons notre vie à décrasser les autres..."[28]

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

III. - DESTRUCTURATION OU RESTRUCTURATION ?

Après avoir vu "la mort qui parle", il nous reste à voir la mort objet d'un discours symbolique social, visant "le meurtre de l'objet", c'est-à-dire l'assimilation de ce tabou par le quotidien, pour vivre. Cette structuration symbolique n'est pas simple. Des forces de destructuration, de dissolution la travaillent, (ce qui est prévisible en tant qu'expression de l'Indicible), et font craindre un instant un retournement du texte vers une mort "ensauvagée"[29]. Mais ce retournement, loin d'avoir lieu, aboutit à une restructuration symbolique plus forte encore, parce que plus subtile, du texte comme de la mort, utilisant la mort comme scansion du texte.

A. LES FORCES CONTRAIRES

Ces forces contraires sont représentées par Gapi, l'Eglise, et la Ville. L'Eglise est une première force déstabilisatrice parce que son imaginaire, nous l'avons vu, est plus tardif. C'est celui d'une mort déjà plus "ensauvagée" et contre lequel le monde de la Sagouine doit lutter de façon permanente, jusque dans ses propres pensées, comme dans ce passage, déjà cité, où se silhouette la conception ecclésiastique génératrice d'angoisse:

> "Le Bon Djeu Est Bon"
> C'est sûr que le Bon Djeu est infinitivement bon et infinitivement aimable et que le péché y déplaît... Et c'est sûr et sartain que je sons des pauvres pêcheurs qu'ons un extrême regret de vous aouére offensé... Ben je pouvons-t'i' avec ça

> mouri' en paix? C'es-i' assez ça pour assurer l'étarnelle étarnité d'un houme? ... C'est coume l'enfer. Si t'es pour y aller, ben je me figure qu'un petit brin plusse ou un petit brin moins de braise dans les ous... Si tu brûles, il me r'semble que tu peux pas brûler plusse. C'est pour ça qu'une fois que t'es parti pour y aller... ben je ouas pas que tu te ratchendrais. Pis surtout que ça dure étarnellement. Ben une étarnité qui dure tout le temps, pis qu'arrête pas, ça peut pas durer plus ou moins: ça dure. Ca fait que là itou, je ouas pas qu'il y ait grand'diffarence entre la première pis la dernière place. Brûler à grous feu ou ben à petit feu." 30

Gapi qui "dit" sans cesse, Gapi que l'on fait taire, représente une faille récurrente dans cet imaginaire social, une voix que l'on fait taire le mieux possible, mais que l'on a du mal à ne pas entendre. C'est très clair dans l'exemple qui suit où l'imaginaire de la "mors repentina" est coupé par l'intervention ecclésiastique, elle-même battue en brèche par Gapi (mais non pour revenir à l'imaginaire précédent).

> "... Ça été une boune ânnée. Pas une seule mort subite dans tout le boute. Le défunt Jos Caissie est mort des bronches, mais ça faisait ben des années qu'il était poumonique. Et la Celina était pris d'un mauvais mal qui se garit pas. Ludger à Nézime, lui, il s'est nayé, c'est pas ce qu'on pourrait appeler une mort subite. Quand c'est qu'il a vu que sa femme reviendrait pas, qu'elle était bel et bien finitivement partie avec son beau-frère, il s'est saoûlé autant qu'un houme peut se saouler, pis il s'en a été se jeter en bas du tchai (...)
>
> Ben oui. Le prêtre a point voulu l'enterrer en terre sainte, par rapport qu'il s'avait nayé lui-même. Apparence

> que c'est défendu. Gapi, lui, il dit que défendu ou pas défendu... une fois qu'un houme est mort...
>
> Mais faut pas écouter Gapi. Quand c'est qu'un houme est mort, ça lui fait point de tort d'aller se faire bénir en avant de l'église entre les six chandelles, pis d'aouère son trou éternel dans la terre sainte coume tout le monde qui se respecte."[31]

Cette double mise en brèche pousse la Sagouine à une retraite stratégique où risque de se perdre sa conception rassurante originelle, puisqu'elle en vient presque à défendre le point de vue de l'Eglise pour ne pas laisser aller plus avant les idées athéistes de Gapi.

Mais ce qui met le plus en danger la structuration rassurante de la mort apprivoisée reste sans aucun doute la Ville. Plus encore que l'Eglise qui n'en était qu'une représentante conciliante en un sens, la lutte des deux conceptions a lieu entre un domaine rural-traditionnellement conservateur, et l'espace urbain, facteur de changements et de modernisme. Cette lutte nous intéresse aussi par son expression imaginaire et symbolique. Imaginairement parce que les riches sont toujours représentés dans un monde aseptisé, luttant contre la maladie par la religion, l'école, et la médecine, par la religion qui les protège physiquement:

> "Je pouvons pas aller nous faire bénir la gorge à la Saint-Blaise, non plus, parce qu'il faut que je gardions sus les autres, ce matin-là, tandis qu'ils allont à l'église. Ca fait que je pognons les

> amygdales toute l'ânnée, et les auripiaux. Les autres qui s'avont fait bénit la gorge tout leu saoul sont ben portants et levont le nez sus nos fièvres. Eh! ben, les fièvres, c'est coume toutes les maladies: y en a jamais pour tout le monde et c'est tout le temps les mêmes que ça pogne. C'est tchurieux que je sons tout le temps les darniers sarvis pour tout le reste, mais pour les fièvres et les poux, ah! ça..."[32]

et spirituellement:

> "La chose que je comprends le moins, c'est que d'un côté le Bon Djeu a dit qu'il était malaisé pour un riche d'entrer au ciel: et de l'autre côté, il me r'semble à moi que c'est malaisé pour un riche de pas y aller."[33]

par l'école, qui veille aux privilèges de leurs enfants, mais aussi à leur santé (il s'agit ici de la peur des riches vis-à-vis des poux): "Ils devont croire que ça peut vous dévorer un houme en vie."[34]

par la médecine, qui soigne leurs maladies que l'on devine être une sorte de "luxe":

> "Les riches, ils avont leu trouble dans le coeur et dans la caboche. Ben nous autres, j'avons notre trouble dans les ous."[35]

symboliquement, parce que le monde des riches et de la ville s'énonce comme celui du refus de la mort, le monde où il faut nettoyer, effacer le noir (c'est-à-dire ce qui fait signe par rapport au reste, ce qui se rapproche de l'écriture).

Or c'est à la Sagouine qu'est demandé ce travail, et on ne cesse de nous répéter qu'elle nettoie la crasse des

autres. Du noir complet de cette crasse, elle tente de satisfaire le désir des riches et de changer leur monde en blanc complet, mais elle-même reste structurée par le noir et le blanc:

> "J'ai peut-être la face nouère pis la peau craquée, ben j'ai les mains blanches, Monsieur! J'ai les mains blanches parce que j'ai eu les mains dans l'eau toute ma vie. J'ai passé ma vie à forbir. Je suis pas moins guénillouse pour ça... j'ai forbi sus les autres. Je pouvons ben passer pour crasseuse: je passons notre vie à décrasser les autres. Frotte, pis gratte, pis décolle des tchas d'encens..." 36

> "V'la la place la plus crasseuse que j'ai jamais forbie. Jusqu'à des tchas d'encens sus du beau prélart de même, si ça du bon sens asteur!... Chaque affaire a sa place, que je vous dis, une place pour chaque affaire. Ben icitte, y a pas de spitoune ... ils prétendont que c'est pus la mode. Ca fait qu'ils mettont leux tchas de gomme dans la glace, pis leu cendre partout... Une boune grosse spitoune en plein mitan de la place vous sauverait toute c'te misère de ramasser la cendre et décoller la gomme partout." 37

Loin de nier la saleté, la présence de ce signifiant que l'on voudrait cacher, de cet indicible que l'on voudrait tu, il semble que la Sagouine insiste pour nous décrire une saleté croissante que ce soit ici, dans le domaine du riche, sa propre maison, ou plus loin, lorsqu' elle en vient à nettoyer la ville elle-même, comme si la crasse, cette peur de la mort, s'étendait peu à peu à tout le monde urbain.

"Ca finit que tu l'apportes, ta moppe pis

> ton siau; parce que tu finis dans la place de la stâtion. Ouais... quand c'est qu'y a pus d'ouvrage sus la main, tu t'en vas forbir la place de la stâtion. Pis celle de l'Assomption. Pis celle-là de C.B.A.F. Ah! quand c'est que t'es rendue à quatre pattes dans la place à C.B.A.F... t'es rendue ben bas ... ben bas."[38]

Or il n'y a pas confusion entre ce travail - effacer la mort - et la Sagouine. Son travail à elle aboutit dans son cas à une oeuvre de vie et c'est en cela que la comparaison de son ouvrage avec celui d'un médecin accoucheur se charge de signification:

> "C'est tout le temps malaisé quand c'est qu'une parsoune est obligée de gagner sa vie. Ah! tant qu'à ça, je sus pas les seuls. Faut ben que tout le monde gâgne sa vie. Les docteurs, pis les vendeux d'assurances, pis les genses du gouvarnement, ça travaille aussi fort que nous autres, coume nous autres, c'est tout le temps sus le chemin, jour et nuit... c'est pas tout le temps de l'ouvrage propre qui faisont, eux autres non plus: apparence qu'y a des docteurs qui mettont au monde jusqu'à deux paires de besson par nuit; et des agronômes qu'avont étudié des années dans les collèges et qui sont obligés d'aller mettre leu nez dans le fumier pour ouère s'il est bon... vous dire ce qu'ils sont forcés à faire, ceux-là, pour gâgner leu vie..."[39]

Cette puissance destructurante de la ville est mortifère. C'est clair dans les cas des enfants des riches qui finissent par courir un risque de mort auprès des pauvres (l'ironie fonctionne par renversement: ce sont eux qui représentent un danger mortel par ce rejet de la mort, destructeur de l'espace vital créé par l'imaginaire):

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

"ils devont croire que ça peut vous dévourer un houme en vie."[40] Mortifère, cette destruction détruit les riches eux-mêmes "par l'intérieur".

> "Ben propre que ça paraît du dehors. Mais d'en dedans? Une parsoune peut pas saouère tout ce qui grouille en dedans à moins de s'en aouére été ouère. Je sais ben qui faisont des oparations asteur où c'est qui ouayont toute. Le ventre rouvert, le coeur rouvert, la caboche rouvarte...
> ... Ils ouéront pas la Sagouine couchée sus une salle d'oparation à se faire rouvrir le corps pour saouére ce qu'elle a dans la caboche... Et pis ce qu'elle a dans la caboche, elle l'a jamais caché à parsoune.
> ... C'est quand c'est qu'il est refarmé, avec sa peau ben serrée autour du cou pis de l'estoumac, qu'un corps de riche ressemble pus à cti-là du pauvre."[41]

"Les riches, ils avont leu trouble dans le coeur et dans la caboche",[42] nous est-il dit plus tard.

Enfin cette contamination touche tous ceux qui s'approchent trop de la vie des riches, en empruntant un moment leur mode de vie, comme c'est le cas de Frank à Thiopie, qui perd graduellement toutes ses qualités de vivant du point de vue sémiologique, avant de finalement mourir.

> "A chaque souére, il s'amenait un nouvel agent d'assurance qu'aouindait de sa valise des plantées de papiers tout écrits d'avance où c'est que t'avais rien qu'à signer ton nom ou faire ta croix et tu te trouvais assuré pour la vie."[43]

Frank à Thiopie vient de gagner la lotterie, et avec elle le droit de s'assurer mais de quoi? De la vie ou de la

mort? La suite du texte nous porte à choisir la seconde solution.

> "Y a rien que le dentiste qui y a touché Il lui a placé trois rangées de dents en or dans la goule, que le pauvre Frank pouvait quasiment pus se grouiller les mâchouères. Ca fait qu'une boune jornée, il a garroché tous ses râteliers dans le puits et il est resté avec un trou dans la face qu'il en était tout défiguré, le pauvre Frank."[44]

Qu'a-t-il gagné à présent? "Un trou dans la face". En plus de la vision d'horreur que suggèrent les termes bruts, issus de leur contexte, ce trou signifie, par opposition au "plein" précédent qu'il suggère. Ce trou lui vaut aussi de perdre la parole du vivant.

> "Il a été ouère un frotteux, itou, et pis un ramancheux. Apparence qu'ils lui avont frotté pis ramanché plusse d'ous qu'il en avait dans le corps, et il s'en est revenu bossu pis clopeux."[45]

Après la parole, c'est la marche, puis la vision. Tout ce que définit sémiologiquement l'être humain, le vivant, semble retiré de Frank: "Il y avont même placé des lunettes à double vision... il ouayait pus rien entoute, mais il regardait ben. Un vrai maître d'école."[46] Frank confronté aux riches reste le mort-vivant que l'on a fait peu à peu de lui. On l'imagine figé sur sa chaise, sans parole:

> "Ah! pour ça, Frank, il arait eu de quoi à dire, pas de soin, mais c'était le temps qu'il avait encore ses dents en or dans la goule et il a pas été capable de dire un mot."[47]

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

Frank a acheté de nouvelles cloches pour l'église; ces cloches qui rythment naissance, vie (mariage), et mort, lui seront refusées à sa mort: c'est tout un monde mental ordonné qui lui est retiré. Enfin, dans ce passage, qui évoquerait bien la tirade shakespearienne résumant toute une vie ("Sans eye, sans teeth, sans nothing...") Frank dépossédé par ses nouvelles richesses, meurt, délaissé par les deux mondes, par un monde qui ne peut l'assimiler et qu'il ne peut assimiler, et par le monde qu'il a tenté de quitter:

> "... C'est qu'il y restait pus rien, au Frank à Tiophie. Pus une seule piasse. Et pis coume il continuait à receouère des comptes de partout, il faillit qu'il lâchit ses assurances, et pis qu'il vendit les machines, et le tracteur, et la gravaphône. En darnier, ils sont venus lui arracher son taléphône et lui couper son alectricité. Il lui restait pus rien, et il s'en est retorné dans sa cabane à épelans. C'est là qu'il est mort le printemps passé."[48]

Autre exemple de contamination symbolique, les enfants des pauvres à côté des riches (qui les craignent tant) perdant eux aussi leurs qualités de vivants et les font perdre à leur entourage:

> "... Ils voulont pas s'assire à côté de nos enfants et les envoyont derrière la classe d'où c'est qui ouayont et compornont rien."[49] (Perte de l'ouïe et de la vue).
>
> "... C'est point aisé non plus d'apprendre à parler en grandeur et à se comporter coume du monde parmi le monde quand c'est que t'as pas le droit de leur adresser la parole sans passer pour un effaré...

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

> A'se pincera le nez coume si ton salut sentait point à bon."[50] (Perte de la parole)
>
> "Ça fait que la prochaine fois, tu rentreras par la porte d'en airière et tu te fermeras la goule."[51] (Perte de parole et expression de l'opposition des deux conceptions, la conception ancienne étant rejetée, "tue" (et tuée) par les riches)

La Sagouine elle-même qui semble ne plus marcher mais se traîner, ne plus être debout mais rompue en deux, perd sémiologiquement la marche caractérisant l'humain (vivant), et ce par les années de travail au service destructurant des riches.

> "Quand c'est que toute la vie t'as frotté, pleyée en deux sus un prélart, t'as beau te frotter les ous avec du liniment, t'achèveras tes jours pleyée en quatre. C'est pas si aisé de te redresser quand c'est que t'es pauvre. Avec ça que t'as jamais été accoutumée à marcher la tête haute, étant jeune."[52]

Mais ce travail de sape ne vainct pas. S'il fait pénétrer la mort moderne et sa conception médicale, en aboutissant par exemple à cette définition a contrario de la jeunesse; "J'étais jeune et bien tournée. J'avais encore toutes mes dents et tous mes cheveux."[53] il n'en reste pas moins vrai que dans le monde de la Sagouine, on n'oppose pas de façon radicale vie et mort. On ne "vit" pas, on survit, on se "conserve":

> "Une fille d'en bas qu'est encore belle et grasse, et ben consarvée, ça s'adoune qu'a peut faire son choix, si elle a sa tête sus ses épaules."[54]

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

La destructuration a buté sur cet îlot de résistance avec le sentiment profond de survivance. Désormais rien ne va arrêter l'inversion du processus avec la restructuration imaginaire et symbolique de ce monde mental.

B. UN RENVERSEMENT ORIGINAL

La scansion, la ponctuation d'un texte par la répétition lui donne une structure, un sens:

> "Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre routinier pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique." 55

Or la répétition, la "scansion" du texte de La Sagouine est un phénomène qui a déjà été remarqué, étudié:

> "Un autre élément structural de la pièce qui sert à relever les thèmes de la contestation est l'emploi du rythme, que le romancier et critique anglais E.M. Forster a défini comme étant 'la répétition avec de la variation' dans le texte littéraire. Les meilleurs monologues, par exemple le premier, intitulé 'la Sagouine', ou 'le Recensement', ou 'le Printemps', auxquels je reviendrai tout à l'heure, sont construits selon un mouvement rythmique et circulaire. De plus, certaines locutions se répètent, avec variations, à travers tout le texte. Par exemple l'expression 'des citoyens à part entchère' revêt une force ironique grâce à son emploi rythmique..." 56

Ces remarques nous ont paru très intéressantes dans la mesure où elles montraient une structure originale

d'un texte oral, fort différente de celle d'un texte de littérature purement écrite. Elles mettaient donc en évidence l'importance de la Parole (au sens lacanien, parole de l'inconscient) dans le texte ainsi que sa structuration symbolique. La Parole sauvage, en dehors de celle du fou, n'est pas possible. Tout homme qui parle énonce un discours structuré. Nous avons donc considéré le texte du point de vue des répétitions et variations autour de la mort. On trouvera en annexes ces références isolées du texte de La Sagouine. Elles sont de plusieurs types. La référence à la mort peut se faire de manière directe (récit d'une mort) ou sous forme de variations (la maladie, la famine, en un mot les causes indirectes de la mort). On trouve aussi des signes nous désignant la mort du doigt: l'âge, (la grande inquiétude de la Sagouine étant par exemple de ressusciter avec son "âge de mort"), et par conséquent la vieillesse, la faiblesse, etc. Nous ne reprendrons pas ici les exemples donnés lors de l'étude du texte comme texte de vie ou de mort. Il suffit de constater, en gardant quelques exemples en tête, et en regardant les relevés de ces thèmes, la régularité de l'occurence dans ces variations dans tout le roman (sans compter les chapitres entiers dédiés à ce sujet que nous n'avons pas reproduits ici soit "La Guerre", "L'Enterrement" et "La Rusurrection". Tout ceci constitue la structuration imaginaire de la mort.

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

La mort a un âge. La mort a une cause. Toutes ces affirmations rassurantes visent à proposer une ordonnance au phénomène causateur de désordre, une structure, un nom et des données, à l'inconnu par excellence. Avec la référence à la mort, par l'utilisation de variations autour du noir et du blanc, de la saleté et de la propreté, c'est dans le domaine du symbolique que nous entrons.

Que signifie au juste cette régularité? Elle nous indique, sinon la réussite de structuration de la mort (comment ce qui est indicible pourrait-il en effet être structuré), du moins la réussite de la structuration de la vie par la mort, soit l'oeuvre de l'apprivoisement de la mort jusque dans les structures les plus intimes de la pensée humaine.

Scandant le texte, la mort s'immisce dans la pensée. Une autre variation très importante dans sa signification, même si elle est moins voyante, va attirer notre attention: Il s'agit de la parole répétitive: "Gapi y dit..." Gapi parle souvent, même si ses discours ne nous sont que rapportés par la Sagouine. Cette parole qui en scande une autre, n'est pas sans évoquer celle de l'indicible qui parle dans la parole. Cette parole qu'il est impossible, comme Gapi, de faire taire, rythme le texte, et contribue elle aussi à lui donner un cadre, une structure.

Ainsi les deux discours, celui de la Sagouine, et celui de Gapi, prennent valeur métalinguistique, en deve-

nant eux-mêmes l'image de ce texte sur la mort, troué par le discours et le symbolisme de la mort.

Pourquoi est-il si important de constater que les variations, notées par un critique autour de thèmes habituels à une critique sociale et politique, touchent aussi notre sujet d'étude, la mort? Que signifie l'importance de cette structuration? Elle nous indique qu'il est possible, dans le monde mental de la Sagouine de parler de la mort, et de laisser parler de la mort: le nombre de ces "trouées" du discours par un autre discours, par les interruptions de Gapi au niveau imagé, est beaucoup trop important pour qu'on puisse réduire le phénomène au niveau d'un lapsus; constatons de toute façon l'extrême liberté de ce lapsus si évident, si important, que le texte admet et auquel il donne droit à l'existence.

L'énonciation, le texte même, le discours (ou les discours, puisque Gapi, le symbolisme et l'imaginaire social sont autant d'intervenants) de la Sagouine, se pose donc comme l'exposition des voies d'acceptation de la mort.

Nous avons constaté la mort apprivoisée dans la réalité historique décrite par le texte, dans la réalité psychologique évoquée par les personnages, et nous la constatons à nouveau dans cette étude sémiologique, dans la parole même de ce texte, dans l'intimité de ses schèmas mentaux.

LA MORT OMNIPRESENTE DANS LE TEXTE

Quel but se proposait la mort apprivoisée sinon l'acceptation de la mort pour vivre? Quel but a atteint l'auteur sinon convaincre son public qu'elle lui parlait de vie alors qu'elle lui parlait de mort? L'alchimie du verbe se saisit du public et lui fait vivre un instant cette mort apprivoisée.

NOTES AU TROISIEME CHAPITRE

[1]Communication faite au XVIe congrès international de psychanalyse, à Zürich, le 17 juillet 1949 dont on trouvera le texte dans Ecrits, p. 93 "Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique."

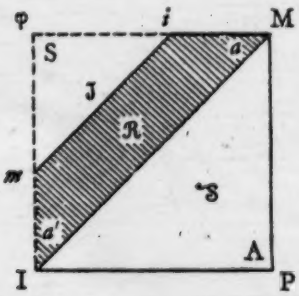
[2]LACAN, Ecrits, p. 69,"De nos antécédents"

[3]Ibidem, p. 96

[4]Ibidem, p. 97, "Le stade du Miroir"

[5]Ibidem, p. 528, "L'Instance de la lettre dans l'inconscient".

[5']Schéma du stade du miroir (extrait de Lacan, Ecrits p. 553, "Le traitement possible de la psychose".)



On se reportera pour l'étude du stade du miroir, non seulement aux Ecrits de Jacques Lacan, mais aussi aux notes et commentaires de la traduction de M. Anthony Wilden. WILDEN,ANTHONY ed. Lacan, Jacques, 1901-. The Language of the self; the function of language in psychoanalysis. Translated with notes and commentary, by Anthony Wilden, Baltimore, John Hopkins Press, 1968.

[6]LACAN, Ecrits, p. 553

[7]Ibidem, p. 69, "De nos antécédents"

[8]Ibidem, p. 307, "Fonction et champs de la parole et du langage."

[9]Ibidem, p. 265

[10]Ibidem, p. 258

[11]Ibidem, p. 270

[12]Ibidem, p. 259

[13]Ibidem, p. 279

[14]Ibidem, p. 279

[15]Lacan explique ici l'étude de Freud "Au delà du principe du plaisir."

[16]LACAN, Ecrits, p. 319

[17]Ibidem, p. 188, "Propos sur la causalité psychique"

[18]Ibidem, p. 524, "Du traitement possible de la psychose."

[19]Ibidem, p. 42, "Le séminaire sur la lettre volée"

[20]MAILLET, La Sagouine, p. 9

[21]Ibidem, p. 11

[22]Ibidem, p. 15

[23]Ibidem, p. 19

[24]Ibidem, p. 27

[25]Ibidem, p. 12

[26]On se reportera p. 78 à la quête de l'inconscient retranscrit par un mensonge dans les monuments, les documents, etc... esquissée par Lacan. Nous nous appuyons ici sur un séminaire de M. Cuzin de l'Université Lyon II (1982-1983: le texte de la mort et de la mort dans le discours social imaginaire ou une vision lacanienne des cimetières).

[27]A la première colonne de ce tableau correspond donc une perception à peu près consciente de la Mort apprivoisée, alors que la deuxième colonne concerne l'imaginaire et la

troisième, le symbolique de cette structure mentale.

[28]MAILLET, La Sagouine, p. 11

[29]Selon l'expression déjà citée de M. Philippe Ariès, par l'opposition à la mort "apprivoisée".

[30]MAILLET, La Sagouine, p. 64-65

[31]Ibidem, p. 30

[32]Ibidem, p. 12

[33]Ibidem, p. 64

[34]Ibidem, p. 12

[35]Ibidem, p. 15

[36]Ibidem, p. 11

[37]Ibidem, p. 13

[38]Ibidem, p. 19

[39]Ibidem, p. 21

[40]Ibidem, p. 12

[41]Ibidem, p. 14

[42]Ibidem, p. 15

[43]Ibidem, p. 34

[44]Ibidem, p. 34

[45]Ibidem, p. 34

[46]Ibidem, p. 35

[47]Ibidem, p. 35

[48]Ibidem, p. 37

[49]Ibidem, p. 12

[50]Ibidem, p. 12

[51]Ibidem, p. 13

[52]Ibidem, p. 15

[53]Ibidem, p. 16

[54]Ibidem, p. 17

[55]LACAN, Ecrits, p. 252, "Fonction et champs de la parole et du langage".

[56]E.M. FOSTER, cité par E.K. Brown, Rythm in the Novel, Toronto, University of Toronto Press, 1950. p. 7 cité par Ben Z. Shek, Université de Toronto, in "Thèmes et structures de contestation dans La Sagouine", d'Antonine Maillet, Voix et Images, Etudes, p. 206-219.

CONCLUSION

> "Le premier texte de La Sagouine que j'ai écrit, sans savoir que j'allais écrire La Sagouine fut celui de La Mort (...) Puis d'autres chapitres sont venus. L'ordre est une concession au lecteur, de même que les chapitres (...) J'ai structuré La Sagouine comme si c'était une biographie (...) Le lecteur avait besoin de référence. Pour l'aider j'ai essayé de lui donner une espèce de structure (...) J'ai suivi aussi l'ordre des saisons (...)" *

Ce texte oral - composé pour la radio - est donc bien selon l'auteur elle-même un discours sur la mort engendrant un discours sur la vie. Ce n'est que pour le lecteur du monde de la "mort ensauvagée" - que l'auteur a éprouvé le besoin de modifier cet ordre naturel et instinctif. La mentalité de La Sagouine est donc bien - s'il fallait encore la prouver - une mentalité du Moyen Age, ancrée sur une conception ancestrale de la mort. Il nous restait à nous demander après avoir interrogé l'auteur sur la perception de son propre texte, quel avait été le heurt originel des deux mentalités acadiennes et "maritimers" ou si deux évolutions différentes pouvaient impliquer cette création isolée au milieu du XXe siècle d'une oeuvre telle que La Sagouine.

Selon Antonine Maillet, que ses recherches personnelles ont déjà amené à étudier l'Acadie dans la parenté de ses traditions avec la France de Rabelais, la communauté acadienne n'a dû s'opposer originellement aux

Anglais des Maritimes que sur certains aspects du comportement individuel quotidien, l'Acadien étant catholique, et de nature plus rabelaisienne que l'Anglais puritain arrivant dans les Maritimes.

> "Je crois qu'il y avait plus de parenté qu'on ne pensait... l'Acadien n'était pas puritain par tempérament... Il y a beaucoup de comportements chez les anglophones qui leur venaient du puritanisme... ... L'opposition fondamentale venait de ce côté puritain plutôt que de l'opposition entre francophones et anglophones... Mais les Acadiens comme les "Maritimers" sont très superstitieux."

Mais l'évolution a exaspéré ces différences, avec le phénomène de l'urbanisation transmettant l'influence américaine et extérieure et touchant essentiellement le groupe anglophone, naturellement plus enclin à recevoir cette influence.

En considérant la mode des"Funeral Homes"qui a touché plus tôt les anglophones que les francophones, Antonine Maillet ajoute:

> "C'est une mode... à cause du phénomène de l'urbanisation. Il n'y avait pas de place pour mettre le cercueil et recevoir les gens. Or les campagnes sont restées françaises et l'Anglais est devenu urbain une génération plus tôt que le Français. Il s'agit plus d'une opposition ville-campagne et c'est une mode américaine, adoptée naturellement plus vite par les Anglais que les Français."

Il semblerait donc que ce soit une évolution sociale qui ait accru ces différences.

Comment comprendre ce ressurgissement d'une mentalité passée au sein d'un texte du XXe siècle?

Nous avons tenté de saisir quelques aspects linguis-

tiques, vestiges ténus d'une structuration mentale persistante. Une étude linguistique plus exhaustive serait nécéssaire pour pouvoir prouver avec des statistiques un tel phénomène. L'auteur, interrogée à ce sujet a attribué cette survivance au patrimoine culturel transmis par les gestes, les proverbes, les fêtes et les coutumes, qui en impliquant le corps, touchent aussi l'âme d'un peuple au-delà de simples mots:

> "Ce n'est pas suffisant... c'est sûrement vrai... Je crois qu'il y a plus que la langue...il y a la culture... toutes ces coutumes (comme aller se faire bénir la gorge à la St Blaise) étaient des défenses, des protections... ...c'est plus que des mots... la musique, la chanson, la danse, c'est le langage du corps, c'est le langage de l'âme."

Cette étude s'est préoccupé de regarder de façon précise un texte unique, où une mentalité moyenâgeuse transparaissait - de façon visiblement instinctive - au-delà des mots. Pourquoi s'être contenté de La Sagouine et ne pas avoir étudié l'oeuvre entière de cet auteur? D'une part parce que cette oeuvre, comme nous l'avons dit, est encore en train de naître, d'autre part parce que cette écriture, inconsciente à son origine, s'est peu à peu muée en une quête.

> "La Sagouine a peut-être dit l'essentiel de ce que j'ai à dire sur la mort mais elle l'a dit de façon inconsciente (...) et maintenant je m'amuse parce que j'ai plaisir à prolonger les tentacules qu'elle a mis en place (...) des tentations qu'aurait eu la Sagouine si je l'avais laissé aller jusqu'au bout... et je l'ai fait avec Pélagie, quand Bélamie affronte

la mort, il a même une conversation avec la mort. Elle lançait des cailloux à la mer et je me suis amusée à voir les ronds que les cailloux avaient fait..."

* Toutes nos citations font ici référence à une entrevue personnelle avec l'auteur en février 1984.

BIBLIOGRAPHIE

ARIES (Philippe), L'Homme devant la mort, Paris, Editions du Seuil, 1977.

BENVENISTE (Emile), Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, 1966.

CHESNEAU (Germaine), "Les Modalités de socialisation du je dans La Sagouine d'Antonine Maillet", in Le Théâtre Canadien Français, Montréal, Fides, 1976.

GOUBERT (Pierre), Beauvais et le beauvaisis de 1600 à 1730, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.

LACAN (Jacques), Ecrits, Paris, Editions du Seuil, 1966.

MAILLET (Antonine), La Sagouine, Montréal, Editions Lemeac, 1971.

MAILLET (Antonine), Dom l'orignal, Ottawa, Editions Lemeac Inc., 1977.

MAILLET (Antonine), Pélagie-la-charette, Ottawa, Editions Lemeac Inc., 1979.

SHEK (Ben Z.), "Thèmes et structures de contestation dans La Sagouine d'Antonine Maillet", Voix et images, Etudes, Vol.1-no.2, Université de Toronto, Déc. 1975.

ANNEXES DU DEUXIEME CHAPITRE

LES PARAMETRES DE L'AUTEUR

Nous plaçons ici en annexe les paramètres définissant la mort apprivoisée auquels nous nous référons dans notre deuxième chapitre et issus de la conclusion du livre L'Homme Devant la Mort, de M. Philippe Ariès.

Paramètre 1:

> "Pas plus que la vie, la mort n'est un acte seulement individuel. Aussi, comme chaque grand passage de la vie, est-elle célébrée par une cérémonie toujours plus ou moins solennelle, qui a pour but de marquer la solidarité de l'individu avec sa lignée et sa communauté.
>
> Trois moments forts donnent à cette cérémonie son sens majeur: l'acceptation par le mourant de son rôle actif, la scène des adieux et la scène du deuil. Les rites de la chambre, ou ceux de la plus ancienne liturgie, expriment la conviction qu'une vie d'homme n'est pas une destinée individuelle, mais un chaînon du phylum fondamental et ininterrompu, continuité biologique d'une famille ou d'une lignée, qui s'étend au genre humain tout entier, depuis Adam, le premier homme.
>
> Une première solidarité soumettait ainsi l'individu au passé et au futur de l'espèce. Une seconde le plongeait dans sa communauté. Celle-ci était réunie autour du lit où il gisait, et ensuite, elle manifestait toute entière dans les scènes du deuil l'inquiétude que provoquait le passage de la mort. Elle était affaiblie par la perte d'un de ses membres. Elle proclamait le danger qu'elle ressentait; il lui fallait reconstituer ses forces et son unité par des cérémonies dont les dernières avait toujours un caractère de fête, même joyeux. La mort n'était donc pas un drame personnel, mais l'épreuve de la communauté chargée de maintenir la continuité de l'espèce."

Paramètre 2:

> "Si la communauté craignait le pas-

sage de la mort et éprouvait ainsi le besoin de se ressaisir, ce n'était pas seulement parce que la perte d'un de ses membres l'affaiblissait, c'était aussi parce que la mort, celle d'un individu ou celle, répétée, d'une épidémie, ouvrait une brèche dans le système de protection élevé contre la nature et sa sauvagerie.

Depuis les plus vieux âges, l'homme n'a pas reçu le sexe et la mort comme des données brutes de la nature. La nécessité d'organiser le travail, conduisit la société à se mettre à l'abri des poussées violentes et imprévisibles de la nature: la nature extérieures des saisons folles et des accidents soudains, le monde intérieur des profondeurs humaines, assimilé pour sa brutalité et son irrégularité à la nature, le monde des délires passonnels et des déchirements de la mort. Un état d'équilibre fut obtenu et maintenu grâce à une stratégie réfléchie qui refoulait et canalisait les forces inconnues et formidables de la nature. La mort et le sexe étaient les points les plus faibles du mur d'enceinte, parce que la culture y prolongeait la nature sans discontinuité évidente. Aussi furent-ils soigneusement contrôlés. La ritualisation de la mort est un cas particulier de la stratégie globale de l'homme contre la nature, faite d'interdits et de concessions. Voilà pourquoi la mort n'a pas été laissée à elle-même et à sa démesure, mais, au contraire, emprisonnée dans des cérémonies, transformée en spectacle. Voilà aussi pourquoi elle ne pouvait être une aventure solitaire, mais un phénomène public engageant la communauté toute entière."

Paramètre 3:

"Le fait que la vie ait une fin n'est pas exclu, mais celle-ci ne coïncide jamais avec la mort physique, et dépend des conditions mal connues de l'au-delà, de la densité de la survie, de la persistance des souvenirs, de l'usure des renommées, de l'intervention des êtres surnaturels... Entre le moment de la mort et celui de la fin de la survie, il existe un intervalle

que le christianisme, comme les religions de salut, a étendu à l'éternité. Mais de la sensibilité commune, la notion d'immortalité infinie importe moins que celle d'une ralonge. Dans notre modèle, la survie est essentiellement un attente (et expecto), et une attente dans la paix et le repos. Là les morts attendent, selon la promesse de l'Eglise, ce qui sera la véritable fin de la vie, la résurrection dans la gloire et la vie du siècle à venir. Les morts vivent d'une vie atténuée dont le sommeil est l'état le plus souhaitable, celui des futurs bienheureux qui ont pris la précaution d'être enterrés près des saints. Leur sommeil peut être troublé à cause de leur propre impiété passée, des maladresses ou des perfidies des survivants, des lois obscures de la nature. Ces morts alors ne dorment pas, ils errent et reviennent. Les vivants tolèrent bien la familiarité des morts dans les églises, les les places et les marchés, mais à condition qu'ils reposent. Toutefois, il n'est pas possible d'interdire ces retours. Il faut alors les régler, les canaliser. Aussi la société leur permet-elle de revenir, seulement certains jours prévus par la coutume, comme le carnaval, en prenant soin de contrôler leur passage et d'en conjurer les effets. Les morts appartiennent au flux de la nature à la fois refoulé et canalisé: le christianisme latin du premier Moyen Age a affaibli le risque ancien de leur retour en les installant au milieu des vivants, au centre de la vie publique. Les larves grises du paganisme devinrent les gisants reposants dont le sommeil avait peu de chance d'être troublé grâce à la protection de l'église et des saints, et plus tard, grâce aux messes et prières dites à leur intention.

Cette conception de la survie comme un repos ou un sommeil paisible a duré beaucoup plus longtemps qu'on ne croirait. Elle est sans doute une des formes les plus tenaces des vieilles mentalités.

Paramètre 4:

"La mort peut bien être apprivoisée,

dépouillée de la violence aveugle des forces naturelles,ritualisée,elle n'est jamais éprouvée comme un phénomène neutre. Elle reste toujours un mal-heur. Cela est remarquable dans les vieux langages romans, la douleur physique, la peine morale, la détresse du coeur, la faute, la punition, les revers de la fortune s'expriment par le même mot dérivé de malum, soit seul, soit associé avec d'autres ou modifié, comme le malheur, la maladie, la malchance, le Malin. A l'origine, il n'y avait qu'un seul mal dont les aspects variaient: la souffrance, le péché et la mort. Le christianisme l'expliquait d'un coup et tout ensemble par le péché originel. aucun mythe n'a sans doute eu de racines plus profondes dans les mentalités communes et même populaires: il répondait à un sentiment absolument général de la présence constante du mal. La résignation n'était donc pas soumission, comme c'est aujourd'hui, comme c'était sans doute chez les épicuriens ou les stoïciens, à la nature bonne, à une nécessité biologique - mais la reconnaissance d'un mal inséparable de l'homme.

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

SCANSION DU TEXTE PAR LA MORT

Pour évaluer quantitativement l'importance de la scansion du texte par la mort, nous avons relevé dans cette annexe, (de la même façon que nous l'avions fait pour le seul premier chapitre de La Sagouine) toutes les mentions de la mort, de façon directe ou imagée.

La Sagouine (p. 11)

> "J'ai peut-être ben la face nouére pis la peau craquée, ben j'ai les mains blanches, Monsieur! J'ai les mains blanches parce que j'ai eu les mains dans l'eau toute ma vie. J'ai passé ma vie à forbir. Je suis pas moins guénillouse pour ça... j'ai forbi sus les autres. Je pouvons ben passer pour crasseux: je passons notre vie à décrasser les autres. Frotte, pis gratte, pis décolle des tchas d'encens(...)"

(Structuration symbolique du noir et du blanc)

(p. 12)"Je pouvons pas aller nous faire bénir la gorge à la Saint-Blaise, non plus, parce qu'il faut que je gardions sus les autres, ce matin-là, tandis qu'ils allont à l'église. Ca fait que je pognons les amygdales toute l'ânnée, et les auripiaux. Les autres qui s'avont fait béni la gorge tout leu saoul sont ben portants et levont le nez ses nos fièvres. Eh! ben, les fièvres, c'est coume toutes les maladies: y en a jamais pour tout le monde et c'est tout le temps les mêmes que ça pogne. C'est tchurieux que je sons tout le temps les darniers sarvis pour tout le reste, mais pour les fièvres et les poux, ah! ça(...)"

(Référence - variation sur la mort (maladie))

(p. 12) poux et enfants

> "Ils devont croire que ça peut vous dévorer un houme en vie."

(Structuration imaginaire (la mort-image))

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

(p. 12)"(...) Ils voulont pas s'assire à côté de nos enfants et les envoyont derrière la classe d'où c'est qui ouayont rien et compornont rien"

(Perte de l'oufe: structuration symbolique perdue et donc mortifère)

(p. 12)"(...) C'est point aisé non plus d'apprendre à parler en grandeur et à se comporter coume du monde parmi le monde quand c'est que t'as pas le droit de leur adresses la parole sans passer pour un effaré... A'se pincera le nez coume si ton salut sentait point à bon."

(Perte de la parole: même phénomène)

(p. 13)"Ça fait que la prochaine fois, tu rentreras par la porte d'en airière et tu te fermeras la goule."

(Perte de parole marquant le refus des riches d'entendre la mort)

(p. 13)"V'la la place la plus crasseuse que j'ai jamais forbie... Jusqu'à des tchas d'encens sus du beau prélart de même, si ça du bon sens asteur! (...) Chaque affaire à sa place, que je vous dis, une place pour chaque affaire. Ben icitte, y a pas de spitoune... ils prétendont que c'est pus la mode. Ca fait qu'ils mettont leux tchas de gomme dans la place, pis leu cendre partout (...) Une boune grousse spitoune en plein mitan de la place vous sauverait toute c'te misère de ramasser la cendre et de décoller la gomme partout."

(Destructuration cause du désordre. Encens et cendre collant partout: la mort semble difficile à décoller)

(p. 14)"(...) Y en a qu'avont des maladies, de ce monde-là, même ceuses-là qu'avont la peau ben blanche et ben cirée (...)"

(Le blanc cireux cadavérique marque la mort en soi quand elle est rejetée de l'imaginaire)

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

(p. 14)"Ben propre que ça paraît du dehors. Mais d'en dedans? Une parsoune peut pas saouère tout ce qui grouille en dedans à moins de s'en aouére été ouère. Je sais ben qui faisont des oparations asteur où c'est qui ouayont toute. Le ventre rouvert, le coeur rouvert, la caboche rouvarte... (...) Ils ouéront pas la Sagouine couchée sus une salle d'oparation à se faire rouvrir le corps pour saouére ce qu'elle a dans la caboche... Et pis ce qu'elle a dans la caboche, elle l'a jamais caché à parsoune.(...)"

(La mort énoncée et non cachée est créatrice d'espace vital)

(p. 14)"C'est quand c'est qu'il est refarmé, avec sa peau ben serrée autour de cou pis de l'estoumac, qu'un corps de riche ressemble pus à cti-là du pauvre."

(Le riche est devenu un sac de peau)

(p. 15)"Les riches, ils avont leu trouble dans le coeur et dans la caboche. Ben nous autres, j'avons notre trouble dans les ous. Ouais... il vient un temps où c'est qu'une parsoune a pus rien que ses ous. Et ce jour-là, c'est dans ses ous qu'a logera ses troubles. Et les docteurs appelont ça des rhumatisses, des artisses, ou l'équipolent. Faut ben qu'ils leu dounions des noms, s'ils sont docteurs."

(L'inconscient de la mort trouble les riches. La mort apprivoisée suppose l'acceptation du mal, de la mort, en l'homme. On ne cherche pas à nommer le mal (il n'a pas de nom dans aucune langue). Le docteur (: la ville), lui, cherche un nom, cherche à saisir la mort par la science)

(p. 15)"Quand c'est que toute la vie t'as frotté, playée en deux sus un prélart, t'as beau te frotter les ous avec du liniment, t'achèveras tes jours pleyée en quatre. C'est pas si aisé de te redresser quand c'est que

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

t'es pauvre. Avec ça que t'as jamais été accoutumé à marcher la tête haute, 'tant jeune."

(Perte de la stature du vivant touchant la Sagouine dans son travail pour les riches. C'est bien le monde extérieur refusant la mort qui produit ce travail de sage.)

La jeunesse

(p. 16)"(...) ... J'étais jeune et ben tournée. J'avais toutes mes dents et tous mes cheveux."

(Définition du vivant a contrario)

(p. 17)"(...) Une fille d'en bas qu'est encore belle et grasse, et ben consarvée, ça s'adoune qu'a peut faire son choix, si elle a sa tête sus ses épaules."

(On ne vit pas, on se conserve)

(p. 16)"(...) C'est coume j'ai tout le temps dit: aussi longtemps qu'y a un tchai queque part... La mer, c'est ce qui nous a sauvés, nous autres

(p. 18)"Pis y vient un temps que tu jongles plusse parce que t'es pus aussi jeune que t'avais accoutume. Ca vient avec les ânnées, ça, la jonglerie. C'est peut-être parce que quand c'est que tu vieillzis, t'as plusse de temps pour jongler... c'est malaisé à saouére. Gapi, lui, il dit que jongler c'est rien que bon pour te bailler des ulcéres d'estoumac."

(Refuser la mort (mentalement), c'est l'accueillir en soi (par la maladie))

(p. 18)"(...) Ben quand c'est que tu coumences à vieillzir, t'es obligée par les petits de larguer du terrain. Parce que t'es pas tout seule à gâgner ta vie."

(Gagner sa vie c'est la conserver par une lutte. Accepter de voir la mort en créant la vie revient ici à savoir

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

céder la place)

(p. 19)(...)/question des enfants
"Ca finit que tu l'apportes, ta moppe pis ton siau; parce que tu finis dans la place de la stâtion. Ouais... quand c'est qu'y a pus d'ouvrage sus la Main, tu t'en vas forbir la place de la stâtion. Pis celle-la de l'Assomption. Pis celle-là de C.B.A.F. Ah! quand c'est que t'es rendue à quatre pattes dans la place à C.B.A.F... t'es rendue ben bas... ben bas."

(Nettoyage de la ville qui marque une tentative des riches, des citadins, pour effacer la mort)

(p. 20)"(...) Le pire, c'est quand c'est qu'il venait un grous bateau des vieux pays, et que t'étais sûre de pas manquer d'ouvrage ..."

(Structuration symbolique par le bateau (vie), évoquant l'imagerie de la mort-bateau)

(p. 21)"... C'est tout le temps malaisé quand c'est qu'une parsoune est obligée de gâgner sa vie. Ah! tant qu'à ça, je sons pas les seuls. Faut ben que tout le monde gâgne sa vie. Les docteurs, pis les vendeux d'assurences, pis les genses du gouvarnement, ça travaille aussi fort que nous autres, ça. Coume nous autres, c'est tout le temps sus le chemin, jour et nuit. (...)
C'est pas tout le temps de l'ouvrage propre qui faisont, eux autres non plus: apparence qu'y a des docteurs qui mettont au monde jusqu'à deux paires de bessons par nuit; et des agronômes qu'avont étudié des ânnées dans les collèges et qui sont obligés d'aller mettre leu nez dans le fumier pour ouére s'il est bon... vous dire ce qu'ils sont forcés de faire, ceux-là, pour gâgner leu vie..."

(Le travail de la Sagouine est un travail de vie coume celui des médecins. Gagner la vie est bien à prendre au sens propre)

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

(p. 21)Nouël (Structuration symbolique par la naissance)

"J'ai beau être une Sagouine, je sais ce que c'est qu'un Nouël de chrétchen. J'en J'en ai vu soixante-douze dans ma courte vie, c'est pas assez pour s'en faire une idée? Et pis surtout, qu'ils se ressemblent toutes, leux Nouëls. Tout du même au pareil."

(Mort apprivoisée: structurer la vie par la naissance aboutit à structurer la mort sur la naissance (mort= deuxième naissance dans l'autre vie)

(p. 22)"... J'ai jamais compris qu'on pouvait apporter de l'encens à un enfant nouvellement-né pour y faire un présent... il a même pas ses dents pour mâcher, le marmot. Mais à ce qui paraît que c'est écrit, et je sons pas pour nous mettre à regimber contre les Ecritures, à l'heure qu'il est."

(Idem: articulation symbolique Mort/Naissance par la reprise de "l'encens" (avec un jeu de mot))

(p. 22)"(...) Mais plusse que ça approchait les fêtes, et plusse qui venait du monde des concessions. Des vrais sauvages, pornez-en ma parole qu'a jamais menti. On arait dit que ça avait jamais rien vu. Il faillit que ça ouâ toute, il faillit (p. 23) que ça touchit à toute, c'était pire que du monde de Locâgne, c'est moi qui vous le dit... Pensez-vous une petite affaire que je leur disions. Mais pas moyen, ils porniont toute la place, les effarés, et si je les avions laissé faire, ils nous porniont notre Nouël."

(Dépossession de la symbolique vitale. Prendre Nouël revient à s'emparer de cette articulation de la vie par la naissance et la mort.)

(p. 25) Nouël

"Il avait point besoin d'aouére peur pour sa robe blanche, le petit, ça sentait pas l'étable là-dedans, y avait pas de fumier

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

dans sa crèche, c'est la Sagouine qui voue le dit."

(Propreté et blanc: articulation symbolique du noir et du bland reprise ici)

La Boune Année

(p. 27)"(...) ... Une ben boune ânnée. Point de roulis de neige, point de morts subites, point d'esclopés, point de poumons-au-vif, point d'eau dans la cave... rien qu'un petit brin... queques pieds... d'abôrd moi, ça me bodrait pas, j'ai pas de cave... et pis point de mauvaises nuits sous zéro à grelotter derrière le poêle."

(Exemple typique de la conception d'une mort qui épargne)

(p. 28)"C'te ânnée, j'avons mangé des stamps tout l'hiver. Par rapport que le gouvarnement peut pas quitter le pauvre monde sus leu faim, il peut pas nous quitter corver le ventre creux. Par rapport que je sons des citoyens à part entchère, que nous a dit la serveuse- visiteuse..."

(Allusion directe à la mort (par initiation))

(p. 30) (Mors repentina: imaginaire caractéristique de la Mort apprivoisée)

"... Ca été une boune ânnée. Pas une seule mort subite dans tout le boute. Le défunt Jos Caissie est mort des bronches, mais ça faisait ben des ânnées qu'il était poumonique. Et la Celina était pris du mauvais mal qui se garit pas. Ludger à Nézime, lui, il s'est nayé, c'est pas ce qu'on pourait appeler une mort subite. Quand c'est qu'il a vu sa femme reviendrait pas, qu'elle était bel et bien finitivement partie avec son beau-frère, il s'est saoûlé autant qu'un houme peut se saoûler, pis il s'en a été se jeter en bas du tchai. (...)

Ben oui. Le prêtre a point voulu l'enterrer en terre sainte, par rapport qu'il savait nayé lui-même. Apparence que c'est défendu. Gapi, lui, il dit

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

que défendu ou pas défendu... une fois qu'un houme est mort...
Mais faut pas écouter Gapi. Quand c'est qu'un houme est mort, ça lui fait point de tort d'aller se faire bénir en avant de l'église entre les six chandelles, pis d'aouére son trou étarnel dans la terre sainte coume tout le monde qui se respecte."

(La mors repentina est devenue punition)

(p. 30)"(...) S'il avait su qu'en plusse, ils le laisseriont pas receouère sa part d'eau bénite et de terre sainte pour aller finir son étarnité...peut-être ben qu'il arait essayé d'endurer encore un petit boute et finir par mouri' de sa belle mort, sus son matelas. Peut-être ben qu'alors le Bon Djeu en arait ben pitché ... peut-être ben... une parsoune peut pas saouère..."

(La conception traditionnelle de l'Avènement en opposition directe avec la conception ecclésiastique du jugement dernier)

(p. 32)"Je sons rien que du pauvre monde...rien que des genses d'en bas. Ben c'est pas une raison pour nous plaindre. Aussi longtemps que j'avons nos épelans, nos crêpes pis nos fayots, pis des écopeaux dans l'anse pour nous chauffer sous zéro; pis pas de poumons-au-vif, pas de morts subites..."

(Mention à nouveau de la Mort qui épargne)

La loterie

(p. 34)(Frank à Théophie a gagné) "A chaque souére, il s'amenait un nouvel agent d'assurance qu'aouindait de sa valise des plantées de papiers tout écrits d'avance où c'est que t'avais rien qu'à signer ton nom ou faire ta crois et tu te trouvais assuré pour la vie.

(Assuré de la vie ou de la mort? Perte progressive d'une structuration symbolique vitale)

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

(p. 34)"Y a rien que le dentiste qui y a touché. il lui a placé trois rangées de dents en or dans la goule, que le pauvre Frank pouvait quasiment pus se grouiller les mâchouères. Ca fait qu'une boune jornée, il a garroché tous ses râteliers dans le puits et il est resté avec un trou dans la face qu'il en était tout défiguré, le pauvre Frank."

(- Un trou dans la face (il y avait donc un plein auparavant) - Perte de parole, rongeant le vivant)

(p. 34)"Il a été ouère un frotteux, itou, et pis un ramancheux. Apparence qu'ils lui avont frotté pis ramanché plusse d'ous qu'il en avait dans le corps, et il s'en est revenu bossu pis clopeux."

(boiter: perdre la marche du vivant ou marquant un vivant avec une conscience de mort douloureuse)

(p. 35)"Il y aviont même placé des lunettes à double vision... il ouayait pus rien entoute, mais il regardait ben, Un vrai maître d'école."

(Perte de la vue du vivant)

(p. 35) /assemblée de riches où Frank est invité "Ah! pour ça, Frank, il arait eu de quoi à dire, pas de soin, mais c'était le temps qu'il avait encore ses dents en or dans la goule et il a pas été capable de dire un mot"

(Perte de la parole du vivant)

(p. 37)"... C'est qu'il y restait pus rien, au Frank à Thiophie. Pus une seule piasse. Et pis coume il continuait à receouère des comptes de partout, il faillit qu'il lâchit les assurances, et pis qu'il vendit les machines, et le tracteux, et la gravaphône. En darnier, ils sont venus lui arracher son taléphône et lui couper son alectricité. Il lui restait pus rien, et il s'en est retorné dans sa cabane à

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

épelans. C'est là qu'il est mort le printemps passé."

(Progression évidente: plus d'ouïe, plus de parole, plus de vue, plus de vie)

Les Prêtres

(p. 38) /confusion
"Je sortions de là blancs comme des draps."

(Structuration du noir et du blanc)

(p. 39)"Un prêtre, c'était point accoutumé à notre crasse."

(Structuration du noir et du blanc)

(p. 40) /Parole
"Nous autres, j'avons jamais vu une graine d'allitérature de notre vie. Je parlons avec les mots que j'avons dans la bouche et j'allons pas les charcher ben loin. Je les tenons de nos pères qui les aviont reçus de leux aïeux. De goule en oreille, coume qui disait. Ca fait que c'est malaisé de parler au prêtre."

(La Mort apprivoisée est une langue héritée du passé et incommunicable)

(p. 42)"C'est coume Gapi disait: si ils pouviont nous prendre pour des païens, une boune fois, ils nous enverront peut-être ben un Père Léopold, nous autres itou, pour nous parler et nous dire de ne pas nous intcheter des darniers sacrements, et nous envoyer droite en paradis à notre défunte mort. Ben voyez-vous, je pouvons pas tout être païens, ça fait que nous autres, je grettons encore pour ouére si y arait pas parsoune pour nous ouvrir les portes de l'étarnité quand j'y seront rendus."

(La conception religieuse traditionnelle est à la limite du paganisme pour l'Eglise moderne d'où ce voeu étonnant de Gapi.)

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

La Lune

(p. 43)"Il dit qu'un houme est fait pour marcher sus la terre, et que c'est déjà malaisé assez de marcher droite icitte sans aller entreprendre de marcher dans les étouèles."

(La Marche du vivant n'est pas possible que sur terre, partir sur la lune - s'éloigner de cette tradition ancestrale,- met en danger cette marche)

(p. 46)"Ah! pour ça Gapi a raison. Les Amaricains avont point l'accoutumance de faire traîner ça, z-eux, une guerre. Quand c'est qu'ils avont largué leu Titanic sus le Japon, il en est pas sorti un chat en vie de leu Japon."

(Allusion directe à la mort)

(p. 47)"(...) Si i' faut qu'à tout de reste ils jetiont leux bombes pis ils entraîniont leux soldats à mirer, y a pas de doumage qui sera fsit icitte. C'est les genses de par là qu'attraperont toute... Les femmes pis les enfants de la Viêt-Nam..."

(Allusion directe à la mort)

(p. 47)"(...) Ca fait que je me figure que le monde qui se fait tuer là-bas, ça doit être du monde coume nous autres et que c'est point couses-là qu'avont de quoi à dire la-dedans. (...) D'abôrd une fois t'es mort tu peux pas dire grand chouse, ils savont ça.

(idem)

Le Bon Djeu Est Bon (Un contrepoint à la mort apprivoisée)

(p. 64)"C'est sûr que le Bon Djeu est infinitivement bon et infinitivement aimable et que le péché y déplaît... Et c'est sûr et sartain que je sons des pauvres pécheurs qu'ons un etrême regret de vous aouère offensé... Ben, je pouvons-t'i' avec ça mouri' en paix? C'es-i' assez ça pour assurer l'étarnelle étarnité d'un houme?

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

Ils disont qu'avec ton escapulaire, ta médale et pis ton etrême onction, t'as pas à t'intcheter de rien et que tu l'aras, ta place en paradis. Ah! c'est pas garanti que tu seras assis sus les genoux à saint Joseph ou ben aux pieds de l'Enfant-Jésus-de-Prague. t'aras peut-être pas la premiére place, ben t'en aras une et c'est tout ce qui compte. Parce que, ouas-tu, si c'est vrai qu'une fois au ciel, t'as tout ce que tu peux voulouère, ben la premiére ou la darniére place.. ça fait pus grand' diffarence, il me r'semble."

C'est coume l'enfer. Si t'es pour y aller, ben je me figure qu'un petit brin plusse ou un petit brin moins de braise dans les ous... Si tu brûles: il me r'semble que tu peux pas brûler plusse. C'est pour ça qu'une fois que t'es parti pour y aller... ben je ouas pas que tu te retchendrais. Pis surtout que ça dure étarnellement. Ben une étarnité qui dure tout le temps, pis qu'arrête pas, ça peut pas durer plusse ou moins: ça dure. Ca fait que là itou, je ouas pas qu'il y ait grand' diffarence entre la premiére pis la darniére place. Brûler à grous feu ou ben à p'tit feu..."

(p. 66) (Discussion illustrant le choc des deux imaginaires)"La chouse que je comprends le moins, c'est que d'un côté le Bon Djeu a dit qu'il était malaisé pour un riche d'entrer au ciel; et de l'autre côté, il me r'semble à moi que c'est malaisé pour un riche de pas y aller. Un houme à l'aise peut respecter tout les coumandements de Djeu et de l'Eglise sans que ça y coûtit ben gros de trouble: i' peut payer sa dîme, faire sogner son pére pis sa mére sus leux vieux jours, s'acheter du poisson frais tout les vendordis, se rendre à la messe du dimanche et aouère son banc pour s'assir dedans, pis faire sa vie dans l'houneur et le respect sans aouère besoin de voler ou de battre son ouasin pour attraper les deux boutes. Un houme à l'aise peut se faire instruire itou, et un houme instruit jure pas, blasphème pas, et sait qu'i' faut pas prendre le nom de

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

Djeu en vain. Il est accoutumé à travaillé itou, parce qu'il manque jamais d'ouvrage, ça fait que c'est pas un paresseux. Ben pornez un houme qui jure pas, qui vole pas, qui manque jamais la messe, qui prend soin de son vieux pére sus ses vieux jours, et qu'est pas paresseux... et asseyez de me faire comprendre coument c'est qu'i' fait, cet houme-là, pour point aller au ciel en mourant. Il lui reste pus un seul sacré péché à la portée de la main. Y a du monde qu'est pas libre, ma grand foi Djeu, de passer à côté du paradis: ils y sont destinés depuis qu'ils sont au monde."

(p. 68) (Renversement du schéma par l'intervention de Gapi) "Gapi, lui, il dit que si leu paradis est rien que fait pour les riches, ben il aime aussi ben point y aller pantoute. Il dit qu'un' étarnité qui s'achète, ça ressemble trop à ce monde icitte et qu'il en a eu assez d'un de c'te sorte-là."

(p. 70)"Et pis grouillez pas et intchetez vous de rien. Les cartes allont vous dire la varité, c'est sûr; la seule chouse, c'est que la varité a plusieurs faces, coume mon pére disait. Des fois, c'est même malaisé à saouère quoi c'est que la varité veut dire."

(Conception ouverte de la mort qui entraîne une conception différente du monde?)

(p. 71)"Il y a des houmes qu'avont jamais soufri du coeur ou des poumons et y a des femmes qu'avont jamais eu frette aux pieds, non plus, ni jamais entendu criér leux tripes ni horler leux enfants. J'en connais qui savont même pas coument creux qu'est un trou au cimetchère."

((Symboliquement) les morts-vivants sont ceux qui refusent de voir la mort)

(p. 72)"Pis quand c'est que tu vieillzis, tu souhaite pus rien que d'élonger tes vieux

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

jours sans déranger parsoune, pis de mourir sans trépasser, à la fin de tes ans."

(Dissociation sur la mort et le trépas. La Mort devient un aboutissement logique accepté.) (Idem pour l'exemple suivant)

(p. 73)"Je crois ben que chacun doit vivre sa vie et sa destinée, et pis mourir à son heure. ... j'avons un' heure pis une vie, et je devons passer par là. Ca tout l'air que je sons destinés. Je crois ben que c'est voulu. Je sais trop ben pas par qui, ben ça ben de l'air que je pouvons pas pluuse choisi' notre vie que notre heure. Y en a qu'avont appelé ça notre livre de vie: ils contont que saint Pierre arait coume un grous livre avec non dates de naissance et nos anniversaires de mort. Je pouvons pas aller contre les destins, ni reculer notre heure d'un pouce, asseurement... c'est peut-être ben ça que les cartes ouayont."

(p. 74)"Vous savez, les cartes, par escousses, c'est pas plus clair que la savonnure de mon siau. Quand c'est qu'un dix de coeur s'en vient se planter entre votre treufle et votre carreau, ça rend l'eau trouble, sacordjé oui!

(L'eau (du nettoyage) se trouble: perte de structuration symbolique noir/blanc)

(p. 77) /mauvais printemps - ondoiement d'un nouveau-né "Ben ça passé, coume le reste. Les mauvais temps, ça finit tout le temps par passer. Ca passe coume du beurre ranci quand tu le mets entre deux tranches de pain."

(La Mort apprivoisée est une résignation fataliste)

(p. 78)"J'ai pour mon dire qu'une parsoune a sa saison, coume elle a sa destinée ou ben son heure. Quand c'est que ton heure est venue, faut que tu te résignes; tu peux rechigner, ou ben te rebitter, ou ben

ANNEXES DU TROISIEME CHAPITRE

renâcler: tu y passeras pareil. Et pis toi tu dois vivre ta destinée; ça c'est de quoi d'écrit qui s'efface pas. Ben c'est coume ça avec les saisons et les mois de l'ânnée. C'est pus fort que toi. C'est par rapport à l'eau, pi le soleil, pi la senteur du bois qui te renfront sous la peau. C'est pas rien qu'un' affaire de se trouver de quoi à manger."

(La Mort apprivoisée est une résignation fataliste)

(p. 86) "Le Recensement" (Le recensement devient un recensement de la vie et de la mort, des vivants et des survivants)

"(...) Pis ils te questiounont. Des fois c'est malaisé à répondre: ton nom, tous tes noms de baptême, ton pére, ta mère, ta darniére maladie, quand c'est que t'as eu t'es âges, tes enfants morts, tes enfants encore en vie, et coument c'est que tu gâgnes dans un an."

(p. 91)"... Ca fait passé deux cents ans et je sons encore en vie. Je continuons à labourer nos champs de ramenelle, pis à pêcher des palourdes, nos huîtres, pis nos épelans. Je nous efforçons encore d'attraper les deux boutes pis de pas mouri' avant d'aouère trépassé. Faut pas corver avant ton heure, c'est ce que je me dis. Pis te faut ton trou en terre sainte pour être assuré de ta place en paradis. Tant qu'au reste, j'avons rien d'autre."

(Historique du peuple qui marque aussi l'historique de cette pensée puisqu'il aboutit à la conception de la mort)

(p. 91)"Ben moi, je le dirai au gouvarnement: je sais pus rien, j'appartchens pus rien, je suis peut-être pus rien, non plus. Ben je suis encore en vie, toujou'ben. Pis je crois ben que je m'appelle encore la Sagouine, à l'heure qu'il est."

(La survie seule est essentielle. Le monde extérieur (et ses pensées) importe peu)